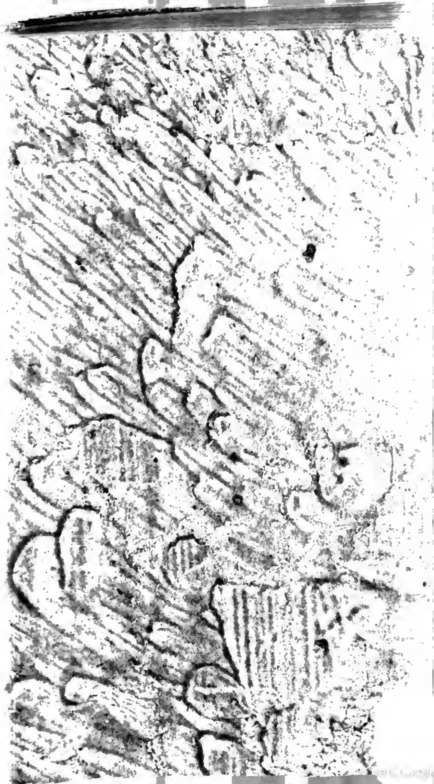
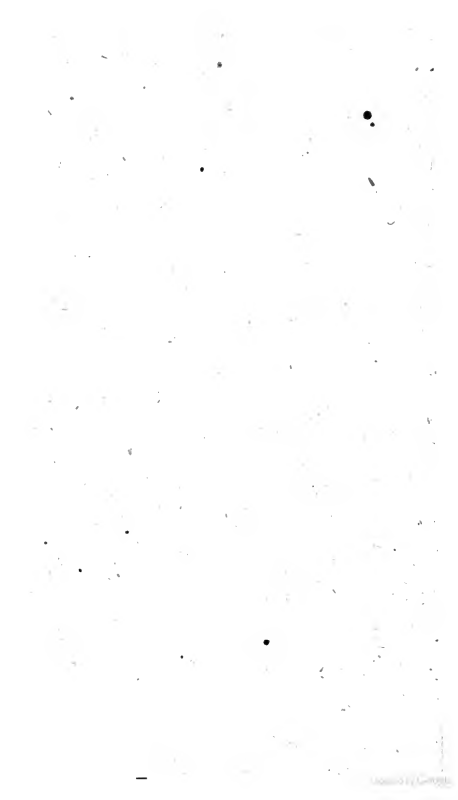

M L









ESSAIS
DE
MORALE.

TOME QUATRIEME.

ESSAIS
DE
MORALE,

QUATRIEME VOLUME,

CONTENANT DEUX TRAITÉS.

Le I. Sur les quatre dernieres Fins de l'homme.

Le II. Sur la pratique de la Vigilance Chrétienne.





A PARIS,

Chez GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roi, & du Clergé de France, rue S. Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.







TABLE
DES CHAPITRES.
PREMIER TRAITÉ.
Des quatre dernieres fins de l'homme.

LIVRE PREMIER.
De la Mort.

CHAP. I. *QU'il est étrange que les hommes ayant toujours la mort devant les yeux, & qu'ayant tant d'interêt d'y penser, ils y pensent néanmoins si peu,* Page 1

II. *Artifice dont on se sert pour affoiblir l'idée de la mort, qui est de regarder sa vie comme longue & comme certaine,* 8

III. *De la briéveté de la vie, & de l'idée qu'on en doit avoir,* 12

IV. *De l'incertitude de la vie,* 19

V. *Combien il est dangereux de remettre à penser à la mort au temps de sa derniere maladie,* 26

VI. *Que la pensée de la mort n'est pas seulement utile pour sortir de l'état du péché, mais que c'est un puissant remede pour nous préserver d'y tomber. Qu'il est utile de se représenter l'état des murans*, 36
VII. *Premiere maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme la destruction du monde pour chacun des mourans. Effets terribles de cette destruction sur l'ame*, 41
VIII. *Réflexions qui naissent de cette maniere de considerer la mort. Que tout ce que nous avons à faire dans ce monde est de prévenir notre mort naturelle par une mort évangelique*, 52
IX. *Seconde maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme la fin de notre temps, & l'entrée dans l'eternité. Sentimens que cette double vûe produira dans l'ame*, 58
X. *Réflexions que l'on doit faire durant sa vie, sur les vûes que l'on aura alors du temps & de l'éternité*, 64
XI. *Troisiéme maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme un état où l'on commence de voir & de sentir Dieu*, 70
XII. *Quatriéme maniere de considerer la mort, comme l'entrée dans la société des esprits*, 77
XIII. *Cinquiéme maniere de considerer la mort, qui est de concevoir qu'au moment de la mort chaque ame découvre les démons, & leur rage envers elle, & envers tous les hommes*, 82
XIV. *Sixiéme maniere de considerer la mort*,

comme un jour qui dissipe nos ténèbres, & nous fait voir les choses telles qu'elles sont, 88

LIVRE SECOND.

DU JUGEMENT ET DE L'ENFER.

CHAP. I. *Combien il est utile de penser au jugement. Pourquoi l'Eglise propose ordinairement à ses enfans le jugement universel, plutôt que le particulier,* 95

II. *De la vûe que l'on aura dans l'un & dans l'autre jugement, de la multitude de ses péchés,* 105

III. *Combien l'un & l'autre jugement sont terribles par l'anéantissement qui s'y fera de toutes les œuvres humaines qui flattent les hommes,* 115

IV. *Combien le jugement de Dieu est terrible par la vûe que l'on y aura de la rigueur de la justice de Dieu,* 120

V. *Qu'il est utile d'appliquer son esprit à la considération du jugement de Dieu,* 131

DE L'ENFER.

VI. *Ce que l'Ecriture-Sainte dit de l'Enfer,* 137

VII. *Que les ames auront dans l'autre vie toute une autre étendue d'intelligence qu'elles n'avoient dans celle-ci,* 141

VIII. *De la violence prodigieuse des mouvemens de l'ame des Réprouvés,* 155
IX. *Diverses considérations qui peuvent servir à comprendre la grandeur de la peine intérieure des damnés,* 159
X. *De la peine du feu,* 171
XI. *Conséquences que l'on doit tirer de la considération de ces peines,* 181

LIVRE TROISIEME.

DU PARADIS.

CHAP. I. *Qu'il est utile de traiter du Paradis après avoir traité de l'Enfer. Combien la connoissance de ces deux grands objets est liée avec celle de la nature de l'homme,* 193
II. *Qu'il est étrange que la vraie béatitude soit si peu désirée des hommes. Hérésie de l'esprit, hérésie du cœur sur ce sujet,* 199
III. *Que c'est un état criminel de ne point désirer la béatitude de l'autre vie,* 207
IV. *Que la plupart des Chrétiens sont dans cette disposition criminelle,* 215
V. *Des miseres extérieures de cette vie,* 223
VI. *Image des miseres intérieures de l'homme en cette vie,* 230
VII. *Premiere maniere de concevoir la félicité du Ciel par l'exemption des maux de la vie présente,* 247

VIII. *Qu'il ne faut point former l'idée d'une béatitude charnelle*, 254
IX. *Explication plus étendue de la béatitude essentielle des Saints*, 258
X. *De l'occupation éternelle des Bienheureux*, 270
XI. *De la paix de la vie du Ciel*, 275
XII. *De l'union des Bienheureux*, 284
XIII. *De la Royauté des Bienheureux*, 191
XIV. *Quelles impressions la méditation de la félicité du Ciel doit faire sur nous*, 295
XV. *Conclusions*, 313

SECOND TRAITE'.

De la Vigilance chrétienne.

Contenant divers moyens de se tenir en la présence de Dieu.

CHAP. I. *EN quoi consiste la Vigilance chrétienne*, 319
II. *Combien il est utile de rappeller souvent dans son esprit le souvenir de Dieu. Raisons fondamentales de l'utilité de cette pratique*, 323
III. *Premiere maniere de se tenir en la présence de Dieu, tirée de la dépendance qu'a l'être des créatures de celui de Dieu*, 331
IV. *Second moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de considerer en toutes choses sa providence*, 336

V. *Troisiéme moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de considerer ce que toutes les créatures ont de Dieu, & sur-tout les personnes avec qui l'on traite,* 342
VI. *Quatriéme maniere de se tenir en la présence de Dieu, qui est d'être attentif aux instructions qu'il nous donne par tout ce que nous voions & entendons dans le monde,* 349
VII. *Cinquiéme moyen, qui est de consulter la vérité éternelle sur chaque action de la journée,* 358
VIII. *Sixiéme moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est d'ouvrir les yeux aux tentations extérieures ausquelles on est exposé, & d'avoir sans cesse recours à Dieu pour en être préservé,* 381
IX. *Septiéme moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de veiller sur les tentations intérieures,* 394
X. *Moyens particuliers de se tenir en la présence de Dieu par l'exercice de certaines vertus qui se peuvent joindre à la plupart de nos actions,* 399
XI. *Autre moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de se représenter l'humanité de* JESUS-CHRIST, 405
XII. *Qu'un des grands moyens de se tenir en la présence de Dieu, est de ménager pour la priere tous les intervales des actions,* 410
XIII. *Que la pratique de la Vigilance chrétienne enferme celle du recueillement,* 413
XIV. *Que la Vigilance chrétienne nous porte*

à l'exercice de toutes les vertus, & qu'elle est ainsi une excellente préparation à la priere, 419

XV. *Réponse à une difficulté sur ces divers moyens de se tenir en la présence de Dieu,* 423

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Page 29. *ligne* 10. de fes fuje t *lisez* de ses sujets; Et *P.* 73. *lig. dern.* sans la pouvor, *lis.* sans la pouvoir; *P.* 91. *lig.* 25. lui, *lis.* luit; *P.* 118. *lig.* 19. donne, *lis.* donné; *P.* 140. *lig.* 9. méditatioin, *lis.* méditation; *P.* 157. *lig.* 17. agiteront, *lis.* agiront; *P.* 171. *lig.* 20. & des ames séparées du corps sur ce raisonnement: qu'il, *lis.* & des ames séparées du corps; sur ce raisonnement, qu'il; *P.* 206. *lig.* 21. en dans, *lis.* en soi dans; *P.* 211. *lig.* 2. qui distingue entre les enfans de Dieu & les enfans de Dieu & les enfans du diable, *lis.* qui distingue entre les enfans de Dieu & les enfans du diable; *P.* 243. *lig.* 16. par une, *lis.* par un; *P.* 253. *lig.* 7. d'incorruptilité, *lis.* d'incorruptibilité.

Approbation des Docteurs.

NOUS soussignés Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, certifions que nous avons lû un Livre qui a pour titre : *Quatriéme Tome de Essais de Morale, où l'Auteur traite des quatre dernieres fins de l'homme, & de la pratique de la Vigilance Chrétienne ;* dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit conforme à la Foi dont l'Eglise Apostholique & Romaine fait profession : Nous l'avons jugé très-propre pour faire revenir les Fideles de l'étrange assoupissement qui les empêche de penser à leur salut. Donné à Paris le 8. jour de Fevrier 1678.

A. LE VAILLANT.
THOMAS ROULAND.

ESSAIS



PREMIER TRAITÉ.

DES QUATRE DERNIERES FINS DE L'HOMME.

LIVRE PREMIER. DE LA MORT.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est étrange que les hommes ayant toujours la Mort devant les yeux, & qu'ayant tant d'interêt d'y penser, ils y pensent néanmoins si peu.



CE n'est pas seulement de la mort des Martyrs, qu'on peut dire avec S. Augustin, *Que par une grace admirable du Sauveur, la peine du péché est devenue l'instrument de la vertu ;* c'est aussi de la mort de tous les hommes. Elle se-

De civ. Dei, l. 13. c. 4.

CHAP. I. roit pour eux un des plus puiſſans moyens de leur ſalut, & un des plus grands remedes de leurs maux, s'ils en ſavoient tirer les avantages que la miſericorde divine leur veut procurer par ce châtiment, que ſa juſtice exerce ſur eux.

On ne meurt que parceque l'on a péché; & il ſuffiroit pour ne plus pécher, de bien penſer que l'on doit mourir. C'eſt l'Ecriture même qui nous en aſſure, en nous découvrant par-là ce ſecret de la bonté de Dieu envers les Pécheurs. *Souvenez-vous,* dit-elle, *de votre fin, & vous ne pécherez jamais.* (Eccli. 7. 40.)

En effet, qu'y a-t-il de plus capable de faire rentrer l'homme dans luimême, & de plus propre à le dégoûter du monde, à réprimer ſon orgueil, à le frapper d'une crainte ſalutaire des jugemens de Dieu, que la penſée de la mort? Auſſi Dieu qui voyoit combien cette penſée nous étoit utile, a voulu qu'elle pût être renouvellée dans nos eſprits par une infinité d'objets différens & de différentes actions, qui nous préſentant ſans ceſſe l'idée de la mort, ne nous permettent pas de l'oublier, à moins que nous n'en détournions volontairement les yeux.

Nous ne sommes pas seulement avertis qu'il faut mourir, par la mort de tant d'hommes qui disparoissent à tous momens à nos yeux, par celle de tous les autres animaux ausquels nous avons été égalés en ce point en punition de notre péché, par les maladies qui nous arrivent, par la défaillance continuelle de nos corps que nous éprouvons sans cesse, par une infinité d'accidens qui nous en menacent à tout moment; nous le sommes aussi par une grande partie de nos actions, qui ayant pour but d'éviter la mort, nous en devroit continuellement remettre l'image devant les yeux. Chap. I.

Car qu'est-ce que la vie des hommes, qu'un combat perpetuel contre la mort? L'on ne mange que pour ne point mourir de faim. L'on ne boit qu'afin de ne point mourir de soif. L'on ne dort que pour s'empêcher de mourir par le défaut du sommeil. L'on ne travaille que pour repousser la mort, que la disette nous pourroit causer. L'on ne se repose qu'afin de ne pas mourir de lassitude. L'on est donc sans cesse aux prises avec la mort. Et étant ainsi obligé de faire de continuels efforts pour la repousser, il est

bien étrange que nous puissions nous empêcher d'y penser.

Dieu n'a pas même voulu que l'impression que la mort est capable de faire sur l'esprit des hommes, pût être diminuée par un artifice dont ils se servent à l'égard de la plûpart des verités qui les incommodent, qui est d'en obscurcir l'évidence & la certitude par des doutes affectés. Car encore qu'il n'y ait rien de plus dur à la nature que la nécessité de mourir, il n'y a rien néanmoins dont on puisse moins douter. On ne se flatte point sur cela par de vaines espérances ; & l'expérience de tant de siecles dans lesquels on a vû tous les hommes assujettis à la mort, sans exception ni privilege, forme sur ce point dans tous les esprits une conviction si pleine, que ceux-mêmes qui ont voulu se tirer du rang des hommes, & se faire adorer comme des dieux, n'ont pas été assez fous pour se promettre de ne point mourir.

Chacun est donc persuadé qu'il mourra : On en reçoit de toutes parts des avertissemens continuels. Et la Religion chrétienne nous apprend de plus, que cette mort si inévitable nous doit mettre pour jamais dans un état

de bonheur ou de misere ; & que ces deux éternités si différentes, l'une si désirable, l'autre si horrible, dépendent de la disposition du cœur où nous trouvera ce dernier moment : qu'il se donnera à cet instant même un arrêt irrevocable qui décidera de notre sort pour jamais, & que ce qui nous rendra cet arrêt ou favorable ou contraire, est l'usage que nous faisons du petit espace de notre vie, qui ne nous est donné que pour nous y préparer. Chap. I.

Qui ne penseroit que les hommes, qui font profession de croire ces verités, seroient occupés continuellement de ces terribles objets ? Et en effet, c'est ce que Dieu prétend, en nous les mettant sans cesse devant les yeux. C'est ce que la raison nous dicte, & c'est ce qu'elle nous fait faire en des rencontres bien moins importantes.

Il ne faut point avertir des criminels enfermés dans une prison dans l'attente d'un jugement, où il y va de leur honneur, de leur bien & de leur vie, de penser au danger où ils sont, aux moyens de l'éviter, aux voies de se rendre leurs juges favorables. Leur état les en avertit assez, & leur pensée s'y porte naturellement, sans qu'il soit

CHAP. I. besoin qu'ils fassent effort pour s'y appliquer. Mais combien y penseroient-ils encore davantage, s'ils croyoient pouvoir avancer leurs affaires en y pensant, & qu'il n'y eût point de meilleur moyen de gagner l'esprit de leurs Juges, & de rendre leur cause bonne, que d'avoir sans cesse dans l'esprit le jour auquel ils devroient être jugés !

C'est-là l'image de l'état des hommes, mais ce n'est pas l'image de leur conduite. Ils sont prisonniers comme ces criminels dont nous parlons. Car la terre toute entiere est la prison générale de tous les hommes, & l'on n'en sort que par le supplice. La mort en est un auquel ils ont tous été condamnés par la justice de Dieu. Personne ne meurt proprement de ce qu'on appelle *sa belle mort*. Toute mort est l'execution d'un arrêt de Dieu qui nous y condamne. Les uns sont condamnés à mourir par l'épée, les autres par le feu, les autres par le naufrage, les autres par le poison, les autres par la peste, par la fiévre, & par les autres maladies; & la mort de ces derniers, quoiqu'accompagnée de circonstances moins effroyables aux sens, est souvent plus dure & plus pénible que celle des autres.

Ils sont dans l'attente, non-seulement de l'execution de l'arrêt de mort qui est déja donné contre eux, mais de celle d'un autre arrêt beaucoup plus terrible qui n'est pas encore prononcé, & qui les doit rendre bienheureux ou malheureux pour jamais. Ils savent qu'il leur peut beaucoup servir d'avoir l'esprit plein de ces pensées, & de se représenter souvent ce dernier moment qui finira leur vie, & commencera leur éternité. Tout ce qui les environne les en avertit. Et cependant la verité est qu'il y en a très-peu qui y pensent, & beaucoup moins qui y pensent serieusement. La plûpart des hommes mettent au-contraire tout leur soin & toute leur étude à bannir ces objets de leur esprit; à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui la représente un peu vivement; & ils y réüssissent si bien, qu'ils arrivent presque tous à la mort, sans y avoir jamais bien pensé.

Cet aveuglement que les hommes se procurent, est sans doute un de leurs plus grands maux; & le démon n'a point de plus grand moyen pour les perdre, que de les y entretenir, & de les conduire ainsi brutalement à la

CHAP. I. mort sans réflexion & sans prévoyance. C'est ce qui doit porter ceux à qui Dieu ouvre quelquefois les yeux pour voir la misere & le danger de cet état, à faire tout ce qu'ils peuvent pour dissiper les ténebres volontaires qui nous cachent ces objets, ausquels il nous est si utile de penser. Or sans doute un des meilleurs moyens d'y réüssir, est de bien remarquer les adresses dont on se sert, ou pour bannir entierement de l'esprit le souvenir de la mort, ou pour n'y penser que d'une maniere si foible, qu'elle ne fasse aucune impression sur le cœur, & n'arrête en rien le cours de ses passions.

CHAPITRE II.

Artifice dont on se sert pour affoiblir l'idée de la Mort, qui est de regarder sa vie comme longue & comme certaine.

IL n'y a guéres de gens qui puissent entendre sans émotion le commandement que le Prophete Isaïe fit de la part de Dieu au Roi Ezechias, de mettre ordre à ses affaires, & de se
Is. 38. 1. préparer à mourir : *Dispone domui tuæ.*

L'image de la mort, quand elle eſt & proche & certaine, ébranle les plus intrépides & les plus fermes. Et quand on annnonce à quelqu'un, qu'il n'a plus que fort peu de temps à vivre, on eſt bien plus en peine de modérer la crainte qu'il en conçoit, que de le porter à y penſer. CHAP. II.

Chacun s'agite dans ces occaſions, & ſe preſſe non-ſeulement de mettre ordre aux affaires de ſa maiſon, mais auſſi à celles de ſa conſcience. Les plus impies en ſont émus, & n'oſant prendre le hazard de mourir comme ils ont vêcu, ils trouvent plus de ſûreté à faire du mieux qu'ils peuvent, les actions de Religion qu'ils avoient négligées durant leur vie.

Ce n'eſt donc pas par une fermeté d'ame, que les hommes ſont ſi peu touchés durant leur ſanté de la crainte de la mort. Ce n'eſt point qu'ils en puiſſent ſoutenir la vûe ſans effroi, ni qu'ils puiſſent s'empêcher d'y penſer quand elle ſe préſente à eux avec tout ce qu'elle a de terrible. C'eſt qu'ils ne ſe la repréſentent durant leur vie, que par une idée ſi ſombre & ſi confuſe, qu'elle n'eſt pas capable de les émouvoir.

CHAP. II. Pour affoiblir & pour obscurcir ainsi l'idée de la mort, ils se servent de diverses adresses, qu'il est utile de découvrir. L'une des principales est que, se figurant leur vie comme fort longue, ils regardent la mort qui la doit terminer, dans un éloignement qui diminue infiniment l'impression qu'elle pourroit faire sur leur esprit.

Car, quelque terrible que soit un objet, on en est d'ordinaire peu touché, dès qu'on le regarde comme éloigné; parceque l'esprit s'appliquant à ce long intervalle qui nous en sépare, sent beaucoup plus le bien d'être exempt de ce mal durant tout ce tems, qu'il n'appréhende le mal qui doit suivre la jouissance de ce bien. On s'imagine de plus, à l'égard de ces maux éloignés, qu'il sera assez temps d'y penser quand ils seront plus proches; que cependant il n'y a qu'à jouir du repos que le temps permet. Et c'est-là proprement ce qu'on fait à l'égard de la mort. Personne ne voudroit mourir sans y avoir bien pensé. Mais on suppose qu'on y pensera quelque jour, & qu'on en aura le temps. Et sur cette fausse assurance, on prend toute sa vie le parti de n'y penser point.

Le diable ne dit plus aux hommes, comme il fit à nos premiers parens : *Vous ne mourrez point.* Cette tentation seroit trop grossiere, & elle ne tromperoit personne. Mais il leur dit : Vous ne mourrez pas si-tôt ; vous avez encore bien du temps à vivre. Et par-là il trompe presque tout le monde ; parcequ'il trouve dans le cœur des hommes une inclination à se laisser flatter, par cette vaine espérance, dans le désir qu'ils ont de jouir plus tranquillement des choses sensibles, ausquelles ils sont attachés. Chap. II. *Gen. 3. 4.*

Cette illusion en comprend deux. L'une, que nous concevons l'espace que nous nous promettons de vivre, comme quelque chose de fort long. L'autre, que nous nous assurons sans raison, que cette espace ne sera point abregé par aucun de tant d'accidens qui menacent la vie des hommes, & qui en font mourir la plûpart beaucoup plûtôt qu'ils ne pensent. Ainsi, pour la dissiper, il n'y a qu'à considerer si nous avons lieu de regarder notre vie comme longue ou comme certaine : & il est difficile qu'on examine ces deux points de bonne foi, sans demeurer étonné de l'aveuglement des hommes.

CHAPITRE III.

De la brieveté de la vie, & de l'idée qu'on en doit avoir.

IL ne s'agit pas ici de convaincre les hommes de la brieveté de leur vie. Ils ne sauroient souvent resister à l'évidence qui les en persuade, & ils en font même quelquefois des plaintes, lorsqu'ils la trouvent trop courte pour l'execution de leurs desseins, ou qu'elle ne leur permet pas de joüir, autant qu'ils voudroient, des objets de leurs passions.

Il s'agit de leur persuader qu'elle est courte par rapport à la fin pour laquelle elle nous est donnée, qui est de nous préparer à la mort & à l'éternité : Qu'en quelque âge que nous soyions touchés de cette pensée, il n'est jamais trop tôt de s'y appliquer, quand nous ne ferions autre chose tout le reste de notre vie : Que nous devons nous hâter de le faire ; & que c'est une folie de remettre cette pensée à un autre temps. Et comme le diable, pour nous en détourner, nous flatte d'ordinaire par l'idée d'une longue vie, il s'agit de

corriger cette idée, & de voir au juste ce que nous avons droit de nous en promettre.

Il devroit pour cela suffire de dire aux hommes que, s'agissant d'entrer dans un état éternel, nul temps qui nous est donné pour nous y préparer, ne nous doit paroître long. Il n'y a point de temps fini, qui ait quelque proportion avec l'éternité qui est infinie. Un mois, un jour, une heure, une minute, ont quelque proportion avec des millions d'années; parceque ces millions d'années ne comprennent qu'un certain nombre de mois, de jours, d'heures & de minutes. Mais les millions d'années n'en ont point avec l'éternité; parceque, quelque multiplication qu'on en fasse, ils n'en deviendront jamais la mesure.

Quand Dieu nous auroit donc obligés de penser plusieurs millions d'années à la mort, & d'accompagner cette pensée de toutes les austérités imaginables, & d'un renoncement général à toutes les satisfactions humaines, ce seroit encore beaucoup moins, que d'obliger des gens qui doivent entrer dans quelque charge importante, à y penser & à s'y préparer une heure.

CHAP. III.

Il n'y a qu'une préparation éternelle qui pût avoir quelque rapport à un état éternel ; & Dieu seroit en droit de l'exiger, selon saint Augustin, s'il vouloit agir envers nous avec une exacte justice. Soit que l'on considere les biens que Dieu a préparés dans le Ciel à ses Elus ; soit que l'on considere les maux dont il punira les méchans, & qu'il veut que nous évitions par l'usage que nous ferons de la vie ; tout temps est court pour mériter les uns, & pour nous garantir des autres.

In Psal. 36. Serm. 2. n. 16.

Mais s'il se falloit préparer éternellement pour obtenir les biens du Ciel, dit ce saint Docteur, quand viendroit le temps d'en jouir ? Il faut donc par nécessité, que cette préparation soit bornée à un certain temps limité, afin que ce temps étant passé, on obtienne ce bonheur qui ne finira jamais. Mais, quoique bornée, elle pourroit être longue ; & Dieu nous auroit pu obliger à de longues miseres & à de longs travaux, pour mériter d'être éternellement heureux. Quand ces travaux & ces miseres seroient donc de mille années ; mettez ces mille années en balance avec l'éternité, & vous trouverez qu'elles ne sont qu'un néant. Ce-

Ibid.

pendant il s'en faut bien que cette préparation que Dieu nous demande, soit aussi longue. Elle ne s'étend, pour chacun de ceux qui commencent à y penser, qu'à ce qui leur reste de vie. Or qu'est-ce que la vie d'un homme ? Je ne parle pas de ceux que leur âge, ou leur mauvaise santé avertit à tout moment d'une mort prochaine. Je parle de ceux qui ont une santé vigoureuse, & à qui l'âge permet de se promettre de leur vie tout ce que les hommes s'en peuvent raisonnablement promettre. A combien croit-on que cela se doive estimer ?

Ceux qui font des traités dont le gain ou la perte dépend de la durée de la vie des hommes, les établissent sur cette regle confirmée par l'expérience, qu'il est plus rare que quelque homme que ce soit, considéré en quelque partie de sa vie que l'on voudra, vive encore vingt années au-delà de l'âge où il est, que non pas qu'il meure avant ce terme. C'est-à-dire, qu'en prenant un certain nombre d'hommes à quelque âge qu'on voudra, il y en aura plus de morts à vingt ans au-delà, qu'il n'en restera de vivans. De sorte que chacun de ces hommes feroit pru-

CHAP. III. demment de renoncer à l'esperance d'une plus l'ongue vie, pourvû qu'on l'assurât de vivre vingt ans.

Mais comme ces conventions ne sont point en notre puissance, chacun au-moins doit être persuadé, qu'il est plus probable qu'il ne sera plus au monde dans vingt ans, à compter du temps qu'il aura cette pensée, que non pas qu'il y soit. Et c'est par-là qu'il doit juger s'il a sujet de croire que la vie soit longue, & s'il a lieu de différer à se préparer à la mort.

Car est-il possible que les hommes croient que ce soit trop de se préparer vingt ans à l'éternité, & qu'ils puissent regarder cet espace de temps comme trop long pour cela ? Combien y a-t-il d'emplois dans le monde qui demandent d'aussi longues préparations ? Y a-t-il personne qui refusât de mener une vie pénible & laborieuse durant vingt ans, pour devenir Prince ; & le monde n'est-il pas plein de gens qui vivent très-long-temps d'une maniere fort dure, pour de très-legeres récompenses ? N'y aura-t-il donc que le Ciel pour lequel on trouvera tout insupportable ?

Si l'on veut savoir ce que c'est que

la durée de vingt années, que l'on fasse réflexion sur celles que nous avons déja passées, & que l'on considere avec quelle rapidité elles se sont écoulées. Il n'y a presque qu'un jour, dit saint Augustin, qu'Adam a été chassé du Paradis terrestre. Plusieurs siecles se sont passés depuis ce temps-là. Il est vrai. Mais que sont-ils devenus? Si vous aviez vêcu depuis le jour du bannissement d'Adam jusqu'à ce temps-ci, vous verriez que votre vie auroit été courte. Qu'est-ce donc que vingt années nous doivent paroître? Je sai bien que nous regardons autrement celles qui sont à venir, que celles qui sont passées. Mais c'est une illusion de notre imagination. Elles passeront avec la même vîtesse. Le torrent du monde les emportera, & en moins de rien nous serons tout étonnés que nous nous trouverons arrivés au terme.

Chap. III.

In Ps. 36. Serm. 1. n. 10.

Gregor. Naz. or. 17.

L'Evangile, pour nous exprimer cette brieveté, nous représente tout le cours des siecles sous la figure d'un jour, & ne compte le temps de la loi de grace que comme le soir & une heure de ce jour, *Novissima hora*, La *derniere heure.* Quelle partie occupent donc vingt années dans ce soir, & dans cette derniere heure?

CHAP. III.

Qui n'eſt éloigné de la mort que de vingt années en eſt bien proche ; & au-lieu de conclure qu'il n'eſt pas encore temps de penſer à la mort, il doit conclure qu'il n'eſt plus temps de penſer au monde, & que ce qu'il a à vivre n'en vaut pas la peine. Car qu'eſt-ce que d'être vingt ans plus ou moins, un peu plus riche, ou un peu plus pauvre ; un peu plus commodément, ou un peu plus incommodément ; un peu plus haut, ou un peu plus bas ; puiſque, ce temps fini, nous devons entrer dans un état éternel, où toutes ces différences ſeront détruites, & où Dieu fera entre les hommes d'autres différences qui ſeront ſtables & éternelles ? Voilà ce qui mérite que nous y penſions, je ne dis pas vingt ans, mais un million d'années ; puiſqu'en y penſant, on peut beaucoup contribuer à aſſurer & à augmenter ſon bonheur ; & qu'en différant d'y penſer, on ſe met au-moins en danger d'être éternellement malheureux, & que l'on en ſera certainement moins heureux.



CHAPITRE IV.

De l'incertitude de la vie.

DIeu n'a pas seulement voulu que le temps qu'il donne aux hommes pour se préparer à la mort, fût court, mais il a voulu même qu'il fût incertain ; & que la mort pouvant les surprendre à tout moment, ils eussent toujours sujet de la craindre. Son dessein par-là a été de nous la rendre toujours présente, & de nous exciter ainsi à une vigilance continuelle. C'est lui-même qui nous en a bien voulu avertir, en nous disant dans son Evangile : *Veillez, parceque vous ne savez ni le jour ni l'heure* : VIGILATE, *quia nescitis diem neque horam.* Math. 25. 13.

Les Peres en suivant cette lumiere, ont tiré la même conséquence de l'incertitude de la vie. Puisque la vie est incertaine, disent-ils, il ne faut pas différer à se convertir ; parceque Dieu qui promet le pardon à ceux qui reviennent sincerement à lui, ne promet le lendemain à personne.

C'est une grande misericorde de Dieu, In Ps. 31. Ser. 1. n. 14. Item
dit S. Augustin, *de ce qu'en nous aver-*

CHAP. IV. *tissant de bien vivre, il nous a caché le jour de notre mort, afin que nous ne nous puissions rien promettre de l'avenir.* De-peur, dit-il encore dans un autre endroit, *que les hommes par désespoir ne se précipitassent encore plus avant dans le désordre, il leur a promis le port de la pénitence. Et de-peur que l'espérance du pardon ne leur fût une occasion de mal vivre, il a rendu incertain le jour de leur mort.*

In Ps. 101. Ser. 1. n. 10. Item in Ps. 144. n. 11. In Joan. Tr. 33. n. 8.

Mais les hommes, enchantés par l'amour des choses du monde, trouvent moyen d'éluder ce conseil de la misericorde de Dieu sur eux. Comme ils craignent souvent, lorsqu'il n'y a point sujet de craindre; ils conçoivent des assurances, lorsqu'il n'y a aucun lieu de s'assurer. Quelques exemples qu'il apprennent tous les jours de gens qui ont été surpris par la mort: ou ils ne veulent pas faire réflexion qu'il leur en peut arriver autant, ou ils supposent sans raison, qu'ils ne seront pas du nombre de ces malheureux; & se formant ainsi un nuage qui les empêche de voir le danger qui les menace à tout moment, ils continuent de suivre leurs passions sans en être détournés par la crainte de la mort.

Mais comme ce n'eſt point en voyant clairement ces dangers qu'ils les mépriſent, & que c'eſt au-contraire en faiſant en ſorte de ne les point voir ; pour ſe délivrer de cette illuſion, il n'y qu'à ſe forcer à ouvrir les yeux, & à conſiderer ſérieuſement que la vie n'eſt pas moins incertaine pour nous que pour tous les autres. CHAP. IV.

Il n'eſt pas beſoin de preuves pour s'en convaincre. Il n'eſt beſoin que d'un peu de réflexion ſur ce qu'on ne ſauroit ignorer. Rien n'eſt plus commun que la mort ; & rien n'eſt ſi rare que de n'en être pas ſurpris. Il y en a beaucoup qui ſont accablés tout-d'un-coup par des morts que l'on appelle proprement ſubites. D'autres tombent dans des maladies, qui leur ôtant d'abord la raiſon, quoiqu'elles ne leur ôtent pas ſi-tôt la vie, font le même effet que les morts ſubites, en ce qui eſt de les empêcher de ſe préparer à la mort : *Subitum eſt homini quod ante cogitare non potuit :* Ce *que l'homme n'a pu prévoir eſt ſubit pour lui.* Gregor. Mor. li 25. c. 3.

Mais, ſans avoir égard à ces accidens qui ſont plus rares, on peut dire en un ſens que preſque toutes les morts ſont ſubites & imprévûes, par-

CHAP. IV. cequ'il y en a peu qu'on ait eu lieu de prévoir quelque temps auparavant.

L'état de ſanté, & celui des maladies qui donnent la mort, ſe ſuivent d'ordinaire immédiatement, & ne ſont ſéparés par aucun intervalle ſenſible : de ſorte qu'un même jour nous voit ſouvent & ſains en apparence, & mortellement malades.

L'on peut prévoir ordinairement la chûte des bâtimens, parceque l'on en voit preſque toutes les parties, & il y a des voies certaines de s'en aſſurer quand on en doute. Mais le corps humain eſt un édifice qu'on ne ſauroit viſiter. C'eſt une machine dont les reſſorts ſont cachés, & qui peut être toute prête à ſe briſer & à tomber en ruine ſans que perſonne s'en apperçoive. Tel croit être bien éloigné de la mort, qui la porte dans le ſein. Et tel en eſt effectiment fort éloigné à ce moment-ci, qui en ſera tout proche un moment après.

La machine du corps eſt compoſée de tant de parties, de tant de vaiſſeaux, de tant de reſſorts, qu'il ne faut preſque rien pour la déregler, & pour en empêcher les mouvemens ; & ceux qui en connoiſſent le plus exactement la

truĉture, bien-loin d'être surpris que les hommes meurent si-tôt & fréquemment, ne sont étonnés que de ce qu'ils peuvent durer quelque temps.

Que si nous joignons à la considération de la foiblesse de nos corps, & de cette infinité d'accidens & de maladies à quoi ils sont sujets, la vûe de la providence de Dieu qui dispose souverainement de notre vie & de notre mort, & dont les arrêts nous sont inconnus, nous verrons encore plus clairement combien il y a d'illusion à s'assurer de la durée de sa vie, & à remettre à penser à la mort en un autre temps que celui que Dieu nous donne présentement. Car ce ne sont point proprement les maladies qui nous font mourir, c'est le decret de la volonté de Dieu. Nous sommes morts devant lui dès le moment que nous sommes nés, parcequ'il nous fait naître en un moment précis, pour nous faire mourir précisément en un autre.

Tous les hommes, comme nous avons dit, sont condamnés à la mort par la justice de Dieu, & leur mort est assignée à certaines heures & à certains momens. Cet arrêt s'execute chaque jour sur un très-grand nombre de

CHAP. IV.

personnes, dans toute l'étendue du monde. Qui peut donc s'assurer d'aucun jour, que ce ne sera pas son dernier ? On ne sent, dit-on, aucuns signes ni aucun présages de mort. Il est vrai. Mais entre ceux qui doivent mourir ce jour là-même, il y en a toujours quantité qui sont destinés à mourir sans ces présages & sans ces signes. Et ainsi la confiance que l'on peut avoir de n'être pas de ce nombre, est téméraire & sans fondement.

Ce qui est étrange est que l'on ne se flatte ainsi, que lorsqu'il s'agit de donner ordre aux affaires de son salut. Car quand il s'agit d'interêts humains, on ne manque guéres de se souvenir de l'incertitude de la vie, & l'on s'en souvient d'autant plus que les interêts sont plus grands. On se résout, par exemple, à hazarder quelque peu de chose sur la vie d'un autre. Mais on se garde bien de le faire, quand il s'agit de quelque somme considerable. On veut avoir alors ses assurances, parcequ'on ne sait, dit-on, ce qui peut arriver. On prévient dans les contrats les inconvéniens qui peuvent naître de la mort des hommes, par mille clauses & mille précautions. Enfin on

souffre

souffre souvent des pertes certaines, CHAP. IV.
pour ne pas risquer de grandes sommes sur la vie d'un autre, ou même sur la sienne. Tant l'on est persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain que la vie, ni rien de plus ordinaire que d'être surpris par la mort. Cependant, par un renversement d'esprit incompréhensible, quand il s'agit de l'éternité, on étouffe toutes ces craintes, on se tient en repos, on ne pense point à l'incertitude de sa vie, & l'on vit comme si elle n'étoit exposée à aucun accident, & que l'on fût pleinement assuré qu'elle dût durer tout le temps qu'on s'est promis.

Il n'est pas possible de ne pas condamner l'imprudence de cette conduite. Mais il n'en faut pas demeurer là. La raison doit corriger les fausses idées dont notre imagination est remplie. Et pour nous empêcher de regarder la mort dans cet éloignement trompeur qui lui ôte ce qu'elle a de plus terrible, ou avec cette fausse assurance de n'en être pas surpris, sur laquelle on se repose, elle nous doit faire reconnoître au-contraire qu'elle est en effet tout près de nous; qu'elle nous presse, & nous assiege de toutes parts;

CHAP. IV. que nous avons sujet de craindre à tous momens & en tous lieux, d'entendre retentir aux oreilles de notre cœur cette voix épouvantable : Il faut mourir, il faut paroître devant Dieu, & recevoir votre arrêt pour l'éternité. Il n'y a plus de délai pour vous. Et de-là il est aisé de conclure que nous ne saurions trop nous hâter d'y penser sérieusement ; que nous n'avons point de temps à perdre ; & que notre peine doit être de n'y avoir pas toujours pensé.

CHAPITRE V.

Combien il est dangereux de remettre à penser à la mort au temps de sa derniere maladie.

JE ne prétens point parler ici de quelques personnes reglées qui, ayant l'imagination trop vive, sont trop frappées de la pensée de la mort : car on avoue que ces personnes font bien d'épargner leur foiblesse, & de nourrir leur piété par d'autres objets.

Mais cette disposition n'est point à beaucoup près si ordinaire que celle qui fait éviter de penser à la mort ;

parceque cette idée trouble les plaisirs, & incommode les passions. La plûpart des gens remettent à penser à la mort, comme ils remettent à se convertir. Et ils différent l'un & l'autre pour leur derniere maladie, parcequ'ils ne peuvent différer plus loin. CHAP. V.

En vain tâche-t-on de leur représenter la briéveté & l'incertitude de la vie. Car comme les morts subites qui ôtent absolument le moyen d'y penser, sont moins ordinaires que celles qui donnent quelque temps pour s'y préparer, l'attache qu'ils ont aux choses du monde étant toujours plus forte que la crainte d'un accident qu'ils regardent comme rare, ne leur permet jamais de penser à la mort, jusqu'à ce qu'une maladie violente leur ôte le moyen de différer davantage.

Pour concevoir la juste horreur que l'on doit avoir de cet état, on peut se servir des considerations suivantes.

Premierement, cette disposition enferme la résolution de courir le hazard d'être damné, si l'on vient à être surpris par une mort imprévûe, puisque l'on ne prend aucune précaution contre les morts qui accablent tout-d'un-coup. Or cette résolution est

CHAP. V. en elle-même si insensée, que les hommes n'en font jamais de pareilles à l'égard des choses du monde. A-t-on vû, par exemple, de Prince assez fou pour jouer son Royaume contre une paille, ou pour vouloir bien mettre sa vie & son honneur en danger, afin d'acquérir un faux diamant. Cependant ce seroient des folies infiniment moindres que celle de s'exposer au hazard de perdre un bien infini, & de se rendre éternellement malheureux, pour quelque chose temporelle, telle qu'elle soit. C'est néanmoins ce que font tous ceux qui attendent à penser à eux, qu'ils soient dangereusement malades.

Ce n'est pas seulement une folie, c'est une folie criminelle, qui irrite Dieu par le mépris qu'elle fait de sa justice; qui viole le commandement qu'il nous fait de nous convertir; qui abuse de sa patience & de sa misericorde; qui mérite qu'il refuse à la mort les graces qu'on a négligées durant sa vie.

Cette folie est de plus fondée sur diverses erreurs, que chacun pourroit facilement découvrir s'il le vouloit. Il est vrai que les morts subites sont plus

ares que les autres. Mais combien y CHAP.
n a-t-il de celles que l'on n'appelle V.
as ſubites, auſquelles on ne ſauroit
e préparer par la reception des Sacre-
nens ? Combien y en a-t-il qui acca-
lent tellement l'eſprit par la violence
le la maladie, qu'il n'eſt plus capable
le penſer ſérieuſement à rien, ni de
ratiquer les actions de religion, que
l'une maniere toute animale ?

Croit-on qu'il ſoit fort aiſé à une
me dont preſque toute l'attention eſt
ccupée par le ſentiment des maux de
on corps, de penſer à des objets qui
e lui ſont point familiers, de repaſſer
vec amertume toutes les années de ſa
ie, de reconnoître & de condamner
ous ſes égaremens paſſés ? N'eſt-il pas
lair au-contraire par l'experience &
ar la raiſon, que preſque tous les
ommes ne ſont jamais moins en état
e penſer à la mort, que lorſqu'ils en
ont plus proches; & que la plûpart des
ctions extérieures de piété qu'ils font
n cet état, peuvent être à la verité
ans les gens de bien, des marques de
diſpoſition où la maladie les a trou-
és, mais ne ſont dans les autres que
s effets de la coutume que tous ceux
ui font profeſſion de quelque Religion

CHAP. V. que ce soit, ont de mourir avec les céremonies de leur Religion, & souvent même de la foiblesse qui rend les malades incapables de résister à ceux qui les y portent.

Mais, quoique l'on eût en cet état toute la liberté d'esprit que l'on pourroit désirer; s'imagine-t-on qu'on doive avoir grande confiance dans ces témoignages de conversion qui ne précedent la mort que de peu de tems. Ce n'est pas le jugement que l'Eglise en a toujours fait. Elle les a au-contraire toujours traité de suspects, & elle a tâché de porter tous ses enfans à s'en défier. Elle a remis à la pénitence ceux qu'elle avoit reconciliés en cet état, comme s'ils n'avoient pas reçu l'absolution, ne comptant presque pour rien tout ce qu'ils avoient fait dans leur maladie. On en peut apporter diverses raisons; mais je me contenterai d'en alleguer ici une dont on s'est déja servi dans un autre traité.

C'est que dans la voie commune, le cœur de l'homme ne change point tout-d'un-coup d'objet & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions extérieures. Mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur,

ne change guéres en un moment. Il
faut pour l'ordinaire qu'il s'affoiblisse
peu-à-peu, & qu'il y en ait un autre
qui prenne sa place par divers progrès.
C'est ainsi que les passions humaines
se changent; & Dieu qui veut que les
operations de sa grace ne se distinguent
pas sensiblement de celles de la
nature, suit ordinairement le même
ordre. Il commence à ébranler le cœur
par la crainte, avant que de le toucher
par son amour; & il le touche souvent
long-temps par des commencemens
d'amour, avant que de s'en rendre le
maître par un amour dominant, qui
tourne le cœur vers lui comme vers
sa derniere fin, & qui le délivre de
la servitude de l'amour des créatures.
Ainsi, comme la conversion des pécheurs
mourans ne sauroit passer par
ces degrés, il faudroit qu'elle fût miraculeuse
pour être vraie. L'Eglise ne
désespere pas de ce miracle, & c'est ce
qui la porte à accorder les Sacremens
aux mourans : mais elle craint aussi
beaucoup que les sentimens qui paroissent
dans les pécheurs en cet état,
ne soient que de legers commencemens
ou de crainte, ou d'amour de
Dieu, qui ne suffisent pas pour une

CHAP. V.

CHAP. V. veritable conversion. C'est ce qui oblige les pécheurs non-seulement à travailler, mais à se hâter même de travailler sérieusement à leur salut; afin que leur amour ait le temps de croître, & de parvenir à un état où l'on puisse dire qu'ils sont convertis.

Liv. 2. Sect. 26. Le Pere Saint-Jure Jésuite dans son Livre de la connoissance & de l'amour de JESUS-CHRIST, allégue une autre raison contre ceux qui différent à la mort à se convertir, qui a du rapport à celle-ci, & qu'il exprime en ces termes: » Je dis pour seconde raison » que tu ne devrois point différer ta » pénitence, pour ce que tu sais que » pour le faire, quelque temps que tu » choisisses à cela, il faut nécessaire- » ment que Dieu te donne une grace » efficace. Et qui t'a dit qu'il te la » donnera pour lors? As-tu parole de sa » part, qu'elle ne te manquera point? » Attendu mêmement que tempori- » sant à quitter ton péché, & ce péché » t'enclinant de son propre poids, te » portant par une *certaine nécessité mo-* » *rale* à en commettre d'autres, & » ainsi entassant péchés sur péchés, & » crimes sur crimes, tu fais que Dieu » sera beaucoup moins disposé à te

donner cette grace, &, comme dit « Chap. V.
S. Paul, *Secundùm tuam duritiam &* «
cor impœnitens thesaurisas tibi iram « Rom. 2. 5.
in die iræ : Par *ta dureté & par* «
l'impénitence de ton cœur, tu t'a- «
masses un trésor de colere pour le jour «
de la colere. Tu l'obliges conformé- «
ment à la dureté & à l'obstination «
de ton cœur A TE LA REFUSER au «
jour que tu en auras précisément be- «
soin pour ton salut. »

Aussi, tant s'en faut que Dieu ait promis aux pécheurs de leur donner à la fin de leur vie ces sortes de graces, quelque nécessaires qu'elles leur soient pour se convertir, qu'il a promis au contraire en quelque sorte, de ne les leur pas donner, puisqu'il déclare dans le livre des Proverbes, qu'il se rira de ces pécheurs au temps de leur mort : *Ego quoque in interitu vestro ridebo* ; (Prov. 1. 26.) qu'il se moquera d'eux, *& subsannabo* ; & qu'il ne les exaucera pas quand ils l'invoqueront : *Tunc invocabunt me*, (v. 28.) *& non exaudiam* : ce qui marque en même temps, & que ces pécheurs intéressés ne laissent pas de pratiquer les actions extérieures de la religion, & qu'ils n'obtiennent point miséricorde de Dieu par ces actions.

Chap. V.

Enfin cette liberté d'esprit que quelques-uns ont dans leur derniere maladie, & que ceux dont nous parlons regardent comme un moyen assuré de leur salut, bien-loin d'être un grand secours pour réparer tous les désordres de la vie passée, donne souvent lieu à la plus dangereuse tentation dont on puisse être attaqué dans cet état, qui est celle d'un excès de terreur qui jette l'ame dans le découragement & le désespoir. Et il n'y a point de gens qui y soient plus exposés, que ceux qui n'ont jamais voulu penser à la mort durant leur santé.

C'est une étrange chose que de se voir environné des douleurs de la mort, d'ouvrir tout-d'un-coup les yeux à ces terribles objets, dont on les avoit toujours détournés, & de ne trouver dans sa conscience que des crimes. Ceux qui se sont le plus occupés des pensées de la mort, avouent qu'il y a une différence infinie entre la voir de loin & la voir de près. Les plus fermes sont ébranlés quand ils sont en cet état. Quelles peuvent donc être les convulsions d'une ame malheureuse, qui s'étant volontairement aveuglée durant sa vie pour ne penser

qu'à ce qui la pouvoit divertir, vient à découvrir tout-d'un-coup la mort, les démons, le jugement & l'enfer? Chap. V.

Ainsi il n'y a qu'abîmes & que précipices de tous côtés, pour ceux qui différent à penser à la mort, jusqu'à ce qu'ils en soient si proche. Tout leur est également dangereux, la stupidité & la liberté de l'esprit, l'oubli & le souvenir de la mort.

Bien-loin donc qu'on puisse regarder cet état comme favorable pour recouvrer la grace qu'on auroit perdue; il est visible au-contraire qu'il nous met en grand danger de la perdre si on l'avoit. Bien-loin qu'on doive se dispenser de se préparer à la mort durant sa santé, en remettant à s'y préparer quand on y sera contraint par la maladie; il faut au-contraire y penser continuellement durant sa santé, afin de n'être plus obligé d'y penser étant malade. Et bien-loin enfin qu'il faille attendre à réparer par les actions de piété qu'on peut faire dans cette extrémité, les déreglemens dans lesquels on aura passé toute sa vie; il faut tâcher au-contraire d'obtenir de Dieu par de longs exercices de piété, la grace de ne pas succomber à ces der-

nieres tentations, & de pratiquer avec piété ces dernieres actions de religion.

Chapitre VI.

Que la pensée de la Mort n'est pas seulement utile pour sortir de l'état du péché, mais que c'est un puissant remede pour nous préserver d'y tomber. Qu'il est utile de se représenter l'état des mourans.

Le dernier inconvénient qui arrive à ceux qui bannissent de leur esprit les pensées de la mort, & les remettent à leur derniere maladie ; c'est qu'en ne pensant point à la mort, ils se privent d'un des plus grands secours, & d'un des moyens les plus efficaces que Dieu nous ait donnés pour nous détacher de l'amour des choses périssables, pour nous faire estimer celles qui sont éternelles ; pour bien juger du monde, pour moderer nos passions, & enfin pour éviter le péché.

Il est vrai qu'on peut dire cela de tous les objets de crainte que la Religion nous propose, qui sont tous utiles pour soutenir l'ame contre les tentations. Mais il est certain qu'entre ces

objets, celui de la mort a une force particuliere pour réprimer les passions, par une impression de terreur. Car non-seulement il comprend les idées du jugement de Dieu & de l'enfer, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus terrible : mais il se peint même dans l'imagination par des images plus vives & plus sensibles que ces autres objets; parce qu'il y entre par nos sens, & qu'étant souvent spectateurs de la mort des hommes, nous sommes aussi souvent témoins de l'état où se trouvent les mourans. Chap. VI.

Or comme ceux qui ont fait les loix humaines, ayant voulu détourner les hommes des crimes par la crainte des supplices, ont eu soin qu'ils fussent accompagnés de certaines pompes funestes & tragiques, dont la vûe pût causer de la terreur aux spectateurs; Dieu qui avoit dessein de même, que la mort à laquelle il a condamné tous les hommes, servît à les retenir dans leur devoir, a voulu que le spectacle en fût affreux; pour les faire par-là rentrer en eux-mêmes & penser à ce qu'ils sont. Il est utile, pour cette raison, d'assister à la mort des hommes, & même de se la représenter & de

frapper son imagination par les circonstances qui l'accompagnent.

Il y en a de diverses sortes. Mais nous ne parlerons ici que de celles qui se rencontrent dans les morts que l'on appelle heureuses, afin de ne rien dire qui ne se voie dans toutes les morts. Il semble qu'il n'y en ait point de plus souhaitable que celle où l'on se voit mourir dans un lit, au-milieu de ses enfans, de ses parens & de ses amis. Cependant il y auroit bien des choses dans ce spectacle qui seroient capables de nous effrayer, si par une malheureuse adresse nous ne le regardions presque toujours dans la personne des autres, sans penser qu'il nous faudra nous-mêmes bien-tôt passer par ce même état.

Il est plus terrible qu'on ne pense de se voir étendu dans un lit, une Croix à la main, attendant le coup de la mort, & l'exécution de la sentence donnée contre tous les hommes; de voir que non-seulement ceux qui nous environnent, mais que toutes les créatures ensemble sont dans l'impuissance de nous secourir; de sentir la mort qui s'empare peu-à-peu de notre corps, d'éprouver le renversement qui

la précede, & enfin de se voir périr & anéantir à l'égard du monde. Chap. VI.

Il est bon de considerer que nous nous verrons tous avant que de mourir dans le dernier rang des hommes, c'est-à-dire dans un état auquel on préfereroit les plus viles d'entre les conditions des hommes. Il n'y a point, par exemple, de Roi mourant qui ne voulût être le dernier de ses sujet il n'y a point de miserable esclave qui voulût changer sa fortune avec celle de ce Roi qui n'auroit plus qu'un quart d'heure à vivre. Il est donc déja en effet dans cet extrême rabaissement. Il est déja privé de toute sa félicité humaine ; & il éprouve déja cette mort avant celle du corps.

Ainsi toutes les grandeurs & tous les plaisirs ont pour terme dès cette vie même, le dernier degré de la bassesse & de la misere. C'est-là la fin qui attend la plus éclatante vie du monde. Un Prince mourant peut dire que dès ce temps, qui commence dès sa vie jusqu'à l'éternité, il n'y a plus de grandeurs humaines ni de plaisirs humains pour lui. Non-seulement il n'en voit plus pour l'avenir, mais il n'en voit plus même dans le passé. Ces

CHAP. VI. objets changent pour lui de nature, & ils ne lui paroissent que comme de vains phantômes qui disparoissent de devant ses yeux ; & s'il a quelques sentimens de religion, ils sont de plus pour lui un poids qui l'accable par la crainte du compte qu'il est sur le point d'en rendre à Dieu.

Tous les hommes sont donc réduits avant que de mourir, au dernier degré de la pauvreté, c'est-à-dire à sentir la privation de tout bien, de tout plaisir humain, & à se voir dans une impuissance entiere d'en jouir : ce qui ne se rencontre point dans quelque extrémité de misere où l'on puisse réduire un homme qui n'est pas encore près de mourir.

Ce ne sont encore là que les dehors de la mort, & je n'ai dessein par-là, que d'ébranler un peu les sens par l'image de l'extérieur de cet état. Mais l'intérieur en est bien plus affreux & bien plus terrible. Et c'est ce qu'il faut tâcher de développer, afin que l'idée de la mort ait plus de force pour arrêter nos passions.

Chapitre VII.

I. Maniere de considerer la Mort, qui est de la regarder comme la destruction du monde pour chacun des mourans. Effets terribles de cette destruction sur l'ame.

OUtre l'adresse qu'ont les hommes de ne considerer jamais la mort que comme fort éloignée, ou de n'en regarder l'appareil que dans la personne des autres, sans se mettre que le moins qu'ils peuvent en l'état des mourans; ils en ont encore une autre qui s'étend fort loin, qui est de s'en former une idée si grossiere & si confuse, qu'elle leur cache tout ce qu'elle a de plus terrible.

Car ils ne conçoivent guéres cet état, que comme une privation de sentiment, & comme une séparation du commerce de la vie; de sorte que quand ils disent qu'un homme est mort, ils n'entendent autre chose sinon qu'on ne le voit plus, & qu'il n'a plus de part aux affaires de ce monde. En un mot, ils ne forment l'idée de la mort, que sur ce que l'on cesse de

CHAP. VII. faire en mourant, & non sur ce que l'on commence de faire & de sentir dans le moment de la mort. Cependant il s'en faut bien que cette idée ne nous représente ce qu'il y a de plus terrible dans la mort.

Il est bien vrai que la mort est une privation de la vie & des actions humaines, mais c'est une privation qui se sent, & qui produit dans l'ame d'étranges effets.

Pour les comprendre, il faut considerer que pendant que l'ame est unie au corps, son attention est partagée par diverses sortes de sentimens, de connoissances & de passions. Elle sent les objets qui agissent sur son corps, selon les diverses manieres qu'ils y agissent; & ces différentes manieres de les appercevoir, s'appellent sentimens ou actions des sens. Elle se forme sur cela des idées de toutes ces choses. Elle s'y attache par ses passions, & elle est toujours occupée de plusieurs de ces objets.

Non-seulement elle s'en occupe, mais elle s'y appuye & s'y repose, lorsqu'elle n'est pas uniquement attachée à Dieu. Car n'étant pas faite pour se pouvoir soutenir elle-même, il faut

néceſſairement qu'elle cherche de l'appui hors de ſoi. Elle eſt née pour connoître & pour aimer, & elle ne trouve pas en ſoi aſſez de quoi ſatisfaire ces inclinations. Il faut donc qu'elle rempliſſe de quelque autre choſe le vuide qu'elle ſent en ſoi.

Quelques-uns de ces objets font d'agréables impreſſions ſur ſes ſens ; d'autres contentent ſa curioſité & ſa vanité ; d'autres la ſoulagent en la détournant de ceux qui lui ſont pénibles ; d'autres nourriſſent ſes eſpérances ; d'autres la raſſurent contre ſes craintes. L'ame ſe porte donc vers tous ces objets ; elle s'y appuye, elle s'y lie, en ſorte qu'elle ne peut plus s'en ſéparer ſans convulſion & ſans douleur.

Souvent elle ne s'apperçoit pas de ces attaches ; mais elle commence de les ſentir quand elle vient à être ſéparée de ce qu'elle aime ; parceque la privation lui en eſt ſenſible à proportion de l'attache qu'elle y avoit, ſelon cette maxime de ſaint Auguſtin, que l'on ne perd ſans douleur que ce que l'on poſſédoit ſans paſſions ; *hoc ſine amore aderat, quod ſine dolore diſcedit.* *De vera Relig. c. 47. n. 92.*

Il y a peu de perſonnes qui n'ayent une infinité de ces attaches. Et quoi-

CHAP. VII. qu'elles ne se connoissent bien que par la séparation actuelle des objets, on peut néanmoins en concevoir quelque chose, en s'en séparant par la pensée, & en s'imaginant que l'on en est privé par quelque accident.

Si l'on croit, par exemple, ne mettre point son repos dans les objets de la vûe, & qu'ils ne contribuent rien à la tranquilité de notre ame; qu'on s'imagine en quel état on seroit, si on en étoit privé en devenant aveugle; & l'on verra que l'on y étoit effectivement attaché, puisqu'on regarde cet état comme un des plus grands maux qui nous puissent arriver.

La seule vûe des hommes nous console, parceque nous voyons toujours en eux un certain fond de compassion capable de nous donner quelque secours dans nos nécessités, ce qui nourrit au-moins notre esperance. Or l'esperance cause une espece de joie, selon l'Apôtre : *Spe gaudentes.*

Rom. 12. 12.

Les choses même qui sont pénibles à l'ame d'un certain côté, & qui lui causent des mouvemens de crainte, d'aversion, de dépit, d'envie, ne laissent pas de la soutenir d'un autre; parceque ces passions ne sont pas tout-

à-fait réduites à demeurer ſans action, & que l'imagination leur fournit toujours quelque moyen ou quelque eſperance de ſe ſatisfaire. Or la recherche de ces moyens, ou l'eſperance de venir à bout de ce qu'on déſire, en occupant l'ame, la divertiſſent & la conſolent. Chap. VII.

C'eſt quelque choſe pour elle que d'agir & de tendre à un but, puiſqu'elle ne peut tendre qu'à ce qu'elle regarde comme un bien, & que pendant qu'elle y tend, elle l'eſpere.

Tous ces objets auſquels l'ame ſe porte par ſes ſens, par ſon imagination, par ſon entendement, & par ſes paſſions, ſont ſes biens & ſes richeſſes: ce qui fait voir que ceux qu'on appelle pauvres, ne laiſſent pas encore d'être bien riches de ces ſortes de biens. S'ils n'ont pas des palais, & s'ils manquent même de maiſons, ils ont le Ciel, le Soleil, les Etoiles, dont le ſpectacle eſt ſi magnifique, qu'il a fait dire à S. Auguſtin, que c'eſt un plus grand bien à un pauvre de voir le Ciel & les Aſtres, qu'à un riche de voir des lambris dorés. *In Pſal. 127. n. 16.*

On ſe conſole ainſi dans la vie, de la privation de certains biens, par le

CHAP. VII. moyen d'autres biens, vrais ou faux, que l'on a, ou que l'on espere. Et comme le corps trouve toujours quelque chose qui le porte, puisqu'en tombant même par terre de lassitude, il y trouve de l'appui : de même l'ame foible & malade se fait toujours quelque soutien dans cette vie ; & quand elle n'en a pas de réels, elle s'en forme d'imaginaires qui, tout vains qu'ils sont, ne laissent pas de la porter.

Ce besoin d'appuis humains n'est pas particulier aux méchans. Il convient aussi aux bons en quelque degré. Car il n'y a guéres de personnes si parfaites qu'elles n'ayent encore quelque attache. Les Justes ne laissent pas d'être foibles. Or les foibles, dit S. Augustin, tâchent toujours de se reposer sur quelque chose de terrestre, parcequ'une attention perpetuelle à Dieu les fatigue trop. Ils cherchent donc des appuis humains pour s'y délasser comme à diverses reprises. Ils se reposent dans leurs maisons, dans leurs familles, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur petit bien, dans leurs petites terres, dans un champ qu'ils ont eux-mêmes planté, dans un petit bâtiment qu'ils auront fait.

In Ps.40. n. 5.

Voilà l'état des hommes dans cette vie, & cet état nous peut servir à comprendre ce que c'est que la mort, & les effets qu'elle produit. Car il ne faut que concevoir que ce n'est autre chose que la rupture de tout ce qui attachoit l'ame aux créatures, c'est-à-dire, que c'est une séparation générale de tous les objets des sens, de tous les plaisirs qu'on y trouvoit, de toutes les liaisons humaines; & enfin que c'est une privation totale de tout ce que l'on aimoit dans le monde. Un homme qui meurt ne perd pas seulement ce qu'on appelle les richesses. Il perd le Ciel, le Soleil, les Astres, l'air, la terre, & tout le reste de la nature. Il perd son corps & tous ses sentimens dans lesquels l'ame se plaisoit. Il perd ses parens & ses amis. Il perd tous les hommes. Il perd tout support & tout appui, & généralement tous les objets de ses passions & de ses désirs. CHAP. VII.

A la verité, si l'ame qui est encore attachée à ces objets, se trouve en même-temps liée à Dieu par un saint amour; quoique la rupture de tous ces liens lui cause quelques secousses, & qu'elle sente la privation des créatures avec douleur, parcequ'à cause des at-

CHAP. VII. taches qui lui restent, elle ne peut pas encore réünir en Dieu toute la puissance qu'elle a d'aimer, elle ne tombe pas néanmoins dans le désespoir. Cette attache divine la soutient; & son amour pour Dieu devenant plus fort & plus agissant, la console par l'esperance de s'y réünir bien-tôt, & de se plonger dans cet abîme de bonté qui peut seul satisfaire toute la capacité qu'elle a d'aimer.

Mais qui peut concevoir l'état où se trouve une ame malheureuse, qui vient à être arrachée par la mort à tous les objets de ses attaches, & à tout ce qui la soutenoit durant la vie, & qui ne trouve rien en elle sur quoi s'appuyer ? L'inclination qu'elle a à aimer & à jouir de ce qu'elle aime, devient sans comparaison plus vive & plus ardente; & cependant tout ce qu'elle avoit aimé lui échappe, & s'enfuit de devant elle d'une fuite éternelle, sans qu'il lui reste aucune esperance de le posséder jamais. Elle perd tout, & elle ne retrouve rien. Tout fond sous elle, tout disparoît, tout s'évanouit.

Il n'est pas possible dans ce monde de comprendre parfaitement un si malheureux état. Tout ce qu'on en peut

peut dire, pour en donner quelque idée, est que c'est une chûte terrible de l'ame par la soustraction de tous ses appuis, que c'est une faim horrible par la privation de toute sa nourriture, que c'est un vuide infini par l'anéantissement de tout ce qui la remplissoit, que c'est un excès de pauvreté par la perte entiere qu'elle fait de tous ses biens, que c'est une solitude affreuse par la séparation où elle se trouve de toute union & de toute société, que c'est une désolation effroyable par le défaut de toutes consolations, que c'est un déchirement cruel par la rupture douloureuse de toutes ses attaches. CHAP. VII.

Il ne faut donc pas se figurer la mort dans la plûpart des hommes, comme une privation de toutes les choses du monde, qui soit insensible à l'ame. Au-contraire quand elle est attachée au monde, comme presque tous les hommes le sont, elle en sent alors la privation d'une maniere si vive, que toutes les douleurs qu'on éprouve en cette vie ne sont rien en comparaison de celle-là. Car au-lieu que lorsque l'ame est dans le corps, & qu'elle agit dépendamment de ses organes, une multitude d'objets tristes ne font gué-

CHAP. VII. res plus d'impression sur elle qu'un seul objet ; parceque n'étant pas capable de concevoir tant de choses à la fois, il faut qu'elle partage son attention entre ces divers objets, ou qu'elle s'en forme une certaine idée confuse, qui ne tient lieu que d'un seul ; l'ame au contraire ayant acquis par la mort une activité toute autre que celle qu'elle avoit dans le corps, sent toutes ses pertes distinctement & séparément. Le sentiment de l'une n'étouffe point celui de l'autre. Elle s'applique à toutes. Chaque attache produit son vuide & sa douleur ; & chaque vuide & chaque douleur ne sont point diminués par le vuide & la douleur qu'une autre attache produit.

Ces douleurs & ces amertumes de la mort que les attaches produisent, commencent dans quelques-uns dès cette vie même en quelque degré, lorsqu'ils se voient sur le point d'être séparés des objets de leurs passions. Et c'est ce qui fait dire à l'Ecriture : *O mort que ton souvenir est amer à un homme qui se repose en paix dans l'abondance de ses richesses !* Mais il y en a en qui les attaches ne produisent point cet effet durant la vie, & qui

Eccli. 41. 1.

meurent assez tranquillement en apparence. Et c'est ce qu'on voit dans les pauvres, qui meurent presque tous sans avoir aucun regret à la vie ; parcequ'étant pressés par le sentiment de leurs maux, ils s'imaginent trouver quelque soulagement dans la mort. Il arrive aussi à plusieurs autres de ne point sentir la plûpart de leurs attaches, parcequ'ils en ont d'autres plus fortes dont ils sont occupés. Mais il n'en sera pas de même après la mort. Toutes les attaches se réveilleront. Elles se feront toutes sentir, & d'une maniere proportionnée à l'activité de l'ame, & à la rigueur de la justice de Dieu : ce qui fera en eux cette mort continuelle, que saint Augustin a voulu marquer quand il a dit, qu'on ne pourra dire d'eux ni qu'ils sont vivans, ni qu'ils sont morts, mais qu'ils meurent toujours : *Numquam viventes, numquam mortui, sed sine fine morientes.*

Chap. VII.

De Civ. Dei, lib. 13. c. 11. n. 2.



CHAPITRE VIII.

Réflexions qui naissent de cette maniere de considerer la Mort. Que tout ce que nous avons à faire dans ce monde, est de prévenir notre mort naturelle par une mort évangelique.

LA vûe de cet état si funeste & si terrible, ne doit pas produire dans nos esprits un étonnement stérile. Il faut tâcher de se la rendre utile par les réflexions qu'on en peut tirer pour régler sa vie, & pour juger sainement de tout ce qui se passe dans le monde.

Premierement, cette vûe nous fait pénetrer le sens de cette parole de saint Paul : *Prudentia carnis mors est* : C'est-à-dire, que l'amour des choses de la chair est la mort de l'ame. Car cela ne veut pas dire seulement que cet amour mérite la mort de l'ame, comme un châtiment & un supplice ; de même qu'il est dit dans le même Apôtre : *Stipendia peccati mors*, que la mort est la solde du péché. Cela veut dire, que cet amour est la mort ou le supplice même de l'ame. Car son objet venant à lui être ravi par la mort du corps, il

Rom. 8. 6.

Rom. 6. 23.

ne faut rien que cela pour le changer en tourment & en douleur, puisque la douleur n'est autre chose que le sentiment de la privation de ce qu'on aime. Ainsi les attaches que la mort trouve dans les ames, sont par elles-mêmes des tourmens pour elles; & des tourmens éternels, si elles durent toujours, comme elles font dans les méchans. CHAP. VIII.

Cette vûe fait comprendre aussi ce qui est dit dans la Sagesse, *que les impies appellent la mort par leurs œuvres & par leurs paroles, qu'ils la croient leur amie, qu'ils font alliance avec elle.* Car que fait-on autre chose dans le monde, que de s'attacher de plus en plus aux créatures? Et qu'est ce que cela, sinon chercher à mourir de plus en plus? Sap. 1. 16.

Ce que saint Paul dit, que l'avarice est la racine de tous les maux; & que quelques-uns en s'y abandonnant, se sont engagés dans beaucoup de douleurs, *inseruerunt se doloribus multis*, a encore le même sens. Ils s'engagent dans beaucoup de douleurs, parce qu'ils s'engagent dans beaucoup d'affections; qu'ils se lient étroitement aux créatures; & que ces attaches sont des 1. Tim. c. 6. v. 10.

CHAP. VIII. sources de douleurs souvent dès ce monde, & toujours dans l'autre.

Quel aveuglement est-ce donc de regarder comme un bonheur, la possession & la jouissance des créatures, l'abondance des richesses, l'élevation des grandeurs humaines, les grands emplois, les grandes affaires, la pompe, l'éclat, la réputation du monde, & tout ce qui flatte les sens & la vanité des hommes ? Helas! est-on heureux d'avaler des poisons, dont on doit bien-tôt avoir les entrailles déchirées ? Est-on heureux de se lier à la roue sur laquelle on doit souffrir un cruel supplice ? Que peuvent produire dans l'ame tous ces objets de cupidité, que de fortes attaches, que des nœuds étroits ? Et que produiront ces attaches & ces nœuds, quand la mort viendra à nous séparer de ces objets, sinon de terribles douleurs ? On aime ce lit des consolations humaines, où notre infirmité se repose; & cependant ce lit deviendra tout de feu pour ceux qui n'en seront point sortis avant la mort. On n'aime point impunément le monde. L'amour du monde devient nécessairement un supplice; parceque le monde nous échappe nécessairement,

& qu'il eſt impoſſible de n'être pas affligé de n'avoir plus ce qu'on aime. CHAP. VIII.

Il eſt aiſé après cela d'entendre pourquoi il eſt dit dans l'Evangile, que le Royaume de Dieu appartient aux pauvres d'eſprit : *Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.* Matth. 5. 3. Car ces pauvres étant ceux qui n'ont point d'attache au monde, & qui n'en déſirent rien, il eſt clair que non-ſeulement ils ont droit au Royaume des Cieux, comme tous les autres Juſtes, mais qu'ils ſont en état de le poſſéder, & que rien ne leur en retardera la jouiſſance. Ils n'auront point le cœur déchiré par la privation des créatures où la mort les réduira, puiſqu'ils n'y feront point attachés ; & l'amour qu'ils ont pour Dieu ne trouvant rien à détruire en eux, poſſédera tout-d'un-coup toute leur ame, & les rendra ainſi pleinement heureux. Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſe trouveront riches à la mort, c'eſt-à-dire, qui auront encore des attaches aux créatures. Quoiqu'avec ces attaches ils ayent le Saint-Eſprit dans le cœur, néanmoins le Royaume de Dieu n'eſt point encore pour eux, tant qu'ils ſont en cet état ; & s'ils en ont le

CHAP. VIII. droit, la possession leur en est interdite jusqu'à ce que ces attaches soient détruites.

Que les hommes fassent ce qu'ils voudront, il faut pour entrer dans le Royaume de Dieu, qu'ils soient réduits à cette pauvreté, ou en ce monde ou en l'autre ; puisque ce Royaume n'appartient qu'aux pauvres, & que nulle cupidité n'y aura entrée. Mais il y a cette différence entre la pauvreté que l'on peut acquérir en cette vie, & celle où les Justes seront réduits dans l'autre par la destruction de leurs attaches, que la premiere coûte infiniment moins. Si elle est accompagnée de quelque douleur, c'est une douleur proportionnée à l'état de cette vie, qui est un temps de misericorde ; & à la condition de l'ame encore unie au corps, qui n'a que des sentimens foibles & languissans. Mais les douleurs qui purifieront l'ame après la mort, étant proportionnées à l'activité d'une ame séparée du corps, & au temps de l'autre vie, qui est un temps de rigueur, seront tout autrement vives & tout autrement sensibles.

Il ne faut donc pas croire que la mort soit également dure aux pauvres

d'esprit & aux riches d'esprit. Car les douleurs de la mort, naissant, comme j'ai dit, de la séparation des créatures; cette séparation n'afflige que ceux qui les aiment, & non ceux qui ne les aiment pas. Elle n'est douloureuse qu'à ceux qui ont quelque attache à rompre, & non à ceux qui les ont déja rompues. Ceux qui sont morts au monde durant leur vie, ne meurent plus en mourant. La mort n'est pour eux qu'une source de vie. Mais ceux que la mort trouve encore tout vivans au monde, sentent par nécessité les douleurs de la mort; puisque cet amour même qui vit en eux, étant privé de son objet, devient un tourment & une mort. Chap. VIII.

C'est sur ces verités si claires, qu'est fondée la priere que S. Paulin faisoit à S. Augustin, de lui apprendre à mourir avant sa mort, d'une mort évangélique, & à prévenir par une séparation volontaire de la vie du siecle, la séparation naturelle qui se fera du corps & de l'ame par la mort: *Doceas me morte ista evangelica prius emori, quâ carnalem resolutionem voluntario prævenimus excessu.* Epist. 94. n. 4.

C'est en effet tout ce que nous

CHAP. VIII. avons à faire en ce monde. Car puisqu'il y faut nécessairement mourir, & qu'il est si dangereux de différer à le faire en l'autre; notre interêt même ne nous porte-t-il pas à nous dégager autant qu'il nous est possible, de toutes les attaches qui nous lient aux créatures, & à éviter d'en contracter de nouvelles, afin de ne nous pas exposer en mourant à ces terribles douleurs ?

CHAPITRE IX.

II. Maniere de considerer la Mort, qui est de la regarder comme la fin de notre temps, & l'entrée dans l'éternité. Sentimens que cette double vûë produira dans l'ame.

UNe des plus étonnantes visions de l'Apocalypse, est celle de cet Ange qui jura, comme dit S. Jean, par celui qui vit dans les siecles des siecles, *qu'il n'y auroit plus de temps;* QUIA TEMPUS NON ERIT AMPLIUS. *Apoc.* 10. 6. Or si Dieu ne fait pas entendre cet arrêt par un Ange à toute ame qui quitte le corps, il le lui fait entendre par une vive impression de sa lumiere, qui lui fait connoître que son temps

eſt fini ; qu'il n'y en aura plus pour elle ; que le terme où il a borné ſes miſericordes eſt arrivé ; & que ſon état eſt arrêté pour l'éternité.

Cette lumiere lui faiſant faire dans ce moment une juſte comparaiſon du temps & de l'éternité, lui fait voir clairement que toutes les idées qu'elle en avoit eues juſqu'alors, étoient infiment éloignées de la verité ; que ſon imagination avoit donné au temps & aux choſes temporelles, une longueur & une grandeur phantaſtique, & qu'elle avoit comme anéanti l'éternité & les biens éternels, par la foibleſſe & l'obſcurité des idées qu'elle s'en étoit formées. L'ame condamne donc toutes ces penſées ; elle s'étonne de ſon aveuglement, & elle change entierement de vûes & de jugemens.

Rien de temporel ne lui peut paroître grand, rien d'éternel ne lui peut paroître petit ; & elle entre par un vif ſentiment dans la verité de ce que dit S. Auguſtin, que tout eſpace fini comparé à l'éternité, qui n'a point de fin, non-ſeulement doit être compté pour peu de choſe, mais pour rien du tout. *De Civit. l. 12. c. 12.*

Cette comparaiſon de l'éternité avec le temps, que l'ame fait au moment

CHAP. IX. de sa séparation d'avec son corps ; anéantit donc à ses yeux la réalité du monde présent, avec tous ses biens & tous ses maux, & elle n'y laisse plus subsister comme réel & solide, que les biens & les maux immuables & éternels.

Ce ne seront pas seulement les Justes & les Elus qui jugeront ainsi de l'éternité & du temps. Ce seront aussi les méchans & les réprouvés. Ils auront en quelque sorte une même lumiere dans l'esprit, mais il n'y aura rien de plus différent que la disposition de leur cœur.

Ceux qui seront parfaitement justes, ne se soucieront point du tout de voir disparoître à leurs yeux les biens temporels, parce qu'ils ne les aimeront point ; & ils seront troublés de joie de la grandeur ineffable des biens éternels, dont ils jouiront sans retardement.

Ceux qui auront encore quelque reste d'attaches pour le monde, souffriront de très-grandes peines, par la privation de ces biens, par le retardement de leur béatitude, & par les autres moyens dont il plaira à Dieu de se servir pour les purifier. Mais parmi

toutes ces peines, l'amour qu'ils auront pour Dieu les maintiendra dans une parfaite paix : en sorte que, comme ils souffriroient volontiers tous les maux de cette vie pour avancer d'un moment leur félicité, ils ne voudroient pas pour la félicité même, sortir contre l'ordre de la justice de Dieu, de l'état où elle les aura mis. Chap. IX.

Ce seront-là les sentimens des Elus à l'égard du temps & de l'éternité ; mais ces deux objets en exciteront bien d'autres dans les réprouvés.

Ils connoîtront à la verité le néant de toutes les choses temporelles qu'ils ont aimées, mais ils ne cesseront pas pour cela de les aimer. Et c'est ce qui produira cette faim terrible dont nous avons parlé.

Ils connoîtront la grandeur & la solidité des biens du Ciel, & ils se verront dans l'impuissance de les aimer, quoiqu'ils sachent qu'ils ne peuvent être possédés que par ceux qui les aiment.

Car, comme remarque S. François de Sales, *l'un des plus grand supplices que Dieu fera souffrir aux réprouvés, sera de leur faire connoître en partie les infinies perfections de son essence divi-* Liv. 10. de l'amour de Dieu, c. 1.

ne, en laissant leur volonté criminelle dans l'impuissance de les aimer.

Cet amour ardent pour les choses temporelles, ne sera donc que dans les méchans, & l'amour des choses éternelles ne sera que dans les bons : mais la vûe du néant de tout ce qui est temporel, & de la réalité de tout ce qui est éternel, sera commune & aux bons & aux méchans. Et c'est une disposition générale dans laquelle toutes les ames entrent en sortant du corps.

C'est ainsi qu'elles jugeront du temps & de tout ce qu'il comprend, en le regardant en lui-même : mais cette même vûe en produira une autre bien différente, qui leur découvrira le prix du temps par rapport à l'éternité.

Bien-loin que par cette vûe le temps leur paroisse vil & méprisable ; il leur paroîtra au-contraire la chose du monde la plus grande & la plus importante, puisqu'elle renferme le Paradis & l'Enfer, & tous les effets de la misericorde & de la justice de Dieu. Ils verront que tout cela leur a été mis entre les mains par le moyen du temps ; n'y ayant que le temps où l'on puisse mériter par ses bonnes actions, les biens que la misericorde de Dieu a

promis à ses amis; ou attirer par ses crimes, les supplices que sa justice prépare à ses ennemis. Chap. IX.

A quel prix croit-on qu'une ame pénetrée de cette lumiere, & mesurant le temps sur cette double éternité de biens & de maux, en mettra la moindre partie ? Et de combien de millions d'années de la plus rigoureuse pénitence, en voudroit-elle racheter quelques heures & quelques momens ?

Qui peut donc concevoir l'état où tombe une ame malheureuse, lorsque, ayant cette idée de la grandeur & de l'importance du temps, elle voit tout ensemble, & le bon usage qu'elle en pouvoit faire, & le mauvais qu'elle en a fait; & qu'elle connoît par une vive impression de la lumiere de Dieu, que son temps est fini, qu'elle n'en a plus à esperer; que la porte de sa misericorde lui est fermée pour jamais; qu'il faut être jugé sur son état présent sans espérance de changement.

Helas ! si les Justes mêmes qui n'auront pas fait tout l'usage qu'ils devoient du temps que Dieu leur avoit donné, & qui auront contracté des taches qui retarderont leur bonheur, sentiront une douleur infiniment plus

grande que toutes celles qu'on peut éprouver en cette vie, quoiqu'elle soit soulagée par l'assurance que Dieu leur donnera qu'ils seront purifiés de ces taches; que peut-on dire de celle des méchans, qui verront qu'il n'y aura plus de remede aux maux effroyables qu'ils se seront attirés par le mauvais usage du temps ? Quel repentir pour eux ! Quel déchirement de cœur ! Quel abîme de désespoir !

Chapitre X.

Réflexions que l'on doit faire durant sa vie, sur les vûes que l'on aura alors du temps & de l'éternité.

Ce ne sont point là de vaines spéculations. Nous passerons tous par quelqu'un de ces états. Nous aurons tous ces pensées, de la grandeur infinie du temps par rapport à l'éternité; du néant du temps par rapport aux biens & aux maux du monde. Nous entendrons tous cet arrêt qui sera prononcé à chacun de nous à l'heure de notre mort : *Il n'y a plus de temps pour vous :* & la mort même n'est que l'exécution de cet arrêt. Car mourir, c'est

achever le temps qui nous a été donné, & que l'on ne nous redonnera jamais. N'attendons donc pas à connoître le prix du temps, qu'il nous soit inutile de le connoître. Ne méprisons pas ce temps pendant que nous l'avons; pour le regretter éternellement, lorsque nous ne ne l'aurons plus. Prévenons les pensées & les sentimens que nous aurons nécessairement alors. Ces pensées ne sont pas moins vraies à présent, qu'elles le seront quelque jour; & nous ne les aurons un jour, que parcequ'elles ont toujours été vraies. CHAP. X.

En quel état serons-nous quand nous n'aurons plus qu'une ou deux heures à vivre, & qu'il nous viendra dans l'esprit : dans deux heures il n'y aura plus de temps pour moi, la porte de la misericorde de Dieu me sera fermée. Helas! pourquoi ces pensées ne font-elles pas dès-à-présent la même impression sur nous? Car n'est-il pas toujours vrai que peut-être dans une heure notre temps sera fini, peut-être dans un an, dans deux ans, & assurément dans un certain nombre d'années? Faut-il que ce peut-être & ce petit espace de temps, fasse une si grande différence dans notre disposition? Les

CHAP. X. disproportions ne sont qu'entre les grandeurs finies. Mais la différence du fini à l'infini est toujours la même. Or c'est qnelque chose d'infini que de n'avoir plus de temps. Il faut donc toujours regarder ce moment avec la même frayeur, soit qu'on en soit éloigné d'une heure, d'un jour, d'une année, ou de plusieurs années.

Mais ne nous contentons pas d'une frayeur stérile & qui n'ait point de suites. Pensons à ce que nous voudrions alors avoir fait ; au plan de vie que nous ferions, si nous avions à revivre ; aux exercices de piété que nous nous prescririons, s'il étoit en notre choix de disposer encore une fois de notre temps ; aux jugemens que nons porterons alors de notre vie passée ; & disposons au-moins ce qui nous en reste, selon les vûes que nous aurons en ce temps là.

Apprenons de la fin du temps à juger du prix du temps ; & apprenons du prix du temps à juger de la vie du monde & de la notre. Car à quoi l'emploie-t-on, & à quoi l'avons-nous nous-mêmes employé jusqu'ici ? Que fait-on de ce temps si précieux ? Les uns le passent en des désordres

grossiers ; les autres en de vains amu- Chap. X.
semens ; les autres en des desseins chimériques & en des travaux inutiles ; les autres ne savent qu'en faire, & ne cherchent qu'à le perdre. On le donne au premier venu. On se le laisse ravir sans s'en plaindre. C'est la seule chose dont on est libéral. On estime sages ceux qui le consument à chercher de vains établissemens, & généreux ceux qui le perdent pour un vain honneur. La vie des hommes est à tout prix, & on la donne souvent pour rien, c'est-à-dire, qu'on donne tout pour un néant.

La conduite des hommes du monde est toute établie sur ce commerce insensé. Le diable couvert de toutes les créatures visibles, leur offre je ne sai quels plaisirs, je ne sai quels phantômes d'honneur & de dignités ; & pour ce je ne sai quoi, ils lui donnent leur temps, c'est-à-dire leur éternité, & leur tout. Si nous l'avons fait par le passé, cessons au-moins de le faire à l'avenir, & tenons-nous heureux d'avoir découvert cette illusion, lorsqu'il est encore temps d'y remédier. Mais comme elle consiste à nous faire oublier le prix de notre vie, remé-

CHAP. X. dions à cet oubli en pensant souvent à la mort, c'est-à-dire à la fin de ce temps qui en fait connoître la valeur.

Si l'on s'accoutumoit à regarder la mort par cette vûe, elle feroit toute une autre impression sur notre esprit. Car d'où vient cette indifférence & cette froideur, avec laquelle on parle & on entend parler de la mort des hommes, sinon de ce que l'on ne conçoit presque rien par le terme de mort? Si l'on dit, par exemple, qu'il est mort dix mille hommes dans une bataille, on n'a presque point d'autre idée dans l'esprit, sinon que l'on ne verra plus tous ces gens-là, & qu'ils sont devenus incapables de nous nuire ou de nous servir. Mais on en feroit sans doute autrement touché, si on concevoit qu'on leur a ôté ce temps favorable où la misericorde de Dieu leur étoit ouverte; & qu'à l'égard de la plûpart d'entre eux, le même coup qui leur a donné la mort, leur a fermé la porte de cette misericorde. Si l'on étoit, dis-je, plein de ces pensées, on auroit une autre idée des guerres que l'on en a; & l'on trouveroit de grands sujets de gémissemens & de douleur, dans les plus nécessaires les plus justes & les plus heureuses.

C'est aussi par cette maniere de regarder la mort, que nous devons tâcher de nous détromper de la grandeur imaginaire que l'on donne aux biens temporels, & de rehausser l'idée que nous avons des biens éternels. Et afin d'être moins touchés des uns, & d'être plus touchés des autres, il faut appliquer souvent aux uns & aux autres, la regle de l'éternité, qui en fait comprendre la différence. CHAP. X.

Il faut prendre plaisir à contempler ce torrent rapide qui emporte dans le néant toutes les choses sujettes au temps : *Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit.* Ou nous passons par elles, si elles ont un peu plus de solidité que nous ; ou elles passent par nous, si nous sommes plus durables qu'elles. *Necesse est transeat aut ipse per res suas, aut res ipsius per illum.* Mais enfin tout est emporté, & rien de temporel ne subsiste. *S. Aug. In Ps. 38. n. 7.* *In Ps. 121. n. 8.*

Disons donc, pendant que nous le pouvons faire utilement, Toutes choses passent ; afin de ne dire pas un jour inutilement, Toutes choses sont passées. *Modo fructuosè dicamus, Transeunt ; ne tunc dicamus infructuosè, Transierunt.* Disons-le à tout ce qui *In Ps. 32. Enarr. 2. n. 10.*

CHAP. X.

nous plaît & nous flatte dans le monde, afin de le méprifer. Difons-le à tout ce qui y paroît de dur & de terrible, afin de ne le pas craindre.

Que tout ce qui difparoît à nos yeux, que tous les renverfemens dont nous fommes témoins, que tous les âges par où nous paffons, que toutes les parties de notre vie qui s'écoulent continuellement, renouvellent en nous fans ceffe la penfée, que tout finit, qu'il n'y a de vrais biens & de vrais maux qu'en l'éternité, & que nous en fommes fi proche, que nous devons compter pour rien le petit intervalle qui nous en fépare.

CHAPITRE XI.

III. Maniere de confiderer la Mort, qui eft de la regarder comme un état où l'on commence de voir & de fentir Dieu.

QUoique ce que nous partageons ici en diverfes vûes, foit réüni en une feule dans une ame qui quitte fon corps; & que la même impreffion de lumiere qui lui fait voir que le monde eft perdu pour elle, que fon

temps est fini, & qu'elle entre dans l'éternité, lui découvre encore une infinité d'autres objets, qui la remplissent d'étonnement, & qui produisent en elle divers sentimens selon la disposition où elle se trouve; il est pourtant bon de distinguer en diverses vûes ce grand objet qu'elle comprend tout-à-la-fois; parcequ'il est si vaste & si étendu, qu'il ne peut être connu dans ce monde qu'étant ainsi partagé.

La plus grande & la plus considerable partie de ce spectacle, est sans doute qu'au moment que l'ame est séparée du corps, elle commence à connoître Dieu d'une maniere toute autre qu'elle ne le connoissoit en cette vie.

Car c'est une chose étrange combien la connoissance que nous en avons présentement, est foible & obscure. Dieu fait tout dans le monde. Il est par-tout. Les créatures n'ont d'être, de vie, ni de mouvement que par lui. Il les conduit & les gouverne selon ses desseins. Elles ne sauroient s'écarter tant soit peu de l'ordre de sa providence. Cependant on ne voit rien de tout cela. Dieu se cache toujours dans ce monde sous le voile de quelques créatures qu'il présente à nos sens, & ne

CHAP. XI. donne aucun ſigne évident de ſa préſence. Ainſi étant tout occupés des créatures, nous n'avons jamais que de foibles idées de la puiſſance inviſible qui les remue.

Mais il n'en ſera pas de même dans l'autre vie. Dès le moment que l'ame ſera délivrée de la priſon de ſon corps, elle commencera à ſentir la dépendance intime & eſſentielle qu'elle a de Dieu, & pour être, & pour agir, & pour être heureuſe ou malheureuſe. Elle connoîtra la puiſſance de Dieu & ſa propre foibleſſe. Elle verra qu'elle ne ſe peut ſouſtraire à ſon pouvoir, & qu'il faut qu'elle demeure éternellement dans l'état où ſa juſtice la réduira.

Ce ſera alors que s'accomplira à l'égard de chacun de nous, cette parole
Iſ. 2. 17. d'Iſaïe : *Il n'y aura que le Seigneur de grand & d'élevé en ce jour:* EXALTABITUR *Dominus ſolus in die illa.* Il eſt rabaiſſé préſentement à nos yeux, parceque nous le connoiſſons peu ; mais il ſera élevé au jour de la mort, parceque nous y reconnoîtrons l'infinité de ſa puiſſance, & que nous ſentirons notre baſſeſſe & notre néant.

Ce jour auquel Dieu ſera élevé, ſelon

ſelon le Prophete, commence bien à notre mort, mais il dure toute l'éternité. Car depuis le moment de la mort juſqu'à l'éternité, tous les hommes auront une vûe continuelle de la grandeur infinie de Dieu & du néant de toutes les créatures. Ils ne pourront plus oublier Dieu, ni ſe méconnoître; & cette double ignorance dans laquelle le monde préſent eſt enſéveli, ſera abſolument bannie de l'autre. Chap. XI.

Il eſt vrai que ce ſentiment ſera différent dans les Elus & dans les Réprouvés. Car il ſera la joie éternelle des uns, & le déſeſpoir éternel des autres. Les Elus mettront leur bonheur à voir la grandeur & la puiſſance de Dieu, parcequ'ils verront en même-temps ſon eſſence, ſa miſericorde & ſon amour qui les combleront de joie. Mais les Réprouvés ne voyant de Dieu que l'inflexibilité de ſa juſtice & de ſa haine pour eux, & le pouvoir infini qu'il a de les punir, trouveront une grande partie de leur ſupplice dans cette vûe.

Non-ſeulement ils verront cette juſtice inexorable & toute-puiſſante, armée pour les punir, mais ils la verront éternellement ſans la pouvor per-

CHAP. XI. dre de vûe. Ils verront Dieu, dit saint Gregoire de Nazianze, comme feu, parcequ'ils ne l'ont pas voulu voir comme lumiere. Ils se verront entre ses mains, comme entre celles d'un ennemi impitoyable qui les tiendra abattus sous ses pieds, sans esperance de pouvoir s'en délivrer. Ainsi leur rage & leur désespoir se tourneront contre Dieu, comme auteur de leur misere. Ils considereront peu toutes les créatures, & ne seront presque occupés que de Dieu en cette malheureuse & détestable maniere.

Gregor. Naz. or. 61.

Voilà quel sera l'état des hommes, & Elus & Réprouvés, dans toute l'éternité. Et cet état nous apprend ce que nous devrions faire dans le temps. Car puisque nous ne saurions être heureux que par la vûe & l'amour de Dieu; puisque c'est la fin à laquelle nous devons tendre, & que ce sera notre unique emploi & notre unique occupation dans toute l'éternité: que devons-nous faire dans cette vie, qui n'est qu'une préparation à l'éternelle, que de nous exercer à connoître & à aimer Dieu? *Exercez-vous à posséder Dieu*, dit saint Augustin. *Désirez long-temps ce que vous devez avoir toujours:* Ad

Aug. in Ps. 83. n. 1.

capiendum Deum exercere. Quod semper habiturus es, diu desidera. CHAP. XI.

Nous ne jouirons de lui dans l'éternité, qu'à proportion que nous nous serons exercés à en jouir dans le temps, c'est-à-dire à le connoître & à l'aimer. Nous ne le posséderons qu'à proportion que nous l'aurons désiré. Car il ne faut pas s'imaginer qu'après l'avoir toujours éloigné de nos pensées & de notre cœur en cette vie, il se découvre à nous dans l'autre de cette maniere, qui fera le bonheur des Saints. « Personne, dit encore saint Augustin, « n'est en état d'entrer dans cette vie « bienheureuse, s'il ne s'y est exercé « pendant celle-ci. » *Nemo potest idoneus fieri futuræ vitæ, qui non se ad illam modò exercuerit.* *In Ps. 148. n. 1.*

Cependant, que font les hommes dans ce monde, & à quoi s'occupent-ils? Quelle place Dieu tient-il dans leurs pensées, dans leurs desseins, dans leurs entretiens, dans leur conduite? La plûpart ne passent-ils pas leur vie dans l'oubli de Dieu, & ne mettent-ils pas même leur bonheur dans cet oubli? La vûe de Dieu n'est presque le principe d'aucune de leurs actions, & n'entre en rien dans la conduite de leur vie.

CHAP. XI. Ce n'est point ainsi qu'ils agissent dans les affaires qui regardent le temps présent. S'ils prévoient qu'ils seront obligés de passer une partie de leur vie avec quelqu'un, & que leur fortune ou leur repos dépendent de lui, ils tâchent de le gagner, de le ménager, de s'insinuer dans son esprit, & de s'accommoder à ses humeurs. Ils craignent de le blesser & de l'aigrir. Et cependant, quoiqu'ils sachent qu'ils seront éternellement entre les mains de Dieu, ils ne veulent pas seulement penser à lui, ni prendre aucun soin d'acquérir son amitié.

Ayons horreur de cette inconcevable folie; & pour nous en éloigner dans nos actions, tâchons d'imprimer vivement ces verités dans notre esprit: Que nous ne pouvons avoir avec les créatures que des liaisons passageres; qui se rompent toutes par la mort, & qu'après la mort nous en serons éternellement séparés & indépendans, mais que rien ne nous peut séparer de Dieu: Que la mort ne fera que nous faire sentir davantage la dépendance que nous en avons: Que l'homme est tellement fait pour Dieu, & se rapporte tellement à Dieu, qu'il faut que

Dieu faſſe ou ſon bonheur par ſon amour, ou ſon malheur par ſa haine ; qu'en l'une & en l'autre maniere Dieu lui ſera éternellement préſent ; & qu'ainſi le ſeul moyen de ne le voir pas éternellement comme ennemi, eſt de faire ſon principal ſoin de ſe le rendre favorable & ami pendant cette vie.

Chapitre XII.

IV. Maniere de conſiderer la Mort, comme l'entrée dans la ſociété des Eſprits.

TOut ce que découvre l'ame au moment de la mort, eſt peu de choſe en comparaiſon de Dieu, qui ſe manifeſte à elle en la maniere que nous avons repréſentée. Mais comme l'ame n'eſt pas toujours touchée dans cette vie, à proportion de la grandeur des objets, mais par rapport à l'impreſſion qu'ils font ſur l'imagination ; il n'eſt pas inutile de conſiderer encore les autres parties de ce grand ſpectacle qui ſe préſente à l'ame au ſortir du corps.

Ce qui en fait apparemment la plus conſiderable partie après celle que nous

CHAP. XII. avons marquée, est cette grande troupe d'Esprits, avec lesquels elle se trouve tout-d'un-coup mêlée ; ces démons horribles qu'elle commence à voir à découvert ; ce nombre prodigieux d'ames réprouvées ; & ces esprits bienheureux, dont Dieu lui donne quelque connoissance, en quelque état qu'elle soit ; puisque le Livre de la Sagesse fait voir que les Réprouvés connoissent quelque chose du bonheur & de la gloire des Saints, ce qui leur fait dire

Sap. 5. 3. avec rage & désespoir : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum & in similitudinem improperii :* Ce *sont-là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, & que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toute sorte d'opprobres.* L'ame découvre donc en un moment ce nombre effroyable de créatures, & elle y apperçoit un renversement total du monde qu'elle a quitté.

Elle voit que la plûpart de ceux qui ont paru dans celui-ci avec le plus d'éclat & de pompe, sont réduits dans celui-là au dernier rabaissement & à la derniere misere ; que ces Princes & ces Rois, qui ont fait trembler la terre, n'y sont plus distingués des autres

hommes, qu'en ce qu'ils sont souvent les plus miserables de tous ; qu'il n'est plus question en cette société de morts, de richesses, de noblesse, de qualités de corps ni d'esprit, ni de tous ces autres vains avantages, par lesquels les hommes tâchent de se relever ici les uns au-dessus des autres ; mais que tout y est reglé selon les loix d'une justice souveraine & invariable, qui place chacun dans le rang de misere ou de bonheur où il doit être, sans qu'il soit possible à aucun de sortir de la place & du rang qui lui est assigné.

Mais la principale différence qu'elle remarque entre ces deux mondes, est que celui des vivans est composé de diverses sociétés, & comme de diverses ligues, par lesquelles les hommes s'unissent ensemble, ou pour se secourir dans leurs besoins, ou pour résister à leurs ennemis, ou pour entreprendre sur les autres. Mais dans le monde des Esprits, il n'y a plus de sociétés ni de ligues ; parcequ'ils n'ont point de besoin, ni de dépendance les uns des autres. Tout y a un rapport immédiat à Dieu. C'est lui qui y regle tout ; & chaque esprit voit clairement qu'il est lié par son ordre, & qu'il n'est au

pouvoir d'aucune créature de l'en soustraire.

Ainsi, dans quelque nombre que soient les Esprits, ils sont dans une entiere séparation les uns des autres. Les Bienheureux s'entr'aiment à la verité d'un amour parfait, & le bonheur de chacun contribue à celui des autres par la joie qu'ils en ressentent, ce qui forme la plus sainte & la plus heureuse de toutes les sociétés; mais ce n'est point une société de dépendance, ni de secours mutuels. Ils puisent tous toute leur félicité dans la même source. Ils y trouvent tous tout ce qu'ils désirent. Et ainsi leur société n'interrompt ni ne trouble point leur solitude.

Les méchans sont au-contraire dans une solitude qui n'a rien que d'affreux & d'épouvantable. Ils se haïssent tous les uns les autres. Ils n'esperent ni secours, ni support, ni consolation d'aucune créature. Ils ne voient en aucune, ni pouvoir, ni volonté de leur faire aucun bien. Ainsi la vûe de cette foule d'Esprits, n'est pour eux qu'un surcroît de désolation, & elle ne fait qu'augmenter leur désespoir, en leur donnant une plus vive idée de l'impuissance &

de l'abandonnement où ils ſont réduits. Chap. XII.

On ne peut douter que la vûe de ce ſpectacle, ſi différent des idées que l'ame retient de ce qu'elle a vû dans le monde dont elle vient de ſortir, ne lui cauſe une terrible ſurpriſe; qu'elle ne conçoive un extrême mépris pour tout ce qu'elle y a le plus eſtimé, & qu'elle ne ſoit percée de douleur d'avoir mis ſon affection en tant de choſes vaines, & d'avoir fait ſi peu d'état de ce qui étoit vraiment durable & vraiment ſolide.

Mais autant que cette vûe, cette ſurpriſe & ces regrets ſont inutiles aux ames des morts, parceque leur ſort eſt tout-d'un-coup fixé par l'arrêt de Dieu qui leur aſſigne leur place; autant nous ſeroit-il utile d'avoir ces ſentimens dans cette vie; de nous occuper de ce ſpectacle; de nous mêler en eſprit avec cette foule de morts; d'y conſiderer ces places éternelles & ces diſtinctions ſtables & immobiles, cette ſolitude ou heureuſe ou miſerable; afin de concevoir un profond mépris pour toutes les grandeurs, tous les établiſſemens, & toutes les diſtinctions humaines, & de ne faire plus d'état que de ces différences ſecrettes que

Chap. XII. Dieu met dès ce monde-ci entre les ames par les dons de sa grace, qui auront de si grands effets en l'autre.

Chapitre XIII.

V. Maniere de considerer la mort, qui est de concevoir qu'au moment de la Mort, chaque ame découvre les démons & leur rage envers elle & envers tous les hommes.

Quoique les démons fassent partie des esprits, dont nous avons parlé dans le Chapitre précedent, il est bon néanmoins de faire quelques réflexions particulieres, sur les sentimens que l'ame conçoit en les appercevant clairement au moment qu'elle quitte le corps. Nous savons en général par la foi, qu'ils rôdent autour de nous comme des lions rugissans, qui ne cherchent qu'à nous dévorer, & qu'ils emploient toute sorte d'artifices pour nous perdre; mais nous ne savons point quels sont ces artifices. Nous n'avons qu'une idée confuse de leur malice & de leur rage contre les hommes, & souvent même nous discernons peu leur voix de celle de Dieu.

1. *Pet.* 5. 8.

Tous ces nuages seront dissipés par la mort. Nous verrons dans ce moment une multitude innombrable de ces malheureux esprits répandus sur la terre, possédant & remuant la plûpart des hommes, & tâchant de s'emparer de l'ame de ceux qu'ils ne possédent pas encore. Nous verrons de quelle sorte ils les trompent, en leur présentant des objets qui attirent ou irritent leurs passions, en leur procurant des succès qui les entretiennent dans l'illusion, en les tenant toujours hors d'eux-mêmes, & en éloignant d'eux tout ce qui leur pourroit faire connoître le miserable état où ils sont. Nous verrons qu'ils les lient, qu'ils les enchaînent, qu'ils les emprisonnent, qu'ils leur font mille plaies mortelles, & qu'ils préparent en eux la matiere de leur damnation & de leur enfer. Chap. XIII.

Quand on feroit difficulté de donner aux ames séparées du corps, une connoissance si étendue; on ne sauroit aumoins nier que chacune ne connoisse dans le moment qu'elle est séparée du corps, tous les piéges que le démon lui a dressés, toutes les chûtes où il l'a poussée, toutes les illusions dont il l'a amusée.

Chap. XIII.

Que si Dieu nonobstant toutes ces surprises lui a fait la grace de surmonter le démon dans les choses essentielles, si elle a évité ses plus dangereux piéges, elle entre dans ces transports de joie que le Prophete décrit, lorsqu'il fait dire à l'ame dans la vûe de ce nombre effroyable de piéges qu'elle a évités : « Beni soit le Seigneur qui » ne nous a pas livré en proie pour » être déchirés de leurs dents. Notre » ame s'est sauvée comme un oiseau » se sauve du filet des oiseleurs. «

Ps. 123. v. 6. 7.

Mais qui peut concevoir l'état d'une ame qui vient à reconnoître que le démon a réüssi à son égard dans ses malheureux desseins; qu'elle lui a même servi d'instrument contre elle-même; qu'elle a secondé ses désirs, qu'elle s'est livrée à son bourreau, qu'elle n'a travaillé qu'à établir son empire sur elle-même ? Qui peut comprendre quel est son désespoir, lorsqu'il vient lui-même avec toute sa rage prendre possession de sa conquête; lorsqu'il lui insulte, & lui met devant les yeux de quelle maniere il l'a séduite, pour la rendre compagne de son malheur.

Ce sont ces moqueries & ces insultes que le Prophete craignoit lorsqu'il

disoit à Dieu : *Que mes ennemis ne se moquent point de moi ; qu'ils ne disent point dans leur cœur : Nos souhaits sont accomplis ; qu'ils ne disent point : Nous l'avons dévoré.* CHAP. XIII. *Ps. 34. v. 25.*

C'est par la crainte de ces objets si terribles que saint Bernard s'excitoit lui-même : « Quelle sera, disoit-il, « ta frayeur, ô mon ame ! lorsqu'étant « séparée par la mort, de tous les ob- « jets dont la vûe t'est si agréable & la « familiarité si douce, tu entreras seule « dans une région inconnue, & que « ces monstres horribles te viendront à « la rencontre ? Qui te servira d'appui « dans une si extrême nécessité ? Qui « te défendra de ces bêtes furieuses prê- « tes à te dévorer ? Qui te consolera ? « Qui te conduira ? » *De divers. Ser. 28. n. 6.*

Tous ces sentimens viennent de ce regard de la mort dont nous parlons, qui nous fait prévoir l'état effroyable d'une ame malheureuse qui vient au moment de la mort à découvrir ces horribles créatures, & qui leur est livrée par la justice de Dieu comme une proie sur laquelle ils assouviront éternellement leur rage.

Le Saint-Esprit qui a si souvent inspiré cette vûe aux Saints, nous fait

CHAP. XIII. voir que nous la devons avoir continuellement dans l'esprit.

En effet, qu'y a-t-il de plus capable de réveiller en nous cette vigilance, qui nous est si recommandée par Jesus-Christ & par ses Apôtres, que la crainte de tomber sous la puissance de ce cruel ennemi ? Qu'y a-t-il de plus propre à nous empêcher de suivre nos passions, que de penser qu'en les suivant, nous suivons les désirs du diable, nous travaillons à établir son empire, nous le rendons maître de nous-mêmes, nous lui servons d'instrument & de ministres contre nous ?

Car il ne s'y faut pas tromper. Il faut que Dieu, ou le diable, regne en nous. Il n'y a point de milieu. Quiconque ne travaille point à établir en soi le regne de Dieu, travaille à y établir le regne du diable. Dieu y regne quand son Esprit y regne, quand c'est par son Esprit que nous agissons, quand nous avons Dieu en vûe, c'est-à-dire la justice, la verité & la charité. Le diable y regne quand nous nous laissons conduire à nos passions, quand nous ne cherchons que notre gloire & notre propre satisfaction, en un mot quand ce n'est que la cupidité qui agit en nous.

Ainsi, comme les hommes ne font presque autre chose dans toute leur vie que de suivre leurs passions, il s'ensuit qu'ils ne font autre chose, que de travailler pour le diable, & de seconder ses desseins. Horrible emploi, détestable ministere, mais qui comprend néanmoins presque tout ce qui se fait dans le monde par ceux qui s'imaginent y être les plus grands & les plus heureux ! CHAP. XIII.

Le meilleur moyen d'en concevoir de l'horreur, est d'en considerer la fin, & d'avoir devant les yeux la rage de ces monstres, lorsqu'ils se montreront à découvert à une ame après l'avoir malheureusement trompée. Il faut souvent se les représenter en cet état durant sa vie, pour s'animer à leur résister & à ne pas suivre leurs désirs, & leurs desseins : Et comme il n'y a point de tentation où l'on ne puisse se servir de ce moyen, on peut dire que cette maniere de regarder la mort, est un remede général contre toutes les tentations.



Chapitre XIV.

VI. Maniere de considerer la Mort, comme un jour qui dissipe nos ténebres, & nous fait voir les choses telles qu'elles sont.

On dit assez souvent de la mort, qu'elle levera un grand rideau, & nous fera voir une infinité de choses que nous ignorons ; & c'est ce qu'on a pu voir déja, par toutes les diverses manieres de la regarder que nous avons proposées. Mais ce que je prétens expliquer ici, est de quelle sorte on se peut servir de la méditation de la mort, pour corriger la fausseté des jugemens que l'on forme sur toutes les choses du monde, & principalement sur soi-même, sur ses actions, & sur sa propre conduite.

Nous naissons dans le monde environnés de ténebres si épaisses, que nous ne connoissons ni les vrais biens, ni les vrais maux, ni les regles par lesquelles on en doit juger. Nos désirs, nos craintes & nos autres passions, qui naissent du fond de notre corruption, nous font concevoir une infinité de

fausses idées de ce qui leur sert d'objet; & comme nous jugeons sur ces idées, la plûpart de nos jugemens sont faux. Et ainsi notre mémoire devient un magazin de toute sorte de faussetés.

Ce qu'il y a de pis, est que ces faux jugemens n'infectent pas seulement l'esprit; ils corrompent le cœur, ils fortifient les passions dont ils naissent, & ils produisent tous les péchés dont les hommes se rendent coupables. Car il n'y a point de péché sans quelque fausse pensée; puisque, comme dit saint Augustin, on ne sauroit pécher quand on n'en a que de bonnes : *Non potest fieri, ut habeat mala facta, qui habet bonas cogitationes.* *In Ps. 148. n. 2.*

Comme notre plus grand interêt est donc d'éviter le péché, qui est la cause de tous nos maux; nous devons travailler avec tout le soin qui nous est possible, à détruire les faux jugemens qui en sont la source, & à remplir notre esprit de ces pensées veritables d'où naissent les bonnes actions.

Il est vrai que c'est de la lumiere de la foi qu'il les faut attendre, puisque, comme dit S. Paul, nous ne sommes pas capables de nous-mêmes, d'avoir une seule bonne pensée. Mais cette dé- *2. Cor. 3. 5.*

CHAP. XIV. pendance n'exclut pas l'application à certains objets qui nous aident à trouver la verité, ni la pratique de certains moyens qui éloignent de nous ce qui empêche de la discerner.

6. Degré, n. 24. C'est le fondement d'un avis que S. Jean Climaque attribue à un saint Pere, & dont les personnes les plus éclairées & les plus avancées dans la sainteté, recommandent extrémement la pratique, qui est de regarder chaque jour comme le dernier de sa vie, & d'entrer à l'égard de toutes les affaires ausquelles on est obligé de prendre part, dans la disposition où l'on voudroit être si l'on avoit à en rendre compte à Dieu dans cinq ou six heures.

La raison de cet avis est que rien n'est plus capable d'éloigner de notre esprit les fausses idées que la cupidité produit, que la pensée de la mort & de ce qui la doit suivre. Il semble que les passions n'osent se produire devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a en nous de raison, de lumiere & de force. On voit plus nettement ce qu'il faut faire, & on l'execute avec plus de fermeté & avec des intentions plus pures & plus dégagées des vûes humaines.

Mais pour tirer plus d'avantage de cette pratique, il eſt bon de ne juger pas ſimplement de toutes choſes, comme ſi on devoit bien-tôt mourir ; mais d'entrer autant qu'il eſt poſſible dans les vûes & les ſentimens que l'on aura au moment que l'ame quittera le corps. CHAP. XIV.

Car il eſt certain qu'étant jugée de Dieu en ce moment-là, Dieu lui mettra devant les yeux toutes les actions de ſa vie, qu'elle connoîtra ce qu'il en juge, & qu'elle formera ainſi des jugemens de tout ce qui a paſſé par ſon eſprit pendant qu'elle étoit dans le corps ; c'eſt-à-dire qu'elle jugera de tous ſes jugemens & de toutes ſes penſées, & qu'elle condamnera tout ce qu'il y aura eu de faux & d'injuſte.

Ce ne ſeront pas ſeulement les ames des Elus qui reconnoîtront clairement alors toutes leurs erreurs ; ce ſeront auſſi celles des Réprouvés. Car quand l'Ecriture leur fait dire qu'ils ſe ſont égarés de la voie de la verité, & que le ſoleil de juſtice n'a point lui pour eux, elle fait voir qu'ils ſeront convaincus de leur égarement, & de la fauſſeté des lumieres par leſquelles ils ſe ſont conduits. *Sap.* 5. 6.

S'ils ne condamnent donc pas par

CHAP. XIV. l'amour de la justice, les jugemens qu'ils ont fait pendant leur vie, ils les condamneront par l'amour d'eux-mêmes. Ils seront forcés d'avouer qu'ils étoient pleins de folie. Ils s'appelleront eux-mêmes insensés : *Nos insensati.* (Sap. 5. 4.) Or ils ne le sauroient faire sans juger que la Sagesse vouloit qu'ils fissent tout le contraire de ce qu'ils ont fait.

Non-seulement les jugemens que les ames portent de leurs actions dans ce moment-là sont veritables, mais ils sont de plus éternels ; & ce qu'elles en jugent alors, elles le jugeront à jamais, parcequ'il n'y aura plus en elles de variété de pensées.

Or, comme tout ce qui sera vrai dans toute l'éternité, l'est aussi dès le temps de notre vie, tout notre soin devroit être de ne nous conduire jamais par ces jugemens passagers, qui ne paroissent vrais que quand les passions sont émûes; mais de juger & d'agir selon ces vûes stables, invariables & éternelles, que nous aurons après la mort.

Ainsi, quelque objet qui se présente à nos sens, ou qui frappe notre imagination & notre esprit ; au-lieu de

consulter nos sens, nos passions & nos petits interêts, il faut pour en juger sainement, considerer serieusement ce que nous en jugerons après la mort; ce que nous voudrions avoir fait lorsqu'il s'agira d'être jugé de Jesus-Christ; ce que nous croyons pouvoir être approuvé de ce juste Juge; enfin ce que nous approuverons nous-mêmes dans toute l'éternité. Que de cas de conscience se décideroient sans peine à la faveur de cette lumiere ! Que de fausses subtilités s'évanouiroient ! Que d'illusions disparoîtroient ! CHAP. XIV.

Heureux ceux qui se rendent ainsi disciples de la mort, qui se servent de sa lumiere pour dissiper les ténebres de leur cœur; & qui pensent dans le temps ce qu'ils penseront dans l'éternité ! C'est veritablement être mort au monde que de vivre de la sorte, puisque ce n'est plus penser ni agir selon la lumiere de cette vie, qui est celle du monde, mais selon les lumieres de l'autre vie qui sont celles de l'éternité.

On ne doit donc pas s'étonner après tous les avantages que nous avons fait voir qu'on peut tirer de la pensée de la mort, que saint Jean Climaque ait dit: *Que comme de tous les alimens, le pain* 6. Degré, n. 4.

CHAP. XIV. *est le plus nécessaire ; aussi de toutes les pratiques spirituelles, la méditation de la mort est la plus utile ; qu'elle fait embrasser aux Religieux qui vivent en Communauté, les travaux & les exercices de la pénitence, & leur fait trouver le plus grand plaisir dans les humiliations & les mépris ; & que, quant aux Solitaires qui sont éloignés de tout le tumulte & de tous les troubles du monde, elle produit en eux un entier abandonnement de tous les soins de la terre, une priere continuelle, & une vigilance exacte sur leurs pensées.*

On peut dire en un mot de ce saint exercice, que c'est une source de lumieres pour connoître nos devoirs, un remede universel à toutes nos passions & à tous nos vices, un secours puissant contre les tentations, une école de toutes les vertus, un adoucissement de tous les maux de la vie.

Et, pour finir par où nous avons commencé, c'est, selon le Sage, un moyen efficace pour éviter tous les péchés. Or, comme celui qui ne péche point, est juste dans ce monde & sera heureux dans l'autre, il s'ensuit que la méditation de la mort est la voie de la sainteté & de la béatitude.

Eccli. 7. 40.



PREMIER TRAITÉ.
DES QUATRE DERNIERES FINS DE L'HOMME.

LIVRE SECOND.
DU JUGEMENT ET DE L'ENFER.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il est utile de penser au Jugement. Pourquoi l'Eglise propose ordinairement à ses enfans le Jugement universel, plûtôt que le particulier.

CE que saint Augustin dit à son peuple dans un des Sermons sur les Pseaumes, *Qu'il devroit sans cesse leur parler du Jugement*, *In Psal. 147.* fait voir que nous devrions y penser toujours, puisque les Pasteurs ne nous en doivent parler qu'afin que nous y pensions.

CHAP. I. On y est d'autant plus obligé, qu'il n'y aura plus de moyen de le faire après cette vie. *Car*, comme dit ce S. Docteur, *le dernier jour du monde nous trouvera dans l'état où le dernier jour de notre vie nous aura trouvés. Et tels que nous serons en mourant, tels nous serons jugés en ce jour terrible.* Ainsi il est vrai, comme il dit encore, que le jour de la mort tient lieu à chacun du jour du jugement universel, parceque la mort fixe l'état dans lequel on y sera jugé.

Il s'ensuit de-là, que comme tout Chrétien est obligé d'être sur ses gardes, pour n'être pas surpris par le jour du jugement, selon que JESUS-CHRIST nous le commande dans son Evangile; il ne doit pas veiller avec moins de soin pour n'être pas surpris par celui de sa mort. C'est ce que l'on peut conclure aussi de la créance où est l'Eglise, que la damnation des méchans & la récompense des bons, ne sont pas différées jusqu'au jour du jugement, comme l'ont cru quelques Anciens; mais que les ames qui n'ont plus rien à expier, entrent dès l'instant qui suit la mort, en possession de la gloire; & celles dont les péchés méritent

Matth. 24. 42.

tent l'enfer, commencent d'en souffrir Chap. I.
les tourmens en sortant du corps. Car il s'ensuit de-là clairement, que comme Dieu ne punira point les unes, & ne couronnera point les autres, sans qu'elles ayent été jugées par Jesus-Christ, à qui tout jugement a été donné; il faut croire que Jesus-Christ jugera en particulier chaque ame au moment qu'elle se séparera de son corps.

Joan. 5. 22.

Puisque nous n'avons donc que l'espace si court & si incertain de cette vie, pour nous préparer à notre état éternel, qui sera décidé par l'arrêt que Jesus-Christ en prononcera au jour de notre mort, & que cet arrêt sera le même que celui qu'il prononcera au dernier jour; n'est-ce pas la plus grande de toutes les imprudences & de toutes les folies, que de se remplir l'esprit de toute autre chose, & de ne penser presque point à celle-là?

Il ne faut qu'un peu de raison pour consentir à cette verité; mais il faut autre chose que de la raison pour la pratiquer. On est souvent convaincu qu'il faut craindre, sans craindre effectivement; & qu'il ne faut penser qu'à une chose, sans y penser en effet.

 Notre cœur ne suit pas notre raison, & il demeure souvent froid & sans mouvement, lorsque l'esprit est le plus persuadé qu'il devroit être vivement touché.

Il n'y a sans doute que la grace qui puisse remédier à cette froideur, & amollir cette dureté. Mais comme Dieu veut qu'on ait recours en même-temps aux moyens extérieurs qui y peuvent contribuer, étant aidés de sa grace; il est utile d'approcher, autant que l'on peut, ces objets de notre imagination, & de la forcer à s'y appliquer souvent, bien-loin de les en bannir & de les en éloigner quand ils s'y présentent, comme font la plûpart des gens.

C'est la raison que l'Eglise a de nous faire souvenir du jugement dernier en divers Evangiles. Elle commence par-là la préparation & la venue de Jesus-Christ, où elle prétend faire entrer les Chrétiens dans le temps de l'Avent. C'est un des premiers objets qu'elle présente à ses enfans pour les disposer à la pénitence du Carême. C'est par où elle finit l'Année Ecclésiastique, l'Evangile du Dimanche qui précede l'Avent étant encore du jugement; pour nous faire voir par-là, que nous

devons commencer & finir toutes nos œuvres & toute notre vie dans la vûe du jugement de Dieu, & que comme notre pénitence doit être continuelle, cet objet doit être continuellement devant nos yeux. Chap. I.

Mais comme l'utilité de cette méditation consiste principalement à exciter dans nos cœurs des sentimens d'une crainte salutaire qui produit la veritable sureté, selon saint Augustin : *Terror ille securitatem parturit : territi enim præcavemus, præcaventes securi erimus :* Cette *crainte produit la sureté : car étant épouvantés, nous prenons garde à nous, & y prenant garde, nous serons en assurance* : l'Eglise jugeant que les circonstances du jugement général sont plus capables de nous effrayer, que celles du jugement particulier, nous le propose ordinairement ; & c'est en suivant son Esprit que les Saints Peres, & sur-tout les Chrétiens des premiers siecles, en paroissent si occupés. *Aug. in Ps. 147.*

C'est ce qui fait dire à S. Grégoire de Nazianze, que la crainte du jugement futur ne lui permettoit pas de respirer. *Orat. 9. p. 174.*

Et à S. Ephrem, qu'il ne pouvoit *S. Ephr.*

CHAP. I. penser au jugement dernier sans sentir un tremblement dans tous ses membres, & une défaillance universelle.

Serm. de iis quæ post crucem revelanda sunt.

Les autres Saints en ont eu les mêmes sentimens : & les premiers Chrétiens les avoient si vifs, qu'ils prenoient même les guerres, les famines, & les autres calamités qui arrivoient de leur temps, pour ces signes effroyables qui doivent être les avant-coureurs du jugement universel.

Et en effet, qu'y a-t-il de plus capable de faire impression sur notre esprit, que la méditation de Jesus-Christ, descendant du Ciel accompagné de tous ses Anges, pour prononcer à tous les hommes réünis ensemble au milieu des airs, le jugement qui décidera de leur état pour toute l'éternité ?

Qui ne seroit effrayé en pensant au renversement de toute la nature, qui accompagnera ce jugement, & dont S. Pierre dit, *que dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, les élémens embrasés se dissoudront, la terre avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu.*

2. Petr. 3. 10.

Si la vûe d'un seul Ange réduisit Daniel à un tel affoiblissement, qu'il lui fit dire à cet Ange : *In visione tua*

Dan. 10. 16.

dissolutæ sunt compages meæ. Lorsque *je vous ai vu, tout ce qu'il y a en moi de nerfs & de jointures s'est relâché :* quel sera l'état d'un malheureux réprouvé, en qui la crainte, l'horreur & les autres passions, ne pourront être affoiblies par la défaillance de son corps ; & dont l'ame n'aura plus de force pour soutenir les impressions de cet effroyable spectacle, qu'afin de les sentir plus vivement ? Chap. I.

Les Peres n'ont point fait consister leur spiritualité à éloigner ces objets de leur esprit, pour s'entretenir de méditations douces & consolantes. Ils ont cru qu'ils étoient du nombre de ceux qui avoient besoin d'en être effrayés, & ils s'en sont utilement servis, & pour eux-mêmes & pour les autres.

Je suis épouvanté, dit S. Grégoire « de Nazianze, de la parole du Pro- « phete qui s'écrie : Que ferons-nous « au jour où Dieu entrera avec nous « en compte & en jugement, lorsqu'il « nous convaincra de tous nos crimes, « qu'il nous présentera en face tous nos » péchés comme de cruels accusateurs, « & qu'il opposera aux iniquités dont « nous nous serons rendu coupables, « Gregor. Naz. or. 15.

CHAP. I.

» les bienfaits que nous aurons reçus » de lui ; lorſqu'il nous demandera » compte de la majeſté de ſon image » qu'il avoit imprimée en nous, & » que nous avons toute troublée & » toute defigurée par nos dereglemens; » lorſqu'il nous fera condamner par » nous-mêmes, & nous réduira à ne » pouvoir pas même dire, que nous » ſouffrons injuſtement ? Qui nous » ſervira d'avocat devant ce Juge ? » Par quels prétextes, par quelles fauſ» ſes excuſes, par quelles couleurs ar» tificieuſes, par quelles inventions » ſubtiles pourrons-nous déguiſer la » verité devant ce ſouverain tribunal, » & éluder la rectitude invariable de » ce jugement ? On y mettra dans la » balance, nos actions, nos paroles, » nos penſées. On y péſera les bonnes » & les mauvaiſes, afin qu'après avoir » vû celles qui l'emportent, on forme » un arrêt après lequel il n'y aura plus » d'appel, plus de Juge ſupérieur à qui » on puiſſe recourir, plus de moyen » de détruire ſes mauvaiſes actions par » des actions contraires, plus d'huile » à acheter des Vierges ſages ou de » ceux qui en vendent, pour rallumer » les lampes éteintes. Tout ſe termi-

nera par ce dernier, unique & épou- « vantable arrêt, plus juste encore qu'il « n'est terrible, & d'autant plus terri- « ble qu'il est plus juste. Ce sera lorſ- « que les Trônes seront placés ; que « celui que l'Ecriture appelle l'ancien « des jours, sera assis dans le premier : « que les livres seront ouverts : qu'on « verra rouler un fleuve de feu : que la « lumiera sera d'un côté, & de l'autre « les ténebres prêtes à recevoir ceux « qui y seront précipités. « **Chap. I.**

Il seroit trop long de rapporter les descriptions que les autres Peres, & sur-tout S. Ephrem, font de ce jugement ; & il suffit de proposer ce qu'en dit S. Bernard, qui comprend en peu de paroles ce que les autres en disent. « Je crains, dit-il, le visage de ce « Juge capable de faire trembler les « Anges mêmes. Je crains la colere de « ce Dieu puissant. Je crains les mar- « ques de sa fureur. Je crains ce fracas « du monde bouleversé, cet embrase- « ment des élemens, cette tempête « épouvantable, cette voix de l'Ar- « change, cette parole dure & terrible. « Je tremble en pensant aux dents de « ce monstre infernal, au gouffre de « l'enfer, à ces lions affamés, & tout « *Bern. Ser. 16 in Cant. n. 7.*

CHAP. I.

» prêts à dévorer leur proye. Je suis » saisi d'horreur par l'image de ce ver » qui rongera les méchans, de ce feu » qui les brûlera, de cette fumée & de » cette vapeur de souffre, de ces vents » impétueux, & de ces ténebres exté- » rieures. Qui mettra dans ma tête une » source d'eau, & qui donnera une » fontaine de larmes à mes yeux pour » prévenir par mes pleurs ces pleurs » éternelles, & ces horribles grince- » mens de dents, ces cruels liens & le » poids de ces chaînes, qui accable- » ront, qui serreront, qui brûleront » les Réprouvés sans les consumer ? »

Mais quoique ces circonstances soient bien terribles, elles le sont néanmoins beaucoup moins en effet, que l'impression que Dieu fera sur les ames par la connoissance qu'il leur donnera de leurs péchés, de sa justice, & de toutes les autres choses sur lesquelles l'arrêt éternel qu'il prononcera sur chacune d'elles sera fondé. Et comme cette impression se rencontre aussi dans le jugement particulier, par lequel Dieu fait connoître à l'ame le lieu qui lui convient, & par quelles actions elle le mérite ; c'est méditer en même-temps l'un & l'autre jugement, que de tâcher

de comprendre autant qu'on le peut en cette vie, ce que cette lumiere de Dieu découvre à l'ame quand il la juge: c'est à quoi nous nous attacherons particulierement dans les Chapitres suivans.

Chapitre II.

De la vûe que l'on aura dans l'un & dans l'autre jugement, de la multitude de ses péchés.

Tous les Chrétiens croient que Dieu fera connoître à l'ame tous ses péchés, soit dans le jugement particulier qu'il en fera lorsqu'elle sortira du corps, soit dans le jugement public qu'il prononcera à la fin du monde à la vûe de tous les hommes. Toutes les chaires retentissent de cette menace, qu'il n'y a rien de si caché dans nos actions, dans nos pensées, dans les mouvemens de notre cœur, qui ne soit découvert: qu'il nous mettra tout cela devant les yeux, & qu'il en fera un rigoureux examen. Cependant, presque personne n'est touché de cette verité si terrible. Il semble qu'elle ne nous regarde pas, & que ce soient

CHAP. II. d'autres que nous qui doivent passer par cet examen.

Il nous arrive à l'égard de cette verité, ce qui arrive à l'égard de toutes les autres. On en est d'abord un peu effrayé, mais ensuite on s'y accoutume, & l'on prend l'habitude de les écouter sans émotion. Ce n'est pas, ni que ces verités changent, ni que notre esprit se fortifie par l'accoutumance. Ce qui est terrible le seroit toujours, si nous le concevions toujours de la même sorte. Mais l'effet de l'accoutumance est de changer nos idées, de les rendre plus superficielles & plus confuses, & de faire que l'esprit s'y applique plus légerement. Pour remédier donc à ce mauvais effet, il est bon de concevoir quelquefois ces verités si terribles en elles-mêmes, par quelques images qui les rendent plus sensibles; & peut-être que celle dont nous nous servirons ici, y pourra contribuer quelque chose.

Qu'on s'imagine donc une chambre vaste, mais obscure, & qu'un homme travaille toute sa vie à la remplir de viperes & de serpens: qu'il y en apporte tous les jours grande quantité, & qu'il emploie même diverses personnes pour

l'aider à en faire amas : mais que ſi-tôt que ces ſerpens ſont dans cette chambre, ils s'y aſſoupiſſent en s'entaſſant les uns ſur les autres, en ſorte qu'ils permettent même à cet homme de ſe coucher ſur eux ſans le piquer & ſans lui faire aucun mal : que cet état durant aſſez long-temps, cet homme s'y accoutume, & n'appréhende rien de cet amas de ſerpens. Mais que lorſqu'il y penſe le moins, les fenêtres de cette chambre venant à s'ouvrir tout-d'un-coup, & à laiſſer entrer un grand jour, tous ces ſerpens ſe réveillent auſſi-tôt, & ſe jettent tous ſur ce miſerable ; qu'ils le déchirent par leurs morſures, & qu'il n'y en ait aucun qui ne lui faſſe ſentir ſon venin. Chap. II.

Quelque terrible que ſoit cette image, ce n'eſt qu'un foible crayon de ce que font ordinairement les hommes, & de ce qui leur arrive au jour de leur mort.

L'homme vit ici plongé dans des ténebres ſi épaiſſes, qu'à peine s'apperçoit-il des plus groſſieres de ſes fautes ; & encore les oublie-t-il ordinairement à meſure qu'il les commet. Sa conſcience eſt ce lieu obſcur où il les entaſſe, & il ne fait preſque rien qui

CHAP. II. n'en augmente le nombre, parcequ'il fait tout pour soi & rien pour Dieu.

Souvent même il se sert pour cela du ministere des autres, comme s'il avoit dessein d'en faire un plus grand amas. Car il y en a beaucoup qui, outre leurs propres péchés, se chargent encore de ceux d'autrui, & qui ont sous eux une infinité de gens qui péchent, pour ainsi dire, sur leur compte, parceque les péchés qu'ils font leur sont imputés par la justice de Dieu.

Tous ces péchés demeurent comme assoupis pendant cette vie, parcequ'ils ne se font point sentir. On les souffre sans peine. On y prend son repos. On n'en appréhende rien. On n'a point de soin de s'en délivrer, & on ne fait au contraire qu'en augmenter tous les jours l'amas.

La mort trouve donc la plûpart des hommes dans ce malheureux exercice. C'est elle qui fait entrer ce jour qui réveille tous ces péchés. La lumiere que Dieu donne à l'ame au moment de la mort, la tire de son assoupissement; & dans ce réveil, elle vient tout-d'un-coup à découvrir tous ces monstres qu'elle enfermoit dans son sein. Elle

ne les découvre pas ſeulement, elle en ſent les piquûres mortelles. Elle en eſt cruellement déchirée, n'y ayant aucun de ſes péchés qui ne ſe faſſe ſentir à elle.

Qui en pourroit comprendre la multitude ? Tous ceux que les hommes ont connus en les commettant, & qu'ils ont été enſuite bien-aiſes d'oublier; tous ceux qu'ils ſe ſont diſſimulés à eux-mêmes; toutes les vaines penſées auſquelles ils ſe ſont arrêtés; tous les mauvais mouvemens auſquels ils ont conſenti; toutes leurs mauvaiſes actions, toutes leurs omiſſions, & toutes leurs négligences dans leurs devoirs; tous les ſcandales qu'ils ont donnés, & toutes les mauvaiſes ſuites de ces ſcandales : tout cela ſe préſente diſtinctement à leurs yeux, & ſe fait voir malgré qu'ils en ayent. C'eſt-à-dire qu'ils voient pour la plûpart, qu'ils n'ont fait toute leur vie que ſe remplir de poiſons, que s'accabler de nouveaux poids, & que ſe préparer de nouveaux ſupplices.

Tout pécheur doit trembler dans la crainte de cet horrible ſpectacle, que la juſtice de Dieu lui découvrira à l'heure de la mort. Mais il n'y en a

point qui en doivent être plus épouvantés que ceux qui sont dans les places éminentes, & qui ont à répondre à Dieu non-seulement de leurs péchés, mais aussi de ceux des peuples qui leur sont commis.

Quelle foule de crimes se présente au moment de la mort à l'ame d'un Evêque mal entré dans sa charge, & qui a continué toute sa vie à abuser de son ministere? Et qui peut concevoir dans quel excès de désespoir il entre, lorsqu'il se voit chargé au jugement de Dieu d'autant de sacrileges qu'il a offert de sacrifices, qu'il a administré de Sacremens, & qu'il a fait de fonctions Episcopales; & qu'il reconnoît de plus que la justice de Dieu lui impute tous les sacrileges des Prêtres qu'il a ordonnés témérairement, toutes les absolutions précipitées qu'ils ont données, tous les scandales qu'ils ont causés; & enfin qu'elle le juge coupable d'autant d'homicides spirituels, non-seulement qu'il y a d'ames à qui il a donné la mort par le scandale de sa propre vie, ou par celui de la vie des Ministres qu'il a choisis, ou qu'il a soufferts par négligence; mais aussi qu'il y en a que ces mauvais

exemples ont pu perdre, quoique la grace de Dieu les ait soutenus : parce-qu'autant qu'il a été en lui, il les a tués, comme dit S. Augustin : *Non sibi ergo blandiatur, quia ille non est mortuus. Et ille vivit, & ille homicida est* : de sorte qu'un méchant Evêque sera traité de Dieu, comme meurtrier de presque toutes les ames de son Diocèse.

Chap. II.

Aug. Ser. 46. de Past. n. 9.

Mais il n'est pas nécessaire d'avoir recours à ces exemples, pour être effrayé de cette multitude de péchés, que l'ame découvre en paroissant devant Dieu. Ceux qui ont mené la vie la plus retirée & la plus séparée du commerce & de la corruption du monde, n'ont que trop de sujets de la craindre : & il leur doit suffire pour en concevoir le juste effroi qu'on en doit avoir, de savoir qu'ils auront à rendre compte de l'usage qu'ils ont fait de toutes les graces qu'ils ont reçûes, de toutes les verités qu'ils ont entendues, de tous les Sacremens ausquels ils ont participé, de tous les bons exemples qu'ils ont vûs, de toutes les bonnes œuvres qu'ils ont dû faire, & enfin de l'usage qu'ils ont fait de leur temps, de leur ame & de leur corps.

CHAP. II. *Mor. in Job. l. 24. c. 11. n. 32.*

» Quelque soin, dit saint Grégoire » le Grand, que les plus gens de bien » ayent eu d'éviter tous les péchés qu'» ils ont pu reconnoître ; quand ils » songent néanmoins qu'ils ont à pa» roître devant ce Juge sévere, ils sont » saisis de frayeur, & principalement » à cause des péchés dont ils peuvent » être coupables sans le savoir. Car qui » peut comprendre le nombre des fau» tes que l'on commet par les pensées » vagabondes & inconstantes ausquel» les on s'arrête ? On peut assez éviter » les actions de péché ; mais il n'y a » rien de plus difficile que de garantir » son cœur des pensées mauvaises & » illicites. Et cependant il est écrit : » Malheur à vous, qui vous entretenez » de pensées inutiles. » Voilà le sujet de la crainte des plus justes. A combien plus forte raison ceux qui menent une vie plus relâchée, ont-ils sujet d'être dans la frayeur & le tremblement ?



CHAPITRE III.

Combien l'un & l'autre Jugement sont terribles par l'anéantissement qui s'y fera de toutes les œuvres humaines qui flattent les hommes.

SI le jugement de Dieu est si terrible par ce qui nous y paroît, il ne l'est guéres moins par ce qui y disparoît, & qui y est détruit & anéanti. Je ne parle pas des grandeurs, des titres, des pompes, des louanges, & de toutes les autres choses dont les hommes se verront entierement dépouillés en l'autre monde. Je parle de toutes les bonnes œuvres apparentes qui font une partie considerable de leur appui, de leur confiance, & de leur repos.

Car chacun voulant être en paix avec soi-même, est naturellement porté à se former une espece de conscience, & à ramasser tout ce qu'il y a de meilleur dans sa vie pour avoir lieu d'en porter un jugement favorable. Mais comme on ne fait pas cet examen dans le dessein de plaire à Dieu, mais de se procurer une paix humaine; on n'y apporte pas une grande exacti-

CHAP. III. tude. On juge d'ordinaire de soi par l'extérieur, & par le corps de ses actions; par l'estime & par l'approbation des autres hommes; par l'exemple de quelques gens de bien qui ont fait les mêmes choses que nous; par l'exemption de certaines vûes mauvaises, que l'on n'a pas remarquées en soi; par les crimes que l'on a en horreur, & que l'on n'a point commis; par la comparaison que l'on fait de soi-même avec d'autres que l'on croit plus méchans que soi, & qui font ce qu'on ne voudroit pas faire; & sur tout cela on se bâtit un certain édifice de sa vie, dont on se contente, & que l'on s'imagine pouvoir subsister au jugement de Dieu, & en mériter même des récompenses. Car il y entre en effet diverses bonnes œuvres, des prieres, des receptions de Sacremens, des œuvres extérieures de charité. Ceux qui sont dans le ministere Ecclésiastique, y ajoutent des prédications, des directions, des instructions, qui leur font esperer le prix que Dieu a promis à ceux qui ont fait & enseigné.

Mais qui pourroit exprimer combien il y aura de ces édifices ruinés, lorsqu'ils viendront à passer par le feu du

jugement de Dieu, qui consumera, comme dit S. Paul, toute la paille, tout le foin & tout le bois qui s'y trouvera; & quel sera l'étonnement d'une ame trompée, qui y ayant mis sa confiance, reconnoîtra clairement par la lumiere de Dieu, la vanité & le néant de toutes ses œuvres? CHAP. III. 1. Cor. 3. 12.

Ce sera là, dit S. Bernard, *que ce que nous prenons pour de l'or, se changera en écume; que l'impureté de toutes nos œuvres sera découverte; & que le temps de la verité etant venu, après que celui que Dieu nous avoit donné sera passé, elle jugera nos justices. Ce sera là que toutes ces justices qui nous flattent, nous paroîtront un objet d'horreur; que tout ce que nous regardons comme peu de chose, tout ce que nous négligeons par une mauvaise dissimulation, sera consumé par ces flammes vengeresses.* De div. Ser. 28. n. 6.

Il suffit de dire, pour nous faire concevoir ce que nous avons à craindre, qu'il n'y aura que ce que nous avons fait par le mouvement de l'Esprit de Dieu, qui subsistera au jugement de Dieu, & que l'Esprit de Dieu ne fait en nous que ce qui a Dieu pour fin, & qui est reglé par la lumiere de

CHAP. III. sa sagesse : Qu'ainsi tout ce que nous ne faisons que pour notre satisfaction, pour notre honneur, pour notre repos, pour notre propre interêt, & par un autre motif que par celui du vrai amour de Dieu, ne tient lieu que de foin, de bois & de paille.

Ber 1. Ser. 55. in cant. n. 3. Ce qui est de plus terrible, est que les œuvres dont la source est corrompue, ne seront détruites que dans leur fausse apparence de bonnes œuvres, & subsisteront comme péchés. Toutes ces fausses vertus étant donc démasquées, paroîtront dans leur naturelle difformité. Ainsi, au-lieu d'être le soutien & l'appui de l'ame dans ce jugement, elles ne serviront qu'à l'abattre & à l'accabler.

Combien de gens qui se croient riches en bonnes œuvres, se trouveront réduits alors à une honteuse pauvreté; parceque toutes celles dans lesquelles ils avoient mis leur confiance, n'avoient pour principe que l'interêt, la vanité, & la recherche de la réputation des hommes; & que ce qu'ils croyoient être une inspiration de Dieu, étoit une suggestion du démon, qui ne tâchoit qu'à les éblouir par le faux éclat de leurs actions, pour les em-

pêcher de penser sérieusement à eux. **CHAP. III.**

Heureux ceux qui, dans ce feu qui détruira toutes les œuvres humaines, se trouveront avoir le fondement solide de l'amour de Jesus-Christ qui ne peut être détruit, & quelque peu de cet or & de ces pierres précieuses qui y subsisteront, & n'en deviendront que plus éclatantes.

Mais malheureux ceux qui n'auront ni cet or, ni ces pierres précieuses, ni ce fondement solide, & dont tout l'ouvrage sera consumé par le feu dévorant de la justice de Dieu.

Il est certain que ce malheur si épouvantable, arrivera à un très-grand nombre de personnes qui auront suivi ces voies dont parle le Sage, qui paroissant droites à ceux qui y marchent, ne laissent pas de les conduire à la mort; & qu'il y en aura beaucoup qui trouveront dans l'examen qui se fera de leurs actions, que toute leur vie a été une illusion continuelle, & que ces œuvres qui leur attiroient l'estime des hommes, n'avoient pour principe que l'amour d'eux-mêmes. Et il est certain de plus, que personne ne peut savoir avec certitude, s'il n'est point de ce nombre malheureux; si ses œuvres ne

Prov. 16. 25.

CHAP. III. sont point de celles qui n'ont que l'apparence de piété, sans en avoir la verité & l'essence ; s'il n'y a point en lui quelque venin caché qui les gâte & les empoisonne dans leur racine ; & s'il n'en verra point la ruine & l'embrasement au jour du jugement.

Nous connoissons certainement que nous sommes pleins de péchés ; mais nous ne savons qu'imparfaitement, si nous avons quelques œuvres vraiment bonnes. Nous savons que nous avons des alimens de ce feu de l'autre vie, & nous ne savons point avec certitude si nous avons rien de ce qui peut y subsister.

C'est aussi cette vûe qui a tenu les Saints dans un tremblement continuel, & qui leur a donne une sainte défiance de toutes leurs œuvres. « Je prendrai garde, dit S. Bernard, de ne pas » prendre l'ivraie pour le bon grain, » & la paille pour le froment. J'exa» minerai toutes mes voies, afin que » celui qui viendra examiner, non la » Babylone du monde qui est déja ju» gée, mais Jerusalem même, & qui » la jugera à la lumiere de ses lampes, » ne trouve rien en moi qui n'ait été » examiné. Qui me fera la grace de

In Cant. Ser. 55. n. 3. & 4.

découvrir & de pénetrer maintenant « de telle sorte ce grand nombre de « dettes dont je suis redevable, que je « n'aye plus de sujet de craindre les « yeux si perçans de Dieu? Mais hélas! « il me voit, & moi je ne le vois pas, « je ne me vois pas moi-même. Cet « œil qui voit tout, ne se fait pas voir. « C'est donc ce Juge secret de ce qu'il « y a de plus secret dans nos ames, » que je dois craindre. C'est ce Juge « qui dit lui-même, qu'il jugera les « Justices, & qui voit dès maintenant « ce nombre infini de dettes que je ne « connois pas. »

Combien avons-nous plus de sujet que S. Bernard, d'être dans ces sentimens de nous défier de nos œuvres, & d'appréhender le jugement que Dieu en fera? Cependant, au-lieu d'être toujours abattus sous la majesté de notre Juge, nous vivons dans un repos stupide, & nons agissons comme si nous étions entierement assurés de notre salut.



CHAPITRE IV.

Combien le jugement de Dieu est terrible par la vûe que l'on y aura de la rigueur de la justice de Dieu.

SI la forme de nos yeux qui nous fait voir maintenant les corps dans une certaine grandeur, venoit tout-d'un-coup à être changée en celle d'un microscope assez parfait pour représenter des fourmis comme des élephans, & des élephans comme des montagnes; sans doute que ce nouveau spectacle nous causeroit une extrême surprise; & encore plus, si nous avions lieu de prendre cette nouvelle maniere de voir ces objets pour la veritable, & de regarder celle dont nous les voyions auparavant, comme une illusion de nos sens.

Le monde seroit pour nous tout nouveau. Nous n'y reconnoîtrions plus rien, & à peine pourrions-nous comprendre comment il s'étoit pu faire, que nous eussions tellement racourci de si grand corps, que d'en former de si petites images.

Or ce qui n'arrive jamais à l'égard des

des yeux du corps, arrive à l'égard de ceux de l'ame d'une maniere bien plus terrible. Car il y auroit toujours quelque proportion entre ces différentes manieres de voir les mêmes corps. Mais il n'y en a point entre l'idée que nous avons du péché durant cette vie, & celle que nous en aurons dans l'autre.

Il faut donc ſuppoſer que la lumiere que Dieu donnera aux ames dans l'autre vie, ne leur découvrira pas ſeulement en elles une multitude innombrable de péchés auſquels elles ne penſoient point, mais qu'elle leur fera voir les moindres de ces péchés dans une grandeur ſi monſtrueuſe qu'elle ſurpaſſe toutes nos penſées.

La cauſe du peu d'idée que nous en avons dans cette vie, eſt le peu de connoiſſance que nous y avons de la juſtice de Dieu; & la cauſe au-contraire de cette grandeur prodigieuſe où nous les verrons dans l'autre, eſt la vûe claire que Dieu nous donnera de cette juſtice. Nous verrons juſqu'à quel point le péché eſt haï de Dieu, la difformité effroyable qu'il cauſe dans l'ame, le déreglement horrible qu'il enferme, l'oppoſition qu'il a avec la

CHAP. IV. ſainteté & la juſtice de Dieu. Nous ſerons tous convaincus de la rigueur & de l'infléxibilité de cette juſtice. Et cette vûe ſera ſi terrible pour les méchans, qu'elle leur fera ſouhaiter l'enfer pour s'y cacher. Ils s'y réduiront ſelon la penſée d'une ame ſainte, comme au lieu qui leur convient le plus, & où ils ſeront le moins pénetrés par les rayons brûlans de cette lumiere qui les chaſſera de tout autre lieu, & ne leur permettra que cet abîme.

Sainte Catherine de Genes.

Qui peut donc déplorer aſſez l'excès de l'aveuglement des hommes, qui reçoivent dans leur cœur ces monſtres, non-ſeulement ſans peine, mais avec joie ; qui leur en ouvrent toutes les portes, & qui en font même ſouvent vanité ?

C'eſt obliger un homme que de lui dire qu'il perd ſa fortune, ou qu'il ruine ſa ſanté par quelque action. Mais c'eſt l'offenſer mortellement que de lui dire, qu'il perd ſon ame, ſon éternité, ſon Dieu, & ſon tout. On emploie tout ce qu'on a de puiſſance à empêcher ces diſcours, & on fait conſiſter ſa grandeur à en être plus à couvert qu'un autre, & à ſe damner avec moins de contradiction. Voilà le pri-

vilege où le monde aspire, & dont il tâche de se mettre en possession par toute sorte de voies. CHAP. IV.

Mais pour concevoir encore plus vivement comment la vûe de la justice de Dieu sera pour les Réprouvés un tourment si terrible, qu'afin de se soustraire à sa lumiere, ils se précipiteront d'eux-mêmes dans l'enfer; il faut considerer qu'ils ne verront rien en Dieu ni hors de Dieu, dont cette justice ne se serve pour les convaincre de l'énormité de leurs crimes, & qu'elle n'arme en quelque sorte contre eux par les justes reproches qu'elle en tirera.

Elle armera contre eux la puissance de Dieu, en leur faisant voir que plus Dieu a de force pour punir les pécheurs, plus il y a eu d'insolence à eux d'avoir refusé de lui obéir. *Car qui pourroit exprimer*, dit S. Augustin, *la grandeur du crime que commet une créature, lorsqu'elle n'obéit pas à une si grande puissance; & qu'elle n'est pas arrêtée par la crainte des supplices si terribles dont Dieu la menace?* Quis *enim satis explicet verbis quantum sit mali, non obedire tantæ potestatis imperio, & tanto terrenti supplicio?*

Elle en fera de même de sa science,

CHAP. IV. de son éternité, de son immensité, de sa sainteté, des titres de Créateur, de conservateur des hommes, de souverain bien & de derniere fin. Mais elle se servira sur-tout de sa bonté & de sa misericorde pour les confondre.

Car plus ils en auront ressenti d'effets, plus ils se jugeront coupables dans l'abus qu'il en ont fait. Ainsi tous ces effets de la bonté de Dieu s'éleveront en jugement contre eux. Ce sont autant de témoins que la justice de Dieu prépare contre les méchans, selon ces paroles de Job : *Instauras testes tuos contra me.* Et comme tous ces témoins les convaincront de la grandeur de leurs crimes, ils feront un surcroît terrible de leur misere & de leur supplice.

Job. 10. 17.

C'est en cette maniere que s'accomplira cette menace de l'Ecriture, que tout l'Univers combattra contre les insensés : *Et pugnabit orbis terrarum contra insensatos.*

Sap. 5. 21.

Car les créatures n'ayant été données aux hommes, que pour les porter à glorifier, à aimer, & à craindre Dieu, il se rendent coupables d'injustice en s'en servant pour une autre fin. De sorte que toutes ces créatures devenant des marques & des preuves de leurs

crimes, serviront par-là d'instrument à la justice de Dieu pour les punir. Chap. IV.

L'Ecriture n'en excepte aucune, en disant *que tout l'Univers combattra contre eux*, parcequ'ils seront convaincus d'avoir abusé de toutes les créatutures, en ne s'en servant pas pour glorifier Dieu. Ils verront clairement qu'ils n'ont pas seulement abusé du Ciel, de la terre, & de tous les élémens; mais qu'ils ont généralement fait un mauvais usage de tout ce qu'il y a de doux & de consolant dans le monde, & de tout ce qu'il y a d'amer & de dur; qu'ils ont abusé des bienfaits & des châtimens de Dieu, de ses menaces & de ses promesses, de leurs amis & de leurs ennemis, des bons & des mauvais exemples, des Anges & des démons, du Paradis & de l'Enfer; & enfin qu'ils ont abusé de leur ame, de leur corps, de leur vie, & de tout leur être. Car il n'y a rien en tout cela dont ils n'eussent pu se servir pour s'exciter à louer Dieu, à l'admirer, à le craindre, & à lui obéir.

Que si les bienfaits même communs couvriront les Réprouvés de tant de confusion; que sera-ce de ceux qu'ils ont reçus de Jesus-Christ en qualité de

CHAP. IV. Rédempteur ? Et quel usage la justice de Dieu ne fera-t-elle point contre eux de toute sa vie, de toutes ses actions, de toutes ses souffrances, de tout son Sang, de tous ses Mysteres, de tous ses Sacremens, de toutes ses graces qui leur ont été offertes ou données, & ausquelles leur seule malice les a empêché de participer ?

De Symb. ad Catec. l. 2. c. 8. C'est la raison pour laquelle saint Augustin croit qu'il est probable que Jesus-Christ conservera dans son jugement les marques de ses plaies, & les fera voir aux Réprouvés, selon qu'il est dit dans l'Ecriture : *Ils ont vû celui qu'ils ont percé :* VIDERUNT *in quem transfixerunt. Voilà*, leur dira-t-il, *les plaies que vous m'avez faites : voilà le côté que vous avez percé. C'est pour vous & par vous qu'il a été ouvert, & cependant vous n'y avez pas voulu entrer :* VIDETIS *vulnera quæ inflixistis, agnoscitis latus quod pupugistis : quoniam & per vos, & propter vos apertum est, nec tamen intrare voluistis.*

Ce ne feront pas seulement les Juifs, ce feront tous les méchans, qui verront alors qu'ils ont tous fait mourir Jesus-Christ, qu'ils sont coupables de l'inutilité de sa mort pour eux. Cette mort

& ces plaies qui ont causé le salut des autres, seront à jamais l'objet de leur désespoir. Jesus-Christ les leur reprochera, en leur faisant connoître l'énormité du crime par lequel ils ont rejetté ses graces. C'est-là cette terrible colere de l'Agneau dont parle l'Apocalypse, qui fera dire aux Princes & aux Puissans du monde : *Montagnes, tombez sur nous, & cachez-nous à la vûe de celui qui est assis sur le Trône, & à la colere de l'Agneau.*

CHAP. IV.

Apoc. 6. 16.

Cette colere de l'Agneau sera de se montrer à eux, d'exposer à leurs yeux toutes ses misericordes, de leur faire connoître par-là l'excès de l'ingratitude avec laquelle ils les ont méprisées, & ce que mérite ce mépris selon les regles immuables & infléxibles de sa justice.

O spectacle incompréhensible dans son horreur ! Que Jesus-Christ même soit le poids qui accable les Réprouvés, que sa misericorde soit la mesure de leurs crimes & de leurs supplices, & que cet objet si doux & si consolant, devienne pour eux le comble de leur malheur & de leur confusion !

Il ne sera pas question alors de disputer s'ils sont coupables pour n'avoir

CHAP. IV.

pas eu les mêmes secours que les Elus. Ils sortiront de devant leur Juge condamnés par eux-mêmes, & ils n'auront pas, dit S. Grégoire de Nazianze, la consolation de pouvoir dire, qu'ils souffrent quelque chose injustement. Ils seront tous convaincus qu'ils sont injustes, & que Dieu est juste ; que leur malice est la cause de leur perte ; que Dieu n'y a point de part ; qu'ils ne s'en peuvent prendre qu'à eux-mêmes, & à l'obstacle qu'ils ont apporté à la grace que Dieu étoit prêt de leur donner. Et quoique, comme dit saint Augustin, autant que la venue de Jesus-Christ a été salutaire aux Elus, autant elle est préjudiciable aux Réprouvés, ils verront néanmoins très-clairement que c'est par leur faute & par la corruption volontaire de leur cœur ; qu'ils n'en peuvent rien imputer à Jesus-Christ ; & que Jesus-Christ au-contraire, a droit de leur imputer d'avoir rendu inutiles à leur égard ses souffrances & sa mort, en s'opposant à la grace.

Gregor. Naz. orat. 15. p. 2. 9. S. Thom. c. 12. Ep. ad Heb. lect. 3. & l. 3. contra Gentes.

Ainsi de quelque côté que les Réprouvés jettent les yeux, ils n'appercevront que des reproches cruels de leur injustice, & ils rencontreront

par-tout la juſtice de Dieu comme une ennemie qui les pourſuivra. Chap. IV.

Que ſi le ſentiment qu'on a dans cette vie d'un ſeul reproche qui nous eſt fait par quelque perſonne conſiderable, eſt quelquefois ſi vif & ſi perçant, qu'il porte l'ame juſqu'au déſeſpoir; quelle ſera la violence de celui que les méchans auront, des reproches qu'ils recevront de Dieu, & de toutes les créatures jointes à Dieu?

Nous étonnerons-nous après cela, que ceux à qui Dieu a voulu faire voir en cette vie quelque petite partie de ce ſpectacle, ſe ſoient portés à des réſolutions extraordinaires; juſqu'à s'enfermer tout le reſte de leur vie entre quatre murailles, pour n'avoir point d'autre objet dans l'eſprit que celui-là, comme S. Jean Climaque le rapporte d'un Solitaire de ſa connoiſſance? *Degré 5. n. 18.* Et ne nous étonnerons-nous pas plûtôt, que les hommes y ſoient ſi inſenſibles, qu'ils ſoient encore en état de s'occuper dans le monde de tant de niaiſeries?

En verité il y a quelque choſe de ſi monſtrueux dans la ſtupidité des hommes, & dans l'enchantement qui les tient liés au monde, que la raiſon

humaine ne le comprend point. Car si l'on ne favoit point par expérience la maniere dont ils vivent, & qu'en consultant simplement sa raison, on voulût deviner de quelle sorte se conduisent des gens qui croient avec une certitude infaillible, que dans peu de temps ils auront à subir ce terrible jugement; qu'ils paroîtront devant Dieu pour lui rendre compte de toutes leurs actions; & qu'ils verront tout ce que nous venons de représenter : on ne s'imagineroit jamais que la plûpart de ceux qui croient tout cela n'y pensassent presque point; que ce fût la moindre de leurs craintes, & qu'ils n'eussent aucun soin de s'y préparer. Il n'y a que l'expérience sensible que nous avons, & des autres & de nous-mêmes, qui nous puisse rendre croyable cette insensibilité, & rien sans doute ne nous peut faire mieux connoître l'obscurcissement de l'esprit, & la corruption du cœur des hommes.



Chapitre V.

Qu'il est utile d'appliquer son esprit à la consideration du Jugement de Dieu.

Peut-être que si nous étions trop violemment émûs de la crainte des jugemens de Dieu, on pourroit nous conseiller de n'arrêter pas long-temps la vûe de notre ame sur un objet si terrible : mais il y a peu de gens qui ayent besoin de cette précaution. Le commun du monde n'est tenté que d'oubli & d'insensibilité à l'egard de ce jugement : ainsi il n'a guéres à craindre que de ne s'y pas assez appliquer.

Si l'on avoit soin de le faire comme il faut, on trouveroit par expérience, qu'il n'y a point d'objet plus capable d'humilier l'ame sous la Majesté de Dieu, de la faire rentrer dans son néant, de lui ôter l'estime des choses du monde, & qu'il y a quantité de tentations dont cette pensée est le remede le plus naturel.

Il y a, par exemple, peu de choses qui fassent plus d'impression sur notre

CHAP. V.

esprit, que les jugemens que les hommes portent de nous, soit en bien, soit en mal. Il est étrange combien les pensées des autres hommes ont de part à nos actions. Leurs soupçons, leurs défiances, leurs mépris, nous troublent, nous aigrissent, nous inquietent. Leurs louanges, leur approbation, leur confiance, leur affection, nous gagnent, nous soutiennent, nous élevent, nous donnent de la joie. On s'y repose, on s'y assure, l'on s'en croit plus fort.

Toutes ces vûes obliques par lesquelles l'ame se porte vers les jugemens des hommes, la détournent toujours de Dieu, lui font perdre le mérite de ses actions, & la réduisent sans y penser à une honteuse pauvreté, lorsqu'elle se croit riche en bonnes œuvres.

Ceux qui pensent donc à leur salut, doivent être extrémement en garde contre cette corruption secrette ; & le meilleur moyen de le faire, est de penser souvent au peu d'état que nous ferons de tous les jugemens des hommes, lorsque nous paroîtrons devant Dieu.

Confess. l. 10. c. 36. n. 59.

C'est par-là que S. Augustin combattoit le désir des louanges des hommes. *Celui*, disoit-il à Dieu, *qui veut*

être loué des hommes lorsque vous le Chap. V.
blâmez, ne sera pas défendu par eux, lorsque vous le jugerez ; & ne sera pas garanti par eux de votre colere, lorsque vous le condamnerez : Qui *laudari vult ab hominibus vituperante te, non defendetur ab hominibus judicante te, nec eripietur damnante te.*

Il est vrai, comme dit ce saint Docteur, qu'ayant affaire à un Juge juste qui nous jugera sur le témoignage de notre conscience, nous n'avons à craindre que notre cause : *Inter judicem justum, & conscientiam tuam, noli timere nisi causam tuam.* Mais il est vrai aussi que nous n'avons à esperer qu'en notre cause, & que tous les hommes ensemble ne nous serviront de rien. Leur improbation ne nous nuira point ; leur approbation ne nous servira de rien. Tout cela disparoîtra de devant nos yeux. Nous verrons que nous n'avons affaire qu'à Dieu, que nous ne dépendons que de lui, & qu'il n'y a que son jugement qui nous puisse rendre heureux ou malheureux. C'est l'état où nous serons alors, & celui où nous devons tâcher de nous établir dès cette vie, par la vûe de ce jugement terrible.

In Psal. 37. n. 12.

Qu'y a-t-il aussi qui nous puisse plus

CHAP. V. aider à dissiper les nuages de l'amour-propre, & à discerner, par exemple, si les engagemens où nous nous sentons portés & les desseins ausquels nous avons de la pente, sont veritablement utiles pour notre salut, que de s'imaginer que nous sommes devant le Tribunal de Jesus-Christ; & d'examiner s'il nous est plus avantageux d'y paroître dans l'état qu'on nous propose, que dans un autre où il nous est libre de nous mettre, ou de demeurer. Car il est indubitable, que ce qui nous sera meilleur alors, est meilleur dès-à-présent; & que ce qui sera pour nous en ce temps-là un sujet de repentir, doit être regardé dès cette vie même comme un malheur. Qu'il y a de Prêtres, d'Evêques, de Magistrats & de Grands du monde, qui ne seroient pas dans les places éminentes où leur ambition les a portés, s'ils avoient bien fait cet examen!

L'Auteur du Commentaire imparfait sur S. Mathieu, qui a passé longtemps pour S. Chrysostome, soutient que ceux qui briguent des Evêchés, ne croient point le jugement de Dieu; c'est-à-dire, que selon lui la foi du jugement ne peut subsister avec la re-

cherche ambitieuse des dignités de l'Eglise. CHAP. V.

Et c'est par la même vûe que saint Bernard dit généralement, que la connoissance du jugement dernier *n'est ni de tous, ni de plusieurs, mais de peu :* NON *omnium ista est scientia, sed nec multorum, paucorum est. Croyez-vous,* ajoute-t-il, *que ceux qui se réjouissent dans leurs crimes, & qui mettent leur plaisir dans le déreglement, sachent ou ayent dans l'esprit que le Seigneur viendra ? Quand ils le diroient, gardez-vous de les croire, parceque celui qui dit qu'il connoît Dieu, & ne garde pas ses Commandemens, est un menteur.* *Bern. Ser. 3. in vigilia Nat. n. 3.*

Enfin Jesus-Christ nous apprend dans son Evangile, qu'il n'y a point de motif plus pressant pour nous exciter à la vigilance, à la priere & au détachement des choses du monde, que la vûe de son jugement. Car c'est ce qu'il nous propose pour nous porter à ces devoirs essentiels de la piété. *Veillez sur vous, dit-il, & prenez garde que vos cœurs ne soient appesantis par l'excès de la bonne-chere & du vin, & par les soins de cette vie, de-peur que ce jour ne vous surprenne subitement. Car ce jour sera comme un filet* *Luc. 21. v. 34.*

où tomberont tous ceux qui habitent sur la face de la terre, lorsqu'ils y penseront le moins. C'est pourquoi veillez & priez en tout temps, afin que vous puissiez eviter tous ces malheurs.

Puisqu'il faut donc prier & veiller en tout temps, afin d'éviter d'être surpris de ce jour, il le faut avoir continuellement dans l'esprit. Ainsi la pensée du jugement est la source de la vigilance & de la priere. Et comme la vigilance & la priere sont les sources de toutes les graces que nous recevons de Dieu, on peut dire que cette pensée salutaire est dans nous le premier principe de tous nos biens.

Mais la méditation du jugement ne nous doit pas seulement porter à veiller ; elle doit aussi nous appliquer à agir. Car c'est maintenant le temps où nous pouvons quelque chose pour le rendre favorable. Quand nous y serons, nous n'y pourrons plus rien. C'est la conclusion que saint Augustin apprend à son peuple à en tirer, dans un de ses Sermons. *Ce Juge*, dit-il, *qui est la justice même, ne se gagnera point par la faveur. Il ne se laissera point toucher par la pitié. On ne le corrompra point par des présens. On*

ne l'adoucira point par des excuses. Que Chap. V.
l'ame fasse donc pour elle en ce temps-ci, tout ce qu'elle peut, pendant que c'est encore le temps de la misericorde. Car elle n'aura plus rien à faire en celui-là; parceque ce sera le temps de la justice. Qu'elle fasse ici pénitence, afin que le Juge puisse changer son Arrêt. Qu'elle donne ici l'aumône, pour recevoir là le salut. Qu'elle fasse ici misericorde, pour mériter d'obtenir le pardon en ce temps-là : Hîc *agat anima pœnitentiam, ut illic possit mutare sententiam : Hîc det panem, ut accipiat postmodum salutem : Hîc faciat misericordiam, ut ibi inveniat indulgentiam.*

Chapitre VI.

DE L'ENFER.

Ce que l'Ecriture-Sainte dit de l'Enfer.

Il ne nous a pas été possible de parler de la mort & du jugement, sans parler souvent de l'enfer, puisque ce qui rend & la mort & le jugement terribles, est que l'enfer les suit toujours à l'égard des Réprouvés.

Il n'est pas néanmoins inutile de ré-

CHAP. VI. duire tous ces divers traits en un même tableau, & de regarder directement ce comble affreux de tous les malheurs, sans y mêler d'autres idées qui nous en détournent.

Mon dessein n'est pas d'en faire ici une peinture de fantaisie, ni de ramasser sans choix tous les maux que l'imagination peut concevoir, pour en composer cet état de souveraine misere, que l'on appelle l'enfer. Je n'en veux point donner d'autre idée que celle que l'Ecriture nous en donne. Tout ce que je prétens faire, est de la déveloper, & de tâcher de la faire concevoir telle qu'elle est.

Voyons donc ce que l'Ecriture nous en dit dans les divers lieux où elle en menace les méchans.

Saint Jean commençant à prêcher la pénitence, pour préparer les hommes à recevoir la prédication de ce nouveau Royaume qui n'avoit point encore été annoncé clairement aux Juifs, leur découvre en même-temps quel est le supplice qui attend ceux qui ne se mettront pas en peine d'appaiser Dieu par de dignes fruits de pénitence.

Matth. 3. 12. » Il a, dit-il, parlant de Jesus-Christ, » le van à la main : il nettoiera parfai-

tement son aire : il amassera son bled « CHAP. VI.
dans le grenier ; mais il brûlera la «
paille dans un feu qui ne s'éteindra «
jamais. »

Jesus-Christ fait la même menace dans le Chap. 13. du même Evangile. v. 42.

Et ce feu éternel est aussi marqué dans cet arrêt funeste qu'il prononcera au dernier jour par ces paroles terribles : *Allez, maudits, au feu éternel, qui est préparé au diable & à ses anges.* Math. 25. 41. Ensuite de quoi il est dit, que ceux-ci iront dans le supplice éternel, & les Justes dans la vie éternelle.

Saint Jean dans l'Apocalypse appelle l'enfer, un *étang de feu & de soufre.* ch. 20. 9.

Ces paroles ne donnent encore que l'idée des douleurs horribles que les Réprouvés sentiront dans leurs corps ; mais il y en a d'autres qui marquent les peines intérieures dont ils seront en même-temps déchirés dans leur esprit. S. Thomas, après la plûpart des Peres, croit qu'elles sont exprimées par ce ver qui ne meurt point, dont Jesus-Christ menace les méchans par ces paroles : *Il vaut mieux pour vous, que n'ayant qu'un œil, vous entriez dans le Royaume Dieu, que d'avoir deux yeux, & d'être précipité dans le* Marc. 9. 46. & 47.

CHAP. VI. *feu de l'enfer, où le ver qui les ronge ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais.*

De Civitate Dei, l. 21. c. 10. n. 1. Il est vrai que S. Augustin dit qu'il n'est pas aussi sans apparence d'entendre par ces mots, des vers & des serpens veritables, qui vivront dans le feu comme les damnés; & qu'ainsi ce n'est point une méditatioin tout-à-fait sans fondement, que de s'imaginer que dans cet étang de soufre, il y aura des serpens qui feront souffrir aux Réprouvés dans toutes les parties de leurs corps, des douleurs proportionnées à leurs crimes.

Mais outre que ce Pere semble approuver davantage qu'on entende par ce ver, les remords de la conscience: si ces peines intérieures ne sont pas clairement marquées par ce mot, elles sont au-moins très-nettement expliquées par ces paroles qne le Livre de *Sap. 5. v. 2. & suiv.* la Sagesse fait dire aux méchans. *Les méchans*, à cette vûe de la gloire & du bonheur des Justes, *seront saisis de trouble & d'une horrible frayeur. Ils seront surpris d'étonnement en voyant tout-d'un-coup, contre leur attente, les Justes sauvés.*

Ils diront en eux-mêmes étant touchés

de regret, & jettant des ſoupirs dans le ſerrement de leur cœur: Ce ſont-là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, & que nous donnions pour exemple de perſonnes dignes de toute ſorte d'opprobres.

Inſenſés que nous étions, leur vie nous paroiſſoit une folie, & leur mort honteuſe; & cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, & leur partage eſt avec les Saints.

Nous nous ſommes donc égarés de la voie de le verité. La lumiere de la juſtice n'a point lui pour nous, & le Soleil de l'intelligence ne s'eſt point levé pour nous.

Nous nous ſommes laſſés dans la voie de l'iniquité & de la perdition. Nous avons marché dans des chemins âpres, & nous avons ignoré la voie du Seigneur.

Si ce ne ſont pas là leurs paroles, ce ſont au-moins les ſentimens de leurs cœurs. Et par-là nous apprenons qu'il n'y aura pas ſeulement dans l'enfer des douleurs corporelles, mais qu'il y en aura auſſi de ſpirituelles; que les Réprouvés ſeront dans le trouble & dans la frayeur; qu'ils ſeront tourmentés par l'envie qu'ils auront contre les Saints; qu'ils condamneront leurs égaremens

CHAP. VI. passés, & qu'ils auront une douleur amere de se voir privés de la gloire & de la félicité des Justes.

On peut ajoûter à cela, qu'il est encore certain qu'ils seront assujettis au démon, puisqu'il est appellé *le Roi de tous les incrédules*, & que l'Apôtre déclare que quiconque obéit à un autre, en devient esclave. Je ne veux point supposer d'autres principes que ceux-là, pour faire voir la grandeur inconcevable des peines de l'enfer. Je prétens seulement les éclaircir par quelques considerations.

Rom. 6. 16.

CHAPITRE VII.

Que les ames auront dans l'autre vie toute une autre étendue d'intelligence qu'elles n'avoient dans celle-ci.

POur montrer l'étendue de l'intelligence des ames dans l'autre vie, je n'ai besoin que d'une seule preuve ; c'est celle que fournit le jugement général, & ce Livre sur lequel les morts seront jugés selon leurs œuvres. Toute l'Eglise croit avec les saints Peres, que ce Livre n'est autre chose que la lumiere par laquelle Dieu fera voir à

chacun des hommes toutes ses actions, & généralement tout ce qui sert de fondement au jugement que Dieu portera de lui. Il faut entendre, dit saint Augustin par ce Livre, une certaine force divine, *par laquelle toutes les actions de chacun, tant bonnes que mauvaises, seront rappellées dans sa mémoire ; en sorte que l'esprit les connoîtra toutes avec une admirable promptitude, que la conscience en sera convaincue par une connoissance certaine. Et tous en particulier & en général, seront jugés de la même sorte.* CHAP. VII. *De Civ. Dei l. 20. c. 14.*

Cette vûe par laquelle l'ame connoîtra toutes les pensées qu'elle a eues, tous les mouvemens qu'elle a formés, toutes les actions que ces mouvemens ont produites, toutes les suites que ces actions ont eues, & les connoîtra avec une evidence qui ne lui laissera pas le moindre doute, demande déja une étendue prodigieuse de connoissance, & qui surpasse infiniment la portée ordinaire des esprits des hommes. Mais ce n'est encore là que la moindre partie de ce que Dieu lui fera connoître dans ce grand jour.

Car il ne fera pas cette assemblée de tous les hommes afin de les juger sim-

CHAP. VII. plement en un même lieu, mais afin qu'ils soient tous témoins du jugement qu'il portera de chacun d'eux. Il justifiera pleinement sa conduite devant eux, & les convaincra tous de la justice de tous ses conseils sur toutes ses créatures.

Or il faut pour cela, que non-seulement tout les hommes, tant Elus que Réprouvés, se connoissent mutuellement; mais qu'ils sachent de plus ce que chacun d'eux a fait, & pourquoi il est jugé de telle & telle maniere. Cette connoissance est nécessaire aux Justes pour glorifier Dieu dans le châtiment des méchans, & aux méchans pour être convaincus que c'est avec justice que Dieu récompense ses Elus. C'est ce qui est marqué par ces paroles

1. Cor. 4. v. 5. de S. Paul, *que Dieu découvrira ce qui est caché dans les ténebres, & qu'il manifestera le secret des cœurs.* Car ce n'est pas à lui-même qu'il le découvrira, puisque rien ne lui peut être caché; ce sera aux autres hommes à qui il fera voir par sa lumiere les pensées les plus secrettes des autres. Theodoret & Theophilacte concluent la même chose de cet autre Passage de ce

2. Cor. 5. 10. même Apôtre : Qu'il faut que nous soyions

ſoyions tous manifeſtés devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt. Et les Théologiens en ont fait un dogme exprimé par Liranus en ces termes : *Judicium apparebit omnibus juſtum, ſinguli videntibus bona vel mala aliorum* : Le *Jugement paroîtra juſte à tous, chacun voyant les bonnes ou les mauvaiſes actions des autres.* Chap. VII.

Ce n'eſt pas encore tout. Car ſaint Auguſtin ajoute, que Dieu ne fera pas voir ſeulement en ce jour l'équité du jugement qu'il prononcera ſur chacun des hommes, mais auſſi celle de tous les jugemens particuliers qu'il a faits dans le cours des ſiecles. *De Civ. Dei, l. 20. c. 2.*

C'eſt-à-dire qu'on ſaura alors pourquoi celui-là a été riche, cet autre pauvre ; celui-là eſclave, celui-ci libre ; celui-là heureux, cet autre malheureux. Pourquoi celui-là a vêcu long-temps, & celui-ci peu. Pourquoi Dieu a envoyé quelquefois des proſpérités aux bons, & des maux temporels aux méchans, ce qui eſt, dit ſaint Auguſtin, plus inſcrutable, que quand il envoie en cette vie des maux aux gens de bien, & des biens temporels aux méchans ; & qu'en un mot on connoîtra les raiſons ſecrettes de tout

CHAP. VII. ce qui ſera arrivé, ſoit en bien, ſoit en mal, à chacun des hommes. Or, comme tous les évenemens du monde ſont des effets de ces conſeils ſecrets de Dieu, il eſt clair que cette connoiſſance enferme tout ce qui eſt arrivé depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin.

Voilà quel ſera le ſpectacle que Dieu expoſera à l'eſprit de tous les hommes, & par-conſéquent à celui des Réproüvés; & qu'il leur fera voir avec une telle clarté, qu'il ne leur reſtera pas le moindre doute.

Quand ils auroient beſoin de quelque petit eſpace de temps pour parcourir ſucceſſivement cette prodigieuſe mulritude d'objets différens, comme S. Thomas l'a cru; il faudroit toujours ſuppoſer que leur eſprit aura une activité inconcevable. Mais il ſemble que la raiſon porte à conclure, qu'ils les verront tous en un inſtant & par une ſeule vûe d'eſprit.

Car la fin pour laquelle Dieu leur fera connoître en détail toutes leurs actions & toutes celles des autres, ſera de les convaincre de la juſtice de l'arrêt qu'il prononcera ſur chacun d'eux. Cependant ſi la vûe de ces actions étoit

succeſſive, c'eſt-à-dire ſi l'ame ne les concevoir que l'une après l'autre, & qu'elle eût ceſſé de concevoir lesunes quand elle conçoit les autres, il ſeroit impoſſible qu'elle pût voir tout-d'un-coup la proportion que la ſentence du ſouverain Juge aura avec toutes ces actions : cette comparaiſon ne ſe pouvant faire ſans connoître en même-temps & dans un même moment, les deux termes que l'on compare. Chap. VII.

Il eſt vrai qu'en cette vie l'on peut être convaincu de la juſtice d'un arrêt donné contre des criminels, ſans ſe ſouvenir en détail de tous les crimes ſur leſquels il eſt fondé : mais il faut au-moins en avoir une connoiſſance confuſe. Et ce qui fait qu'on n'a pas beſoin d'en avoir une plus diſtincte, c'eſt que la proportion des peines ordonnées par les Juges de ce monde, n'eſt pas préciſe ni indiviſible, & qu'ils en ordonnent ſouvent de pareilles pour des crimes fort inégaux. Et ainſi il ſuffit de connoître confuſément ces crimes, pour juger de l'équité de ces peines. Outre que les jugemens des hommes n'étant fondés que ſur ces connoiſſances confuſes, n'ont jamais auſſi une entiere évidence.

CHAP. VII.

Il n'en sera pas de même du jugement que Dieu portera des Réprouvés. Car il aura une proportion & un rapport particulier & précis à toutes les différences de leurs crimes. *Il y aura*, dit S. Augustin, *autant de diversité entre les supplices, qu'il y en aura entre les péchés. Dieu mesurera les châtimens*, dit Origene, *selon la qualité, le nombre & le degré des péchés. Rien n'y sera omis. Il n'y aura aucune différence dans les péchés, pour petite qu'elle soit, à laquelle Dieu n'ait égard dans les châtimens.*

August. tr. 89. in Joan. n. 4.

Orig. homil. 8. in Num.

2. Cette admirable proportion des supplices aux crimes, en quoi consiste proprement la justice de ce jugement, sera très-clairement connue par chacun des Réprouvés. Or, pour la connoître, il semble nécessaire qu'en même-temps qu'ils comprendront l'arrêt & sentiront ces peines, ils voient dans le même instant tout ce qui y sert de fondement.

La même raison qui prouve que chacun connoîtra en un instant toutes les choses sur lesquelles il sera jugé, afin de pouvoir connoître la justice de ce que Dieu jugera de lui; fait voir de même qu'afin de connoître celle

des jugemens que Dieu portera des autres hommes ; il faut que chacun connoisse tout ce qui en sera le fondement.

Mais comme Dieu ne fera pas voir aux Réprouvés la justice de leur condamnation, afin de les en convaincre pour un moment, mais afin qu'ils n'en puissent jamais douter dans toute l'éternité ; il semble qu'on ait droit d'en conclure que ce qu'ils connoîtront alors ne s'effacera jamais de leur esprit ; & que le spectacle du jugement dernier leur sera éternellement présent, sans qu'ils puissent jamais l'oublier.

On peut dire même que c'est une suite nécessaire de l'état de l'autre vie, qui est fixe & invariable, & opposé en cela à l'état de cette vie, où tout est sujet au changement. Car comme l'ame ne changera plus alors de volonté, il ne paroît pas qu'elle puisse changer de connoissance. Ce qu'elle aime, elle l'aimera toujours. Ce qu'elle hait, elle le haïra toujours. Toutes ses passions seront éternelles. Et par-conséquent toutes les connoissances que formeront ses passions, le seront aussi.

Aussi n'y a-t-il pas lieu de croire que les sentimens des Réprouvés exprimés

dans le Livre de la Sagesse, soient des sentimens passagers? Ils disent & diront toujours dans leur cœur ce que le Sage leur fait dire. Ils seront dans un mouvement perpetuel d'envie contre les Justes, dans un repentir continuel de leur vie passée. Ils ne cesseront jamais de se condamner, & ils se souviendront par-conséquent toujours de leurs égaremens & de leurs péchés. Or s'ils se souviennent de quelques-uns de leurs péchés, ils se souviendront de tous. Car pourquoi en oublieroient-ils quelques-uns, puisqu'ils auront été jugés sur tous, & qu'ils souffriront la peine de tous?

Il est clair par la même raison, qu'ils se souviendront de tous les péchés des autres. Car la confusion dont Dieu couvrira les méchans, en faisant connoître leurs crimes à tous les hommes dans son jugement, ne sera point passagere. Et c'est pourquoi David pour exprimer celle qu'il craignoit, & dont il esperoit être délivré, disoit à Dieu, qu'il ne seroit point confondu éternellement. *Non confundar in æternum.*

Or, comme cette confusion naîtra dans les méchans, de la manifestation de leurs crimes à tous les hommes, il

est visible qu'il faut que cette manifestation subsiste. Car si les hommes venoient à les oublier & à n'y penser plus, ce sujet de confusion seroit ôté aux Réprouvés, & par-conséquent leur confusion ne seroit pas éternelle. Ainsi il faut que chacun d'eux conserve la connoissance de tous les crimes des autres, puisque cette connoissance fait partie de leur supplice, & que ce supplice doit être éternel.

Ce qui fait que nous changeons de connoissance en cette vie, lors même que nos passions subsistent, c'est qu'agissant dépendamment des organes du corps, & ces organes se lassant, il faut par nécessité que l'esprit se sépare de son objet, & qu'il passe à d'autres qu'il connoît par des impressions différentes. De plus, l'ame étant liée au corps est contrainte d'avoir certains sentimens qui empêchent la continuité de ses actions. Il faut manger, il faut boire, il faut dormir : autrement l'on tombe dans la défaillance. Tout cela interrompt les actions de l'esprit, & quand elles sont interrompues, d'autres objets prennent la place de ceux dont elle étoit occupée. Si elle vient même à en être frappée de nouveau, elle ne les

regarde pas toujours par la même face, & n'en reçoit pas ainsi la même impression.

Mais il n'en est pas de même d'une ame séparée du corps, ou réünie à son corps par la résurrection. Elle n'a plus ces dépendances & ces servitudes. Elle voit toujours les objets de la même maniere, & par toutes leurs faces. Elle a toujours les mêmes passions, & dans le même degré. Ainsi ces passions appliquant toujours son imagination de la même sorte, il est nécessaire qu'elle voie toujours les mêmes objets, & qu'elle les voie toujours dans le même degré de clarté.

Si cela n'étoit, il s'ensuivroit qu'elle pourroit être inégalement malheureuse en divers temps. Car il y en a sans doute entre ces objets, qui la touchent plus que d'autres; puisqu'étant inégaux entre eux, on ne doit pas supposer qu'ils excitent dans ces ames des sentimens également violens. Ainsi en passant d'un objet à un autre, oubliant l'un pour penser à l'autre, elle seroit tantôt plus & tantôt moins malheureuse. Or, comme les Réprouvés sont toujours également coupables, il semble qu'il soit contre la justice de Dieu

qu'ils soient inégalement punis. Chap. VII.

Enfin il est difficile de comprendre ce qui réveilleroit une idée quand l'ame auroit une fois cessé de s'y appliquer, & pourquoi entre ces idées affligeantes, il y en auroit qui seroient plus durables que les autres. De sorte que, quoiqu'il y ait de la difficulté à concevoir dans les Réprouvés cette effroyable étendue d'esprit à tant d'objets différens, il y en a moins cependant à supposer une application actuelle & invariable de leur esprit à tous les objets qui les tourmenteront, qu'à s'imaginer qu'ils s'appliqueront tantôt aux uns & tantôt aux autres, sans qu'on voie aucune cause de cette variété, & qu'on la puisse même accorder avec leur état.

Il semble donc plus raisonnable de croire, que la vûe que Dieu donnera à chacun des Réprouvés au jour de son jugement universel, de toutes ses actions & de toutes celles des autres, de la difformité de son ame, de l'énormité de ses offenses, de la contrariété qu'il aura avec la justice de Dieu, du bonheur qu'il aura perdu, des supplices ausquels il sera condamné, & de toutes les autres choses qu'il leur

CHAP. VII. fera connoître dans ce moment, ne sera point une vûe passagere, mais éternelle. Que c'est ce cri épouvantable dont il menace les méchans dans Isaïe:

42. 14. *Sicut parturiens loquar* : JE *me ferai entendre comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement*. Que c'est ce cri par lequel il rompra le silence qu'il a gardé envers eux durant leur vie, en les laissant suivre leurs passions & vivre dans l'ignorance de l'état de leur ame, & de la grandeur de leurs péchés; & qu'ainsi il y a cette différence entre le silence de Dieu, & ce cri de Dieu, que ce silence finira avec cette vie, au-lieu que ce terrible langage sera éternel, n'étant autre chose que l'impression stable & permanente qu'il fera sur l'esprit des Réprouvés, par laquelle il leur fera connoître pour jamais ce qu'ils sont & ce qu'ils méritent.



Chapitre VIII.

De la violence prodigieuse des mouvemens de l'ame des Réprouvés.

S'Il eſt vrai, comme il ſemble qu'on n'en puiſſe pas douter, que les connoiſſances des ames ſéparées des corps ſoient tout autrement vives, claires, étendues, que celles des ames qui ſont dans le corps; on ne doit point douter non plus que leurs paſſions n'augmentent avec la même proportion, & ne ſe portent vers leurs objets avec une violence qui ſurpaſſe toutes nos penſées. Il faudroit être hors du corps pour comprendre exactement combien le corps appeſantit l'ame, & combien il ralentit tous ſes mouvemens en obſcurciſſant toutes ſes idées. Mais nous pouvons bien concevoir dès cette vie, qu'il y aura une extrême différence entre ces deux états.

L'ame n'eſt qu'amour. C'eſt ſa nature & ſon eſſence. Elle ne peut être ſans amour. Elle ne connoît même que pour aimer. Mais ſon amour eſt comme endormi dans cette vie par l'obſcurité de ſes connoiſſances. Comme

elle pénetre peu le bien & le mal des objets, elle ne s'y porte pas de toutes ses forces. Sa stupidité fait à l'égard des objets de son amour, ce que le sommeil fait à l'égard des douleurs du corps. Elle ne se porte vers eux que par des mouvemens froids & languissans. Mais lorsque la mort l'aura comme réveillée de cet assoupissement; lorsque ses yeux seront ouverts; lorsqu'elle aura des idées vives & claires de toutes choses, il est inconcevable de quelle sorte son amour croîtra, & avec quelle impetuosité il s'élancera vers son objet. Ce sera comme un arc débandé, comme un poids dégagé de ce qui le retenoit, & qui commence de tendre à son centre avec toute son activité & toute sa force.

Quand je parle de son amour, j'entens parler de toutes ses passions; car l'amour les comprend toutes; toutes ces passions n'étant que diverses formes que l'amour prend selon les divers rapports qu'il a avec son objet.

Or, comme les Réprouvés meurent vuides de l'amour de Dieu, il est clair que leurs ames ne se trouveront remplies que de l'amour d'elles-mêmes & de toutes les choses du monde, & d'un

défir général de la félicité. De forte que devenant immuables par la mort, toutes ces paſſions deviendront auſſi immuables, & agiront en elles ſelon toute l'impetuoſité de la nature de l'ame & de ſon état. Ainſi comme elles connoîtront en même-temps qu'elles ſont pour jamais excluſes de cette félicité qu'elles déſirent, qu'elle ne jouiront jamais de ces choſes temporelles qu'elles aiment, qu'elles n'auront jamais cette élevation, cet honneur, cette excellence qu'elles ſouhaitent; & qu'elles ſeront au-contraire pour toute l'éternité dans la difformité, dans le rabaiſſement, dans les douleurs où elles ſe verront; il eſt impoſſible de s'imaginer l'excès du déſeſpoir qu'elles en concevront. Et tout ce qu'on en peut dire, c'eſt que la violence de ces ſentimens ſera conforme à la grandeur de leur perte, & aux effroyables circonſtances qui l'accompagnent.

Car comme elles connoîtront clairement toutes ces circonſtances, toutes ces circonſtances agiteront ſur elles, & y exciteront des douleurs proportionnées à la grandeur de l'objet qu'elles verront, & à la clarté avec laquelle elles le verront.

CHAP. VIII.

Elles connoîtront qu'elles ont perdu par leur faute ce bonheur dont elles se verront excluses; que d'autres ne l'ont pas perdu comme elles; que c'est la justice de Dieu qui les en bannit par un arrêt irrevocable, & qu'elles s'en sont privées par la recherche de biens vils & périssables. Elles verront qu'elles aiment encore ces biens, & qu'elles ne sauroient s'empêcher de les aimer. Et toutes ces vûes étant vives & pénetrantes, produiront des mouvemens de rage, de fureur, d'envie contre les Justes, de haine contre Dieu & contre elles-mêmes, qui surpassent infiniment tout ce qu'on en peut concevoir, & tout ce qu'on en peut dire.

C'est ce qui peut aider à comprendre une doctrine de saint Augustin, dont nous avons déja parlé en un autre endroit : Que Dieu étant la souveraine béatitude & la souveraine gloire, ne tire pas de lui-même les châtimens intérieurs dont il punit l'ame des méchans, mais qu'il fait par un conseil merveilleux de sa sagesse, que les mêmes choses qui ont servi d'instrument aux hommes pour l'offenser, lui servent d'instrument pour les punir : *Utque fuerunt delectamenta homini peccanti,*

In Ps. 7. n. 16.

sint instrumenta Domino punienti. Chap. VIII.

Car il ne faut pour cela que faire connoître à l'ame son état veritable, l'abandonner à ses passions, & l'empêcher de les satisfaire. L'ame fait le reste. Elle forme elle-même son enfer, & elle le forme par ses propres passions, qui deviennent ses bourreaux, & qui la déchirent d'une maniere inconcevable. Toutes les idées que nous en pouvons former sont infiniment éloignées de ce qui est en effet. On peut néanmoins un peu augmenter par les considerations suivantes, celles qu'on s'en fait ordinairement.

CHAPITRE IX.

Diverses considerations qui peuvent servir à comprendre la grandeur de la peine intérieure des damnés.

I.

La mortalité & la foiblesse du corps moderent par néceſſité toutes les douleurs, soit intérieures, soit extérieures qu'on peut souffrir en cette vie, parceque si elles passoient une certaine mesure, elles détruiroient le corps; mais il n'y a plus de mesure pour celles de l'autre vie. Les objets conçus par

CHAP. IX. une ame immortelle, agissent sur elle selon tout ce qu'ils ont de force, & la défaillance du sujet n'en affoiblit point l'impression; cette ame étant pour son malheur incapable d'affoiblissement. Et il est aisé de juger par-là que les sentimens qu'elle a présentement, n'ont aucune proportion avec ceux qu'elle aura dans l'autre vie.

II.

L'esprit de l'homme en cette vie, n'est pas continuellement appliqué aux objets qui l'affligent. Il en est souvent détourné; & quand il voudroit y être toujours attaché, il en seroit empêché par les nécessités de la vie, & par la foiblesse de son corps. Mais toutes les douleurs des damnés seront tellement continuelles, que leur ame ne cessera jamais d'être colée & appliquée à l'objet de sa peine, sans qu'elle puisse s'en détourner pour un seul moment.

III.

La multiplication des maux n'en augmente pas toujours le sentiment dans cette vie, parceque l'ame ne se forme de tous ces maux qu'un objet confus qui ne tient lieu que d'un seul objet, &

que la liaiſon qu'elle a avec le corps, fait qu'elle n'eſt capable d'en ſouffrir qu'une certaine meſure. Mais il ne paroît pas qu'il en ſoit de même en l'autre. Car l'ame étant libre & dégagée des ſens, ne pourra pas voir les choſes autrement qu'elles ſont. Elle ne ſe formera plus de ces idées confuſes. Ainſi autant qu'elle aura de connoiſſances diſtinctes d'objets affligeans, autant aura-t-elle de douleurs diſtinctes, qui ſeront auſſi vives que ſes connoiſſances : ſa volonté n'étant pas moins vaſte ni moins étendue que ſon entendement.

IV.

On ne ſent guéres des maux de la vie, que ce qu'ils ont de mal dans le moment qu'on les ſent, & tout au plus ce qu'ils en peuvent avoir dans l'eſpace de la vie, qui n'eſt pas long. Quoique notre imagination les augmente ſouvent, elle y met néanmoins des bornes, parcequ'elle ne les étend pas plus loin que la vie. Mais ce qui fait dans les damnés un ſurcroît de douleur qui ne ſe peut exprimer, c'eſt qu'ils joignent à chacun de ces maux le poids de l'éternité. Ils la préviennent par la penſée, & réüniſſent dans le temps

Chap. IX. présent ce qu'ils doivent souffrir dans la durée éternelle de leurs tourmens : ces qui rend chacun de ce maux en quelque sorte infini.

V.

C'est l'effet de la douleur d'appliquer l'ame aux petites parties du temps. L'application aux choses agréables fait couler le temps sans qu'elle s'en apperçoive. Il semble qu'il en passe plusieurs parties tout à la fois. Une heure, un jour, une année de plaisir ne sont rien ; mais un jour & même une heure de douleur est quelque chose de fort long, & d'autant plus long que la douleur est plus violente. Si celle d'un homme qu'on taille duroit un quart-d'heure, personne ne résisteroit, & personne même ne s'y voudroit exposer. De quelle longueur sera donc le temps, à ceux qui seront dans des douleurs inconcevables ? Et que sera-ce pour eux qu'une éternité de douleurs, puisqu'un petit espace de temps leur paroîtra une éternité ? On compte les jours dans les maux médiocres, les heures dans ceux qui sont plus violens, les minutes dans les douleurs aiguës. Mais celles des damnés étant extrêmes, ils compte-

ront en quelque sorte les momens, & il y en a une infinité dans la plus petite partie du temps.

VI.

Il n'y a point de maux dans cette vie qui ne soient balancés par un très-grand nombre de biens qui soutiennent l'ame. Si un ami nous quitte, il en reste d'autres sur lesquels on se repose. On voit au-moins quantité de gens qui ne nous haïssent pas, & cela ne laisse pas de tempérer notre tristesse. Quand on se verroit même abandonné de tous, & haï de tous, on ne laisseroit pas de voir un port dans la mort. D'ailleurs les maux ne sont pas universels, & ne nous privent pas de tous nos biens. Il reste toujours divers objets sur lesquels on peut jetter les yeux sans être affligé. On se console de la perte d'un sens par la jouissance d'un autre. Qui ne voit les couleurs, entend les sons. Qui a une sorte de maladie, n'a pas toutes les autres maladies, ni tous les autres maux de la vie; & l'application de l'esprit à ces biens qui restent toujours en assez grand nombre aux plus miserables, affoiblit, sans même qu'ils y pensent, la violence de leurs maux.

CHAP. IX. Il n'en eſt pas de même des damnés. De quelque côté que leur ame ſe tourne, elle ne voit aucun objet qui ne l'afflige. Elle eſt privée de toute conſolation & de tout plaiſir. Rien n'adoucit ſes maux, & tout les augmente.

C'eſt une choſe effroyable que cette privation de tout bien pour une ame qui ne vit & ne ſe ſoutient que par la jouiſſance du bien, & dont l'eſſence conſiſte à le rechercher & à l'aimer; & l'on ne fait pas aſſez de réflexion ſur l'excès de déſolation, qui naîtra néceſſairement de la connoiſſance claire que ces ames malheureuſes auront, qu'il n'y a plus aucun bien à eſperer pour elles dans toute l'éternité, & qu'elles ne verront jamais rien qui ne les afflige.

VII.

Le pouvoir que l'homme a de ſe tromper dans cette vie, ſert beaucoup à diminuer le ſentiment de ſes maux. Si on le condamne avec juſtice, il ſe perſuade que c'eſt avec injuſtice, & ſe redonne ainſi en quelque ſorte le bien qu'on lui ôte. Il ſe flatte par ſes eſpérances, & il appaiſe ſes craintes par des aſſurances téméraires. Il croit qu'on l'eſtime lorſqu'on le mépriſe. Il ſe diſ-

ſimule ſes défauts. Il prend pour certain ce qui eſt incertain. Il ne voit que ce qu'il veut ; & il s'imagine ſouvent voir ce qu'il ne voit pas. Il n'en ſera pas de même des Réprouvés. Dieu ne permettra pas qu'ils puiſſent ignorer leurs maux. Sa lumiere leur ouvrira les yeux malgré qu'ils en ayent. Il faudra qu'ils ſe voient tels qu'ils ſont, & leurs maux tels qu'ils ſont, ſans qu'ils puiſſent en diminuer la moindre partie par l'erreur de leur imagination. CHAP. IX.

VIII.

La colere & la haine qu'on conçoit dans cette vie, trouvent une eſpece de conſolation dans les deſſeins de vengeance, ou réels ou chimériques, qu'elles forment. On ſe flatte dans ſes miſeres par l'idée que l'on fait compaſſion à quelqu'un, ou qu'on ne les a pas méritées ; que ce ſont des effets du hazard, ou d'un malheur auquel on n'a point de part. Le déſeſpoir même & la rage ont je ne ſai quel plaiſir dans l'idée confuſe de ſe ſouſtraire, ou à la vûe des hommes, ou à la vie même. Mais les Réprouvés n'auront aucune de ces conſolations, quelque malheureuſes qu'elles ſoient. Ils verront clai-

CHAP. IX.

rement qu'ils ſont dans une impuiſſance totale de nuire à ceux qu'ils haïſſent : ils ſeront convaincus qu'ils méritent tous les maux qu'ils ſouffrent, qu'ils ſe les ſont attirés par leur faute ; & ils n'en haïront pas moins la juſtice qui les y condamne : ils n'eſpereront nullement de pouvoir ceſſer d'être & de vivre. Ils connoîtront l'inflexibilité de leur Juge & celle de leur cœur, & par-conſéquent l'immutabilité de leurs maux, ſans que cette penſée les y rende plus conſtans, parcequ'ils ne verront rien ſur quoi leur eſprit ſe puiſſe appuyer.

IX.

Si l'orgueil des hommes les afflige dans cette vie, parcequ'ils s'imaginent toujours qu'on ne leur rend pas ce qu'on leur doit, & qu'on ne juge pas d'eux aſſez favorablement, il les conſole de l'autre par le portrait qu'il leur fait d'eux-mêmes, qui eſt toujours agréable. Mais l'orgueil dont les Réprouvés ſeront poſſédés, ne leur donnera point cette conſolation. Ils ne verront rien en eux qui leur plaiſe. Tout leur y fera horreur & les couvrira de honte.

X.

Un ſeul homme qui vous hait eſt un objet ſi pénible qu'on ne le ſauroit ſouffrir. Et quand on s'y appliquè un peu vivement, cette penſée eſt capable de nous ôter le ſentiment de tous les autres biens humains que nous poſſédons. La conſideration qu'Aman avoit dans le Royaume d'Aſſuerus, & tous les biens dont il jouiſſoit, lui cauſoient beaucoup moins de joie, que le mépris qu'il crut que Mardochée avoit pour lui, ne lui cauſoit de dépit. Quel ſera donc l'état d'une ame qui, déſirant l'amour & l'eſtime avec une paſſion beaucoup plus violente que celles qu'on peut avoir en ce monde, ſe verra l'objet de la haine, non d'un ſeul homme, mais de Dieu, des Anges, des Saints, des Réprouvés & des démons, & qui ne verra aucun ſentiment d'affection, d'eſtime & de compaſſion pour elle, en qui que ce ſoit.

Eſther. 5. 13.

XI.

Qui peut concevoir ce que c'eſt que de haïr un ennemi d'une haine démeſurée, de ſouhaiter ſa deſtruction, & de ſe voir néanmoins pour jamais en-

tre ses mains, assujetti à sa puissance, abattu à ses pieds, dans une impuissance absolue de lui résister? C'est l'état où les Réprouvés seront éternellement à l'égard de Dieu. Ils haïront éternellement sa justice & sa puissance. Ils souhaiteroient qu'il ne fût pas; & ils se verront néanmoins éternellement entre ses mains, sans pouvoir éviter aucun des châtimens que sa justice leur fera souffrir.

XII.

Il n'y a point d'objet affligeant qui agisse un peu vivement sur l'esprit, qui ne lui fasse une peine si insupportable, qu'il souhaiteroit de n'être plus pour s'en séparer. C'est pourquoi toutes les passions vives ont porté ceux qui en ont été agités, à s'ôter la vie. Les uns se sont tués, pour éviter la vûe d'un ennemi victorieux, d'autres pour ne pouvoir souffrir un mépris, d'autres pour fuir la honte de quelque crime. Que si ce sentiment naît dans les hommes, dont les maux sont si légers & sont contrepesés par tant de biens qui leur restent; que sera-ce des Réprouvés, qui n'auront que des maux, & des maux horribles sans aucun bien?

Il

Il ne faut donc point douter qu'ils ne souhaitent avec une passion excessive la destruction de leur être, & que lorsque leur ame sera réünie à leur corps, elle ne fasse effort pour le quitter. C'est ce qui fait dire à S. Augustin, que la premiere mort chasse l'ame « du corps malgré elle, & que la se- « conde la tient malgré elle dans le « corps. » *Prima mors animam nolentem pellit è corpore, secunda mors animam nolentem tenet in corpore.* Voilà donc quel sera l'état des Réprouvés. Ils tendront à la mort & au néant avec une impétuosité démesurée, & n'y pourront arriver. Ils haïront leur vie & leur être, & ne le pourront détruire. Enfin ils mourront toujours sans pouvoir jamais mourir. *Ils seront tourmentés, dit S. Grégoire, sans que ces tourmens les détruisent. Ils mourront, & ils vivront en même-temps. Ils tendront à n'être pas, & ils subsisteront. Ces choses sont terribles à entendre. Mais combien seront-elles plus terribles pour ceux qui les éprouveront ?*

CHAP. IX.

Aug. de civ. l. 21. c. 3. n. 1.

Greg. l. 15. mor. c. 1. nov. édit. 17. n. 22.

XIII.

La source de tous les plaisirs intérieurs & de toutes les douleurs, est

CHAP. IX. dans la volonté, selon que ces désirs sont satisfaits ou combattus. Qui peut donc comprendre le malheur d'un état où l'ame ne sera satisfaite dans aucun de ses désirs, & sera contredite en tous. La volonté sera alors souverainement agissante, & elle n'aura néanmoins aucun mouvement qui ne l'afflige. Elle n'obtiendra rien de ce qu'elle désirera. Elle souffrira tout ce qu'elle aura en horreur. C'est le raisonnement dont saint Bernard se sert pour faire comprendre l'excès de cette misere : *Quid tam pœnale, quam semper velle quod nunquam erit? Quid tam damnatum, quàm voluntas addicta huic necessitati volendi nolendique, ut ad utrumlibet jam, sicut nonnisi perversè, ita nonnisi miserè moveatur? In æternum non obtinebit quod vult ; & quod non vult in æternum nihilominus sustinebit* : QUEL *plus grand supplice, que de vouloir ce qui ne sera jamais? Quelle plus grande condamnation que celle d'une volonté attachée à une telle nécessité de vouloir & de ne vouloir pas, qu'elle ne soit portée à l'une ou à l'autre, que d'une maniere qui la rend ou criminelle ou miserable? Elle n'obtiendra jamais ce qu'elle veut ; & ce qu'elle*

Bern. l. 5. de consid. c. 12. n. 25.

ne veut pas, elle l'aura pendant toute l'éternité. **Chap. IX.**

Chapitre X.

De la peine du feu.

Comme les hommes ont une assez grande idée de la douleur que cause le feu, & que notre imagination ne sauroit guéres aller plus loin, ils sont portés à changer le feu dont Dieu menace les Réprouvés, en un feu spirituel & métaphorique, qu'ils s'imaginent être beaucoup moins pénible.

C'est ce qui a donné lieu à l'imagination de ceux qui ont prétendu, comme rapporte S. Augustin, que le feu de l'enfer ne seroit autre chose que le regret de la perte du bonheur éternel, dont les Réprouvés seront affligés : ce qu'ils appuyent à l'égard des démons & des ames séparées du corps sur ce raisonnement : qu'il est impossible qu'un feu matériel agisse sur des êtres tout spirituels comme les démons. *De Civit. Dei, l. 21. c. 9.*

Mais il est aisé de faire voir que cette opinion est aussi peu solide, selon les lumieres même de la raison, qu'elle semble contraire à l'Ecriture & à

CHAP. X.

la tradition. Car pour peu qu'on examine ce que c'est que nous appellons douleur, on trouvera qu'il est tout aussi concevable que des esprits sans corps en soient susceptibles, que des esprits joints à des corps.

On demande comment le feu peut agir sur un démon. Et moi je demande comment il peut agir sur les ames des vivans, qui ne sont pas moins spirituelles que les démons & les Anges. Car ce n'est pas le corps qui sent la douleur. Que l'ame soit appliquée ailleurs, on aura beau brûler le corps, il n'en sentira rien, comme il arrive en certaines maladies extraordinaires. Il est vrai que cette douleur passe du corps à l'ame, c'est-à-dire, que le mouvement qui se fait dans le corps, excite dans l'ame ce sentiment pénible qu'on appelle douleur. Mais ce n'est pas par une suite nécessaire de ce mouvement corporel, qui n'a aucun rapport avec ce sentiment; c'est par l'ordre de la volonté de Dieu, qui a établi que ce sentiment s'exciteroit dans l'ame au même-temps que ce mouvement corporel se feroit dans le corps. Il est impossible d'en trouver d'autre raison, & il n'y a qu'à s'en servir pour faire entendre

comment les démons peuvent sentir les impressions d'un feu materiel. Car il n'y a qu'à dire de même, que Dieu a ordonné qu'ils auront ce sentiment de douleur, quand il se fera tel & tel mouvement dans la matiere du lieu où ils seront renfermés. CHAP. X.

Il n'y a donc aucune nécessité, même selon la raison, de concevoir un autre feu que celui que nous connoissons, ni une autre douleur que celle que nous éprouvons quand il agit sur le corps.

Les démons en sont aussi susceptibles que les hommes. Et ainsi il n'est point étrange que les hommes réprouvés & les démons soient menacés d'un même feu dans l'arrêt de leur Juge : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo & angelis ejus :* ALLEZ, *maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le diable & pour ses anges.* Matth. 25. 41.

En prenant donc ce feu qui sera le supplice des méchans, pour un feu veritable & corporel, il semble qu'on ne se devroit pas mettre beaucoup en peine d'augmenter l'idée de la douleur qu'il cause, puisqu'on la conçoit déja comme quelque chose d'insupporta-

CHAP. X. ble, & que la cruauté des hommes les plus barbares n'a pu inventer de plus grand tourment.

Vide Chrysost. hom. 14. in Matt. 6. Cependant les Peres nous assurent que ce feu a encore infiniment plus de force & d'activité que le nôtre, & que la douleur que cause le feu ordinaire n'est rien en comparaison de celle que causera celui de l'enfer : *Non erit iste ignis sicut focus tuus*, dit S. Augustin. Et la raison semble nous porter à le conclure des circonstances de l'état de l'autre vie.

Car la douleur que cause le feu n'est pas une simple action du feu sur le corps. C'est l'application de l'ame à ce mouvement. Si elle ne s'y appliquoit point du-tout, elle ne souffriroit rien du-tout. Et elle en sent davantage à proportion qu'elle s'y applique davantage. Or il est certain que l'application de l'ame dans cette vie est toujours foible, à cause des organes du corps dont elle dépend, qui étant foibles & délicats, se détruiroient par une action trop violente. Mais dans l'autre vie, les organes du corps étant incorruptibles, l'ame s'appliquera aux objets qui lui causeront de la douleur avec toute l'activité de sa nature.

Le feu de cette vie n'agit jamais universellement sur tout le corps ; autrement il le détruiroit en un moment, & ne causeroit presque aucune douleur. Il faut, afin qu'on le sente vivement, qu'il n'agisse que sur peu de parties, & il les rend même en peu de temps insensibles, en les consumant. Mais s'il agissoit sur toutes sans détruire le corps, ce seroit sans doute un redoublement terrible de douleur. Et c'est proprement ce qui arrivera dans l'enfer. Ils seront, dit l'Evangile, tout pénétrés de feu comme une viande salée & pénétrée de sel. *Omnis enim igne salietur, & omnis victima sale salietur.* Le feu agira sur toutes les parties de leur corps, comme il agit sur toutes les parties d'un fer rouge ; il n'y aura ni nerfs, ni fibres, ni tendons, qui ne soient ébranlés & qui ne causent une douleur violente. Et comme aucune de ces parties ne sera jamais consumée par le feu, mais qu'elles demeureront pour toujours dans la même agitation, le supplice subsistera toujours dans la même violence.

CHAP. X.

Matt. 9. 48.

Cette peine sera d'autant plus grande, que c'est proprement celle qui leur sera imposée par la justice de Dieu, &

où elle agira par elle-même, toutes leurs autres peines n'étant que des suites de leur abandonnement & de leur malice, sans que Dieu y agisse autrement, qu'en les laissant à eux-mêmes.

Je ne ferai pas difficulté de rapporter ici ce que sainte Therese dit d'une vision, par laquelle Dieu lui fit voir quelque chose des supplices de l'enfer ; & je ne crains point de dire que ce seroit une force d'esprit très-mal entendue, que de n'en être pas effrayé, & de traiter cela d'imagination. Il faudroit être assuré que c'en fût une, pour avoir droit de la mépriser. Or on est bien éloigné de pouvoir avoir cette assurance à l'égard des visions qu'elle rapporte. On peut dire au-contraire avec verité, qu'y ayant deux choses qu'on peut mettre en doute dans les visions : 1. Si la personne qui les rapporte est sincere : 2. Si ce n'est point une illusion de son imagination ; les personnes de bon sens, qui examineront sans prévention les ouvrages de cette illustre Sainte, seront d'abord pleinement convaincues de la premiere, qui est son entiere sincerité : & à l'égard de la seconde, elles auront de la peine à se persuader que des imagi-

nations mettent les ames dans un état aussi saint & aussi divin que celui où il paroît que Dieu la mettoit par ces visions, ni que Dieu ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illusions phantastiques. CHAP. X.

Voici donc de quelle sorte elle raconte ce que Dieu lui a fait voir & sentir des peines de l'enfer.

» Etant un jour en oraison, dit- « elle, je me trouvai en un moment « en enfer, sans savoir en quelle ma- « niere j'y avois été portée. Je compris « seulement que Dieu vouloit que je « visse le lieu que les démons m'a- « voient préparé, & que mes péchés « méritoient. Cela dura très-peu. « Mais quand je vivrois encore plu- « sieurs années, je ne crois pas qu'il « me fût possible d'en perdre le souve- « nir. «

Vie de Sainte Therese, ch. 32.

L'entrée m'en parut être comme « une de ces petites rues longues & « étroites qui sont fermées par un « bout, & telles que seroit celle d'un « four fort bas, fort serré & fort obs- « cur. Le terrain me sembloit être » comme de la boue très-sale, d'une « odeur insupportable & pleine d'un « très-grand nombre de reptiles veni- «

CHAP. X.

» meux. Au bout de cette petite rue » étoit un creux fait dans la muraille » en forme de niche, où je me vis » logée très-à-l'étroit. Et bien que tout » ce que je viens de dire fût encore » beaucoup plus affreux que je ne le » représente, il pouvoit passer pour » agréable, en comparaison de ce que » je souffris lorsque je fus dans cette » espece de niche.

» Ce tourment étoit si terrible, que » tout ce qu'on en peut dire ne sauroit » en représenter la moindre partie. Je » sentis mon ame brûler dans un si » horrible feu, qu'à grande peine pour- » rois-je le décrire tel qu'il étoit, puis- » que je ne saurois même le conce- » voir. J'ai éprouvé les douleurs les » plus insupportables, selon le rap- » port des médecins, que l'on puisse » endurer en cette vie, tant par ce re- » tirement de nerfs, qu'en plusieurs » autres manieres, par d'autres maux » que les démons m'ont causés ; mais » toutes ces douleurs ne sont rien en » comparaison de ce que je souffris » alors, joint à l'horreur que j'avois » de voir que ces peines étoient éter- » nelles ; & cela même est encore peu » si on le compare à l'agonie où se

trouve l'ame. Il lui semble qu'on l'é- « Chap. X.
touffe, qu'on l'étrangle, & son affli- «
ction & son désespoir vont jusqu'à «
un tel excès, que j'entreprendrois en «
vain de le rapporter. C'est peu de «
dire qu'il lui paroît qu'on la déchire «
sans cesse, parceque ce seroit ainsi «
une violence étrangere qui lui vou- «
droit ôter la vie, au-lieu que c'est «
elle-même qui se l'arrache, & se »
met en piéces. Quant à ce feu inté- »
rieur & ce désespoir qui sont comme «
le comble de tant d'horribles tour- «
mens, j'avoue pouvoir encore moins «
le représenter. Je ne savois qui me «
les faisoit endurer; mais je me sen- «
tois brûler & comme hacher en pié- «
ces: ce qui me sembloit être la plus «
terrible de toutes les peines. «

Dans un lieu si épouvantable, «
il ne reste pas la moindre esperance «
de recevoir quelque consolation, & «
il n'y a pas seulement assez de place «
pour s'asseoir ou se coucher. J'y étois «
comme dans un trou fait dans la mu- «
raille, & ces horribles murailles, «
contre l'ordre de la nature, serrent «
& pressent ce qu'elles enferment. «
Tout étouffe en ce lieu-là. Ce ne «
sont qu'épaisses ténebres sans aucun «

CHAP. X.
» mêlange de lumiere ; & je ne comprens pas comment il se peut faire, qu'encore qu'il n'y ait point de clarté, on y voit tout ce qui peut être le plus pénible à la vûe. »

» Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se passa, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi quelques maux & quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de ce que je souffrois alors, que tout ce qu'on peut endurer ici-bas ne me paroisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet. Et je considere comme l'une des plus grandes graces que Dieu m'ait faites, une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée, quand je considere combien elle m'a été utile, tant pour m'empêcher d'appréhender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à les souffrir avec patience, & à rendre graces à Dieu de ce que j'ai sujet de croire qu'il me veut délivrer de ces terribles & épouvantables peines, dont la durée sera éternelle. »

Dieu sans doute ne fit voir à cette

Sainte que l'image d'une partie de l'enfer, & autant qu'il lui étoit utile pour le bien de son ame. Ainsi on a lieu de conclure que l'enfer dans toute sa réalité, est encore toute autre chose que cette image si horrible qu'elle en trace.

Chapitre XI.

Conséquences que l'on doit tirer de la considération de ces peines.

Je ne prétens pas étendre ici toutes les conséquences que la raison peut tirer de cet état effroyable que nous venons de représenter, & dont tous les hommes sont menacés; car il n'y a presque rien dans la morale qui ne s'en ensuive. Je prétens seulement en marquer quelques-unes des plus grossieres & des plus sensibles, & principalement celles que les saints Peres en ont eux-mêmes tirées.

La premiere des pensées qu'il nous doit donner, est que ce n'est pas seulement la Foi & la Religion qui condamnent la conduite de ceux qui, croyant qu'il y a un enfer à craindre, ne font pas leur principal soin de l'éviter; mais qu'elle doit paroître entierement in-

CHAP. XI. sensée selon les lumieres même les plus ordinaires du sens commun.

A la verité il y a quelque chose dans la vanité de l'esprit humain, qui peut porter à estimer un homme qui se voyant condamné à la mort, & n'ayant aucune esperance de l'éviter, ni aucune vûe de l'autre vie, emploieroit trois ou quatre heures qu'il auroit jusqu'au temps de l'exécution, à jouer & à se divertir. Et c'est ce qui fait que l'on n'est pas choqué des louanges que Seneque donne à un Chevalier Romain nommé Canius, qui s'amusa à jouer aux échecs, en attendant que les Ministres de Caligula vinssent exécuter l'arrêt de mort qu'il avoit donné contre lui.

Mais si d'une part le supplice de cet homme eût été horrible, & si de l'autre il l'eût pu éviter en employant ces trois ou quatre heures à faire des actions justes & légitimes, y a-t-il quelqu'un qui ne le traitât de fou & d'extravagant, si l'amour d'un divertissement ridicule l'eût empêché d'embrasser un moyen si honnête d'éviter une mort honteuse & cruelle?

Cependant ce parti qu'on ne prend jamais à l'égard de la mort temporelle,

est pris tous les jours à l'égard de la mort éternelle. On s'y expose, l'on s'y précipite pour des plaisirs, pour des interêts, pour des honneurs, qui ont bien moins de proportion avec cet effroyable malheur auquel on s'engage, que trois heures de jeu n'en ont avec une mort cruelle. Aussi S. Augustin après avoir représenté dans un de ses Sermons l'excès de ce déreglement de l'esprit des hommes, en conclut expressément qu'il faut que la foi soit éteinte en eux. CHAP. XI.

Le feu de l'enfer, dit ce S. Docteur, *ne sera pas semblable à celui que vous pouvez sentir ici-bas. Et cependant si l'on vous menaçoit de vous y faire brûler la main, vous feriez pour l'éviter quelque mal que ce fût qu'on vous ordonnât de faire. Dieu pour vous obliger à faire le bien vous menace, si vous ne le faites, d'un mal éternel, & vous ne le faites pas. Les menaces de quelque mal que ce soit, ne devroient pas être capables de vous engager à faire le mal, non plus que de vous empêcher de faire le bien. Et Dieu même ne vous menace de rien moins que d'un feu éternel, si vous faites le mal & si vous ne faites pas le bien. D'où vient donc que vous*

faites si peu d'état de ces menaces ? C'est sans doute que vous n'avez point de foi.

Il faut en effet qu'on ne croie point de cette foi qui fait impression sur le cœur. Mais il se peut faire néanmoins, & il arrive même très-souvent que l'on ne laisse pas de croire d'une autre persuasion qui n'est que dans l'esprit. Ainsi on croit & on ne croit pas. Le cœur fait faire à l'esprit des jugemens faux, conformes à ses inclinations. Il lui fait préferer le présent à l'avenir, & regarder les biens & les maux de cette vie comme quelque chose de plus réel que tout ce que l'on dit des biens de l'autre ; & la raison ne laisse pas en même-temps de conclure le contraire, mais d'une maniere si froide & si spéculative, qu'elle n'est pas capable d'arrêter la pente du cœur.

Quand on a soin néanmoins de fortifier ce que l'on a de raison en l'appliquant davantage à ces objets, la crainte que l'on en conçoit devient capable par-là de retenir au-moins la main, si elle ne guérit pas le cœur ; & de retrancher les effets extérieurs des passions, si elle n'en arrête pas les mouvemens intérieurs ; & en nous sépa-

rant ainsi des objets qui augmentent la concupiscence, elle prépare la place à la charité. CHAP. XI.

C'est par cette crainte fortifiée de l'esperance des récompenses que Dieu promet aux Justes, qu'on devient capable de mépriser toutes les promesses des hommes. « Tremblez, dit saint « Augustin, des maux dont vous me- « nace le Toutpuissant. Aimez ce que « le Toutpuissant vous promet, & « vous ne tiendrez aucun compte des « promesses & des menaces des hom- « mes. » *Exhorresce quod minatur Omnipotens, ama quod pollicetur Omnipotens; & vilescet omnis mundus, sive promittens, sive terrens.* *In Epist. Joan. tr. 3. n. 12.*

Il faut pour cela travailler à s'établir fortement dans ce principe, dont la raison ne peut douter, pourvû qu'elle y fasse attention : Que les maux de l'autre vie étant si horribles, & surpassant tellement dans leur grandeur tous les biens & tous les maux de la vie présente, ils nous doivent servir de regle & de mesure pour juger de ceux-ci; & qu'ainsi nous ne devons jamais regarder sous l'idée du bien, mais sous l'idée d'un grand mal, tout ce qui mene à l'enfer.

CHAP. XI. C'est donc par-là qu'il faut juger de la différence de tous les états où l'on peut être en ce monde. Tous ceux où il est plus difficile de se sauver, nous doivent paroître malheureux, & nous devons regarder au-contraire comme avantageux tous ceux qui sont favorables pour le salut.

C'est sur cela que nous devons regler notre joie & notre tristesse, dans tous les succès & tous les accidens qui nous arrivent. Car pour savoir si nous avons sujet de nous en réjouir ou de nous en affliger, il ne faut que nous demander à nous-mêmes, s'ils nous rendent le salut plus facile ou plus difficile.

Ces verités sont communes. Mais il n'est pas commun de les avoir vivement imprimées dans l'esprit, d'y conformer ses jugemens & ses actions, & de regarder toutes les choses du monde par la lumiere qu'on en tire.

C'est aussi une pensée très commune que de dire, comme fait S. Augustin, qu'il faut se servir de la consideration de l'enfer, pour mépriser & trouver legers tous les maux du corps. *Unusquisque Christianus quando aliquam afflictionem corporis patitur, gehennas*

De Urbis Excid. tom. 6. c. 4. n. 4.

cogitet, & videat quàm leve eſt quod patitur. Mais il n'eſt pas fort commun de la réduire en pratique. CHAP. XI.

Ce que S. Auguſtin dit en un autre endroit ſur ce ſujet nous donne lieu d'ajouter, que comme l'enfer nous doit faire mépriſer tous les maux de cette vie; auſſi les maux de cette vie nous doivent faire ſouvenir de l'enfer, & nous ſervir d'un avertiſſement continuel de penſer ſérieuſement à l'éviter. Car ce S. Docteur nous enſeigne dans un de ſes Sermons, que les legers châtimens de cette vie n'ont pour but que de nous avertir de nous corriger, afin que Dieu n'ait pas lieu de nous punir dans ſa rigueur: que ce Juge ſouverain nous fait connoître par-là, qu'il viendra bien-tôt, & que cette conduite eſt un effet du deſſein qu'il a de ne nous pas perdre. *S'il avoit deſſein*, dit-il, *de nous condamner, il ſe tairoit. Jamais perſonne, ayant deſſein d'en frapper un autre, n'a crié qu'il y prît garde.*

Ainſi, comme il eſt viſible que la terre eſt pleine des divers châtimens de Dieu, & qu'il n'y a perſonne qui n'en éprouve pluſieurs, il s'enſuit que Dieu fait retentir par toute la terre & en tout temps cette voie terrible, mais

CHAP. XI.
salutaire, que l'enfer s'approche, que le Juge vient. Hommes mortels, leur dit-il par-là, prenez garde à vous, & banniſſez de vos cœurs tout ce qui vous peut faire condamner au feu éternel. Voilà ce que ſignifient ces fleaux que Dieu répand ſur la terre, ces guerres, ces peſtes, ces famines, ces calamités publiques & particulieres. Ce ſont comme des étincelles qui s'exhalent du feu de l'enfer, qui eſt le tréſor de la colere de Dieu. Mais c'eſt par un conſeil de miſericorde qu'il permet qu'elles en ſortent, afin de nous avertir par-là d'éviter ces terribles feux où il précipitera les méchans dans l'autre vie.

Quand même ces vûes de l'enfer ne nous ſeroient pas néceſſaires pour éviter le péché, & que nous ſerions arrivés juſqu'à ce degré où la charité bannit toute crainte, qui eſt bien rare dans ce monde, & où il eſt très-dangereux de s'imaginer d'être arrivé lorſque Dieu ne nous y a pas encore élevés, elles ne laiſſeroient pas de nous être utiles & même néceſſaires, tant pour entretenir en nous les ſentimens de reconnoiſſance que nous en devons avoir, que pour y exciter la compaſſion

que nous devons avoir des ames qui se précipitent en cet abîme de maux. Et il ne faut que lire ce que sainte Therese dit sur ce sujet avec cette éloquence inimitable qui naissoit de l'ardeur de sa charité, pour juger ce que cette vûe produiroit en nous si nous avions autant de charité qu'elle. *Chap. XI.*

« Comment, dit-elle, pourrois-je « exprimer quelle est ma douleur, « lorsque je me représente l'état d'une « ame, qui s'étant vûe dans le monde « toujours considerée, toujours aimée, « toujours servie, toujours respectée, « toujours caressée; au moment qu'elle « sortira de cette vie, se verra perdue « pour jamais, & comprendra claire- « ment que sa misere n'aura point de « fin; qu'il ne lui servira plus de rien de « détourner son esprit des verités de la « Foi, ainsi qu'elle avoit accoutumé de « faire ici-bas; qu'elle se verra séparée « & comme arrachée de ses divertisse- « mens & de ses plaisirs, lorsqu'il lui « semblera qu'elle n'avoit pas encore « commencé seulement à les goûter; « parcequ'en effet tout ce qui se passe « avec la vie n'est qu'un souffle & une « vapeur; qu'elle se verra environnée « de cette compagnie si hideuse & si « *Méditat. II. sur la Communion.*

CHAP. XI. » cruelle, avec laquelle elle doit souf-
» frir éternellement ; qu'elle se verra
» plongée dans un lac puant & plein
» de serpens qui exerceront sur elle
» toute la rage dont ils sont capables ;
» & enfin qu'elle se trouvera comme
» abîmée dans cette horrible obscuri-
» té, qui n'ayant pour toute lumiere
» qu'un flâme ténébreuse, ne lui per-
» mettra de voir que ce qui peut en-
» tretenir pour jamais ses peines & ses
» tourmens.

» O que ce que je dis est peu en
» comparaison de ce qui est ! O Sei-
» gneur ! hé ! qui a donc tellement
» couvert de boue les yeux de cette
» ame, qu'elle n'ait point apperçu cet
» état funeste jusqu'à ce qu'elle s'y soit
» vûe pour jamais réduite ? Qui a tel-
» lement bouché ses oreilles, qu'elle
» n'ait point entendu ce qu'on lui a
» dit mille & mille fois de la grandeur
» & de l'éternité de ces tourmens ? O
» vie éternellement malheureuse ! O
» supplices sans fin & sans relâche !
» Est-il possible que ceux-là ne vous
» craignent point, qui craignent tel-
» lement les moindres incommodités
» du corps, qu'ils ne peuvent souffrir
» de passer seulement une nuit dans

un lit qui soit un peu dur ? « *Chap. XI.*

« O Seigneur, que je regrette le « temps auquel je n'ai point compris « ces verités ! Mais puisque vous sa- « vez, mon Dieu, le déplaisir que je « souffre, de voir le grand nombre de « ceux qui ne veulent pas les enten- « dre, faites au-moins, je vous en « conjure, que votre lumiere éclaire « quelque ame qui soit capable d'en « éclairer beaucoup d'autres. Je ne « vous demande pas, Seigneur, que « vous le fassiez pour l'amour de moi, « car j'en suis indigne : mais je vous « le demande par le mérite de votre « Fils. Jettez, ô mon Dieu, les yeux « sur ses plaies. Et puisqu'il les a par- « données à ceux qui les lui ont fai- « tes, pardonnez-nous aussi les pé- « chés que nous avons commis contre « vous. »

Ainsi, comme il paroît par l'exemple de cette Sainte, la crainte de l'enfer n'est pas seulement l'introductrice de la charité, lorsqu'elle n'est pas encore maîtresse du cœur ; elle n'en est pas seulement la gardienne, lorsqu'elle est encore foible & imparfaite ; elle en est aussi la nourriciere, lorsqu'elle est la plus pure & la plus par-

CHAP. ·XI. faite : avec cette feule différence, que dans les deux premiers états elle regarde plus nous que les autres, & dans le troifieme elle regarde plus les autres que nous.



PREMIER



PREMIER TRAITÉ.

DES QUATRE

DERNIERES FINS DE L'HOMME.

LIVRE TROISIEME.

DU PARADIS.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est utile de traiter du Paradis après avoir traité de l'Enfer. Combien la connoissance de ces deux grands objets, est liée avec celle de la nature de l'homme.

Après la crainte des peines, rien ne fait plus d'impression sur l'esprit des hommes, que l'espérance des récompenses : ce qui a donné lieu à ceux qui ont fait les loix, de joindre ordinairement ces deux motifs pour retenir les hommes dans leur devoir.

CHAP. I.

Dieu suit à peu près le même ordre dans les operations de sa grace. Après avoir ébranlé le cœur par la crainte des peines dont il ménace les méchans, il l'attire à lui par l'espérance de la gloire qu'il promet aux Justes.

Pour suivre donc ces mêmes degrés, la raison veut qu'après avoir proposé les objets les plus capables de remplir les ames de terreur, qui sont la Mort, le Jugement & l'Enfer ; on leur propose ceux qui sont les plus capables d'attirer leurs désirs, savoir les biens éternels & ineffables que Dieu a reservés à ses Elus.

Il est d'autant plus nécessaire de joindre ces objets, qu'on ne sauroit en quelque sorte les bien concevoir séparément. Car la principale partie du malheur des Réprouvés, consiste dans la perte du bonheur des Justes : & la délivrance du malheureux état des Réprouvés, fait une partie considerable de la félicité des Bienheureux.

Non-seulement la connoissance de chacune de ces deux fins est inséparable de celle de l'autre, mais elles sont toutes deux si étroitement liées à la nature de l'homme, que l'on ne les sauroit bien connoître, sans connoître l'hom-

me, ni connoître bien l'homme ſans les connoître. CHAP. I.

En effet, ſi l'on examine la ſource de toutes les vaines fantaiſies des Philoſophes touchant le ſouverain bonheur & le ſouverain malheur, on trouvera qu'elles n'en ont point eu d'autre que l'ignorance où ils étoient de la nature de l'homme. Car s'étant imaginés que l'ame n'étoit point capable d'autres actions que de celles qu'ils remarquoient en elle dans cette vie; comme ces actions ſont toutes foibles & languiſſantes, ils ont cru qu'elle pouvoit être pleinement ſatisfaite par un bonheur languiſſant, tel que celui dont on peut jouir en ce monde, & qu'elle n'avoit point à craindre d'autres maux, que ceux qu'elle y peut ſentir.

Mais s'ils euſſent bien conçu que cette ame qui eſt préſentement dans un état de langueur, d'aſſoupiſſement & d'obſcurité, doit être miſe par la mort en un autre état où ſes connoiſſances ſeront infiniment plus étendues & plus claires, & ſes déſirs infiniment plus impétueux & plus violens, ils auroient changé toutes leurs idées; & en ſuivant cette lumiere, ils auroient beaucoup approché de la connoiſſance

CHAP. I. du paradis & de l'enfer.

Car il eſt clair par-là que l'ame venant à être ſéparée du corps, & à être miſe dans un état de liberté, commencera de ſe porter vers les objets de ſon amour avec une véhemence toute autre que celle avec laquelle elle s'y porte préſentement : qu'ainſi en s'élançant vers ces objets avec cette violence ; ou elle en jouira, & par-conſéquent elle ſera dans une joie d'autant plus grande, que ſon amour ſera plus violent ; ou elle n'en jouira pas, & par-conſéquent elle ſera dans une triſteſſe proportionnée à la véhemence de ſon amour, puiſque la triſteſſe n'eſt rien que le ſentiment de la privation de ce qu'on aime.

Cela conclut déja qu'il faut néceſſairement que l'ame, au moment de la mort, ſoit dans un état d'une très-grande joie ou d'une très-grande triſteſſe, & qu'elle eſt incapable par ſa nature de ſentimens médiocres.

Mais on pouſſera ces conſéquences beaucoup plus loin, ſi on y ajoute deux principes que la raiſon & la foi rendent évidens. Le premier eſt, qu'il eſt impoſſible que la juſtice de Dieu accorde à l'ame dans l'autre vie, qui eſt fixe &

immuable, la jouiſſance de déſirs qui ſeroient déreglés & criminels. Le ſecond eſt, que n'étant pas faites pour jouir des créatures, tout déſir qu'elle a d'en jouir eſt mauvais & dereglé.

Il s'enſuit de-là que toutes les ames qui ſortant de ce monde n'auront de l'amour que pour les créatures, en ſeront privées à jamais, parceque Dieu ne peut permettre que ce déſir étant mauvais, ſoit ſatisfait par la jouiſſance éternelle de ſon objet; & par-conſéquent qu'elles tomberont dans une effroyable triſteſſe: & qu'au-contraire toutes celles qui aimeront Dieu, qui eſt le ſeul objet légitime de leur amour, lui ſeront unies & en jouiront; parceque ſi elles n'en jouiſſoient pas, elles ſeroient malheureuſes; & que comme il ſeroit injuſte qu'elles fuſſent dans la joie en aimant ce qu'elles ne doivent pas aimer, il ſeroit injuſte qu'elle fuſſent dans la triſteſſe en aimant ce qu'elles doivent aimer.

Voilà de quelle ſorte la connoiſſance de la nature de l'homme nous conduit à concevoir l'enfer & le paradis. Et l'on peut dire de même, que la connoiſſance du paradis & de l'enfer, nous fait connoître ce que c'eſt que

l'homme. Car la néceſſité où il eſt d'avoir pour partage l'une ou l'autre de ces deux fins, eſt une preuve évidente de ſa grandeur. Elle fait voir que Dieu ne l'a deſtiné à rien de médiocre; qu'il faut qu'il ſoit ou très-malheureux ou très-heureux, qu'il n'y a point de milieu pour lui; qu'il eſt né pour être comblé de toute ſorte de biens ſans mélange d'aucun mal, ou accablé de toute ſorte de maux ſans mélange d'aucun bien; qu'ainſi il n'eſt point fait pour le monde, puiſque tout y eſt mêlé de biens & de maux, & que les biens ou les maux qu'on y peut avoir, ne ſont pas fort grands.

La vie préſente par laquelle il doit paſſer, ne lui eſt donnée que pour faire choix de l'un ou de l'autre de ces deux états; & ce choix doit être l'unique emploi & l'unique exercice de ſa vie. Car il ne ſe fait pas par une ſeule action. Elles y contribuent toutes, & ſervent toutes à l'avancer vers l'un ou vers l'autre.

Il y a ſeulement cette différence ſur ce point entre l'enfer & le paradis, que pour tomber dans l'enfer, il ſuffit de prendre la voie qui y conduit, ſans qu'il ſoit beſoin de le déſirer; mais

pour arriver à la félicité du Ciel, il faut en avoir un désir sincere. Ainsi, comme on ne sauroit la désirer sans la connoître, notre premier soin doit être de travailler à acquérir cette connoissance. Et c'est à quoi ce Livre-ci est destiné.

Chapitre II.

Qu'il est étrange que la vraie béatitude soit si peu désirée des hommes. Héresie de l'esprit, héresie du cœur sur ce sujet.

Quoiqu'il n'y ait rien de si différent que l'enfer & le paradis, & qu'il semble que si l'horreur que cause la vûe du premier de ces objets, éloigne les hommes d'y penser, la plénitude de tous les biens qu'on découvre dans l'autre, devroit y arrêter leur pensée ; il est pourtant vrai que les hommes ne pensent guéres plus au paradis qu'à l'enfer, qu'ils en sont aussi peu touchés, & qu'ils vivent à peu près dans un égal oubli de l'un & de l'autre.

Cela doit paroître d'abord d'autant

CHAP. II. plus étrange, que le premier, le plus agissant, & le plus essentiel désir de l'homme, est celui d'être heureux. Ce désir est imprimé dans le fond de sa nature, & se répand dans toutes ses actions. L'homme ne tend qu'à cette fin, il ne fait rien que pour elle, rien ne lui peut plaire que par cette vûe. Il n'y a jamais eu d'hommes sans ce désir, il n'y en a point, il n'y en peut avoir, dit S. Augustin. Il n'est point nécessaire de l'exciter en eux. Enfin, quoique cette inclination soit la source de toutes les divisions qui arrivent entre les hommes, par le mauvais usage qu'ils en font, il n'y a rien néanmoins en quoi ils soient plus uniformes que dans cette inclination.

Aug. de Trinit. l. 13. c. 4. n. 7.

In Ps. 118. Serm. 1.

Saint Augustin ajoûte en un autre endroit, que ce désir de la béatitude est tellement gravé dans le cœur de tous les hommes, que quoique le péché soit inséparable de la misere, ils ne se portent néanmoins au péché, que pour éviter d'être miserables. *Cùm sit malitia individua comes miseria, isti perversi non solùm mali esse volunt, & miseri nolunt, quod fieri non potest; sed ideo volunt mali esse, ne miseri sint.*

In Ps. 32. Enarr. 3. n. 15.

Il est vrai néanmoins que cet égare-

ment eſt plus aiſé à comprendre dans ceux qui n'étant point éclairés des lumieres de la Foi, appliquent par erreur ce déſir général d'être heureux, à des objets qui les rendent effectivement malheureux. Chap. II.

Mais ce qui eſt plus étonnant, c'eſt que ceux à qui Dieu a fait la grace incomparable de leur faire annoncer cette grande & heureuſe nouvelle du Royaume des Cieux, & du bonheur inconcevable qu'il promet à ceux qui y auront part, qu'il avoit tenue cachée l'eſpace de quatre mille ans à toute la terre, en ſont néanmoins ſi peu touchés, que ce grand objet eſt celui auquel ils penſent le moins, & qui fait le moins d'impreſſion ſur leur cœur.

Car ne ſemble-t-il pas que cette inclination ſi violente qu'ils ont d'être heureux, devroit réünir toutes leurs paſſions & tous leurs déſirs vers ce bonheur ineffable que Dieu leur découvre. Ils le cherchent ce bonheur, avec inquiétude; ils ont éprouvé en mille manieres qu'ils n'en ſauroient trouver ſur la terre que de faux; on leur en montre un veritable & ſolide; ils témoignent de le croire. D'où vient donc qu'ils n'en font pas la plus agréable &

la plus continuelle occupation de leur esprit ? C'est sans doute à quoi la raison les porte ; mais ils ont en eux un principe plus fort que la raison qui les en empêche, qui est la corruption de leur cœur.

Car il faut remarquer qu'il y a sur ce sujet de deux sortes d'héresies ; les unes que l'on peut appeller des héresies de l'esprit, parceque l'esprit les approuve, y consent, & les appuie de tout ce qu'il a de lumiere : les autres qu'on peut appeller des héresies du cœur, parcequ'elles naissent de ses passions, qui forcent l'esprit de former des idées & des jugemens qui y sont conformes, quoiqu'il y ait en même-temps dans cet esprit, des lumieres contraires qui démentent ces faux jugemens.

Les divers sentimens des Philosophes touchant la béatitude, sont du genre de celles que nous avons appellées des héresies de l'esprit. Cette matiere leur a paru belle pour exercer leur subtilité & leur éloquence. Ils se sont partagés sur ce point en diverses sectes. Les uns ont mis la béatitude dans le corps ; les autres dans l'esprit ; les autres dans l'un & dans l'autre. Varron, en y joignant quelques circonstances,

fait monter le nombre de leurs opinions jusqu'à 288. & S. Augustin les réduit à douze, en retranchant les différences inutiles. CHAP. II. *De civit. l.19.c.2.*

La Religion Chrétienne n'a pas eu de peine à détruire ces imaginations des Philosophes, dont la plûpart servoient plûtôt de matiere à leurs entretiens & à leurs disputes, que de fin à leurs désirs, & de regle à leurs actions.

Mais elle n'a pas déraciné avec la même facilité les héresies du second genre, que nous avons nommé les héresies du cœur. Elle en a trouvé une de cette nature sur le sujet de la béatitude, répandue dans tous les hommes, qui leur fait établir le souverain bien dans la vie présente, dans la jouissance des plaisirs des sens, des objets de curiosité, des honneurs, de la gloire & de la puissance du monde, & de tout ce qui y conduit.

Cette héresie n'est autre chose que la triple concupiscence, à laquelle saint Jean réduit toutes les passions & les actions des hommes, lorsqu'il dit *que tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, & orgueil de la vie.* 1. *Joan.* 2. 16.

Ainsi, c'est l'héresie générale du

genre humain, qui corrompt premierement le cœur de tous les hommes, & ensuite leur esprit.

Il ne faut point chercher ailleurs que dans cette hérésie universelle, la cause de cette froideur & de cette insensibilité, que l'on remarque dans la plûpart des hommes à l'égard de la veritable béatitude. La Religion chrétienne la trouve établie & dominante dans leur cœur; & quoique par ses lumieres elle la bannisse de l'esprit de quelques-uns, & qu'elle guérisse même leur cœur de ce qu'elle a de mortel & de criminel, elle ne la détruit néanmoins jamais entierement; de sorte qu'il en demeure toujours jusqu'à la mort quelque racine au fond de l'ame, qui y produit toujours quelque goût pour les biens de la terre, & quelque dégoût pour les biens du Ciel.

Ces biens que la Religion nous propose ne sont pas des biens présens, & la concupiscence en veut de présens. Il les faut attendre, & la concupiscence étant impétueuse & impatiente, ne veut pas attendre. On ne les voit point par les sens; & la concupiscence n'est touchée que de ce qui frappe les sens. On ne s'en sauroit faire honneur dans

le monde, & c'est cet honneur du monde que la concupiscence désire. Enfin pour y arriver il faut se séparer des objets des sens, & renoncer aux honneurs; & c'est ce que la concupiscence ne peut souffrir. CHAP. II.

Elle s'oppose donc à la recherche & à la méditation des biens de l'autre vie, comme à l'anéantissement des siens. Elle répand du dégoût sur toutes les actions par lesquelles l'ame voudroit s'y porter. Elle l'attire en bas, lorsqu'elle veut s'élever en haut; & par un renversement horrible, elle représente cette source de tous les vrais biens & de la veritable joie, sous des idées noires, tristes & mélancoliques.

Ceux dont elle posséde le cœur, n'entendent pas même ce qu'on en dit. La fiévre de l'iniquité leur en a fait perdre le goût. *Que voulez-vous que je vous fasse*, leur dit S. Augustin? *puisque vous ne sauriez goûter ces vrais biens, je suis dans l'impuissance de vous les faire comprendre. Donnez-moi un cœur qui les aime, & il entend ce que je dis. Donnez-moi un cœur qui les désire, qui en soit affamé, qui se regarde dans le désert de ce monde comme hors de son pays, qui soupire avec une soif*

Aug. in Ps. 30. Ena. 4. n. 6. tr. 26. in Joan. n. 4.

CHAP. II. *ardente vers cette fontaine de cette éternelle patrie ; donnez-moi, dis-je, un homme dans cette disposition, & il entend ce que je dis : mais si je parle à un cœur froid & insensible, il ne sait ce que je dis.* Si *frigido loquor, nescit quod loquor.*

C'est la concupiscence qui répand ce froid & ce dégout dans le cœur ; & comme elle est plus forte & plus vive dans les uns que dans les autres, elle le répand inégalement & en différens degrés. Elle rend les uns entierement fermés aux discours & aux pensées de l'autre vie. Elle fait que d'autres s'en lassent bien-tôt. Elle en empêche d'autres de s'y appliquer, en leur fournissant d'autres objets.

Voilà sa pente & son inclination, & il ne faut que sonder un peu son propre cœur pour les reconnoître en dans quelque degré. Mais il est bon d'abord de consulter les lumieres de la Foi, pour apprendre de quelle maniere nous devons considerer cette maladie, que nous avons appellée avec raison l'hérésie naturelle & universelle de l'homme corrompu, lors principalement qu'elle est si forte, qu'elle étouffe en nous entierement le désir des biens du Ciel.

Chapitre III.

Que c'est un état criminel de ne point désirer la béatitude de l'autre vie.

On considere bien d'ordinaire la béatitude que la Foi promet aux Justes comme un bien qui devroit être le principal objet des désirs de tous les hommes, & l'on condamne comme une stupidité déraisonnable, l'attache qu'ils ont aux biens de la terre, qui les empêche d'y penser. Mais on ne regarde guéres ce désir de la vie bienheureuse, comme une disposition essentielle & nécessaire pour y parvenir; ni la privation de ce désir par l'attache à la vie présente, comme un état de péché qui nous rende criminels. Peu de personnes s'examinent sur ce point, & l'on n'en voit guéres qui en faisant la revûe de toute leur vie, y considerent comme un grand désordre, d'en avoir passé une partie considerable sans désirer l'autre vie, & sans haïr celle-ci.

Cependant, comme il y a des actions qui par elles-mêmes sont mortelles, & excluent ceux qui les font du Royaume de Dieu; il y a aussi des

CHAP. III. états & des dispositions qui par elles-mêmes sont incompatibles avec ce Royaume.

Or, entre ces dispositions, les Peres ont mis celle de se trouver bien en ce monde ; de se contenter des biens dont on y jouit, & de ne point désirer la vie bienheureuse que Jesus-Christ nous promet dans l'autre vie.

Saint Augustin le fait expressément. *In Ps. 148. n. 4.* » C'est, dit-il, vers la Jerusalem céleste que nous soupirons, en nous » considerant comme étrangers & » comme captifs sous le poids & la » servitude d'un corps mortel. C'est » vers ce même objet que nous gémissons dans notre pélerinage, en remettant à nous réjouir dans notre » patrie. » *Mais celui qui ne gémit pas comme étranger sur la terre, ne se réjouira point comme citoyen dans Jerusalem, parceque le désir de la vie bienheureuse n'est point en lui* : QUI *non gemit peregrinus, non gaudebit civis ; quia desiderium non est in illo.*

Ce saint Docteur dit la même chose en un autre endroit, d'une maniere plus courte, en expliquant ces paroles *In Psal. 146. n. 6.* de l'Apôtre. *Infelix ego homo.* QUE *celui-là*, dit-il, *espere la félicité, qui se*

reconnoît malheureux en ce monde : Chap. III.
Ille *speret felicitatem qui confitetur infelicitatem*. C'est-à-dire, que celui qui ne s'y reconnoît point malheureux, ne doit point esperer la félicité. Et c'est pourquoi il décide nettement ailleurs que quiconque est heureux en ce monde, ou plûtôt que quiconque s'y croit heureux, & se laisse transporter *par les plaisirs sensuels dont il jouit, par les biens temporels qu'il possède, & par la félicité dont il est environné, celui-là a la voix des corbeaux, & non celle des colombes; parceque les corbeaux font un grand bruit avec leurs cris, au-lieu que les colombes ne font que gémir.* Habet *vocem corvi : vox enim corvi clamosa est, non gemebunda.* In Joan. tr. 6. n. 2.

C'est par ce même principe qu'il a toujours consideré l'amour de la vie présente, qui porteroit à y vouloir toujours demeurer, comme opposé à l'amour de Dieu. *Celui*, dit-il, *à qui son pélerinage est doux, n'aime point sa patrie*; & si notre patrie nous est douce, il faut par nécessité que notre pélerinage nous soit dur. In Psal. 85. n. 11.

Mais l'amour de Dieu est-il compatible avec cette privation du désir de l'autre vie? Non, dit S. Augustin; &

CHAP. III. *Ibid.* c'est par-là qu'il veut qu'on éprouve si on est à Dieu, ou si on n'y est pas. *Ne consultez pas*, dit-il, *la chair. Consultez l'esprit, interrogez votre cœur, & écoutez ce qu'il vous répond. Ecoutez la Foi, l'Esperance, la Charité, qui ont commencé d'être en vous. Si vous aviez reçu l'assurance d'être toujours comblés de biens temporels, & que Dieu vous dît : Voilà votre partage, mais vous ne verrez point mon visage : vous réjouiriez-vous de ces biens ? Y a-t-il quelqu'un qui fût bien-aise de ce partage, & qui dît dans son cœur : Me voilà dans l'abondance des biens temporels, je me tiens heureux, je ne désire rien davantage ? Celui qui diroit cela n'auroit pas encore commencé d'aimer Dieu, ni de gémir comme étranger sur la terre :* NONDUM *cœpit esse amator Dei, nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.*

Que si celui qui n'aime point Dieu, est encore sous l'anathême prononcé
1. Cor. 16. 22. par S. Paul : *Qui non amat Dominum Jesum Christum, sit anathema : Si quelqu'un n'aime point notre Seigneur* JESUS-CHRIST, *qu'il soit anathême.* S'il n'est point séparé des enfans du diable, ni reçu au nombre des enfans

de Dieu, puiſque, ſelon S. Auguſtin, *il n'y a que l'amour de Dieu qui diſtingue entre les enfans de Dieu & les enfans de Dieu & les enfans du diable :* DILECTIO SOLA DISCERNIT INTER FILIOS DEI ET FILIOS DIABOLI. S'il n'a point reçû l'eſprit d'adoption qui nous rend héritiers, *ſi filii & heredes* ; & enfin, s'il eſt dans la mort, comme dit S. Jean : *Qui non diligit, manet in morte :* Qui peut douter que cette privation du déſir de la béatitude du Ciel, enfermant celle de l'amour de Dieu, ne ſoit une diſpoſition criminelle ?

CHAP. III. *In Ep. Joan. tr. 6. n. 7.*

Rom. 8. 17.

1. Joan. 3. 14.

Ne ſoupirer point comme étranger & n'aimer point Dieu, ſont deux choſes inſéparables, ſelon S. Auguſtin : *Nondum cœpit eſſe amator Dei, nondum cœpit ſuſpirare tanquam peregrinus.* Celui qui n'aime point Dieu, ne ſoupire point après la vie éternelle ; celui qui ne ſoupire point après la vie éternelle, n'aime point Dieu. Or celui qui n'aime point Dieu, n'appartient point à la loi nouvelle, & ne peut avoir de part aux récompenſes de la loi nouvelle.

Le premier effet de l'Eſprit de Dieu en nous, étant de nous faire prier, ſon

CHAP. III. premier effet est de nous faire gémir : car les prieres du Saint Esprit sont des gémissemens. Il prie pour nous, dit S. Paul, par des gémissemens ineffa-
Rom. 8. 26. bles : *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Or il faut pour gémir se trouver mal où l'on est, & désirer un autre état. Ainsi qui ne gémit point ne prie point, & qui ne prie point n'obtient rien de Dieu.

La priere est donc encore une preuve que l'état dont nous parlons est un état de péché, & que quiconque s'y trouve en mourant, ne peut espérer le Royaume de Dieu. Car la priere est un moyen nécessaire pour obtenir ce Royaume à l'égard de ceux qui ont l'usage de la raison : c'est même un devoir de le demander, puisque c'est une des demandes de l'Oraison Dominicale. Or quiconque ne le désire
Aug. Epist. 130. *n.* 18. point, ne le demande point. Car la priere ne consiste pas dans les paroles, elle consiste dans le désir ; & elle n'est même autre chose qu'un saint désir, selon saint Augustin. Celui qui désire toujours, prie toujours ; & celui qui ne désire point, ne prie jamais.

Ainsi ceux qui n'ont aucun désir de la vie du Ciel, qui est ce Royaume de

Dieu, ne demandant point ce Royaume, il n'eſt pas étrange qu'ils ne l'obtiennent pas, puiſqu'ils ne daignent pas même le demander.

L'eſpérance chrétienne étant auſſi abſolument néceſſaire pour le ſalut, fournit encore une autre preuve de cette même verité. Car l'eſpérance enferme le déſir de ce qu'on eſpere, puiſque comme le déſir n'eſt rien qu'un amour qui ſe porte vers un objet abſent; de même l'eſpérance n'eſt que le déſir de ce même objet abſent, que l'on regarde comme pouvant être acquis. Et ſi c'eſt détruire l'eſpérance, que d'ôter la confiance de pouvoir obtenir ce qu'on déſire, c'eſt encore la détruire davantage que d'en ôter l'amour & le déſir. Il eſt donc clair que celui qui ſe contente de la vie préſente, & qui ne déſire point la félicité de l'autre vie, n'a point l'eſpérance chrétienne, & qu'ainſi il n'eſt pas moins hors d'état de parvenir au ſalut, que s'il n'avoit point de foi.

Enfin cette doctrine n'eſt rien autre choſe que ce que tous les Théologiens enſeignent après ſaint Auguſtin, que c'eſt un péché mortel, d'établir ſa fin derniere dans quelque créature que ce

CHAP. III. ſoit. Car il eſt bien viſible que celui qui ne déſire point la vie bienheureuſe, qui conſiſte dans la poſſeſſion de Dieu, n'y établit pas ſa fin ; puiſque c'eſt par l'amour & par le déſir qu'on l'y établit, & non par une action de l'entendement. Il faut donc qu'il l'établiſſe dans la jouiſſance des créatures : il faut qu'il les aime comme ſa derniere fin, & comme l'objet de tous ſes déſirs. Or on ne peut douter que cette diſpoſition ne ſoit criminelle, & qu'elle ne rende même criminelles les attaches qui ne le ſeroient pas ſans cela. C'eſt pourquoi ſaint Thomas en examinant comment les péchés véniels peuvent devenir mortels, décide expreſſément que les attaches vénielles aux créatures deviennent mortelles, ſitôt qu'on y établit ſa fin & ſon ſouverain bonheur ; & il eſt clair que l'on l'y établit quand on ne ſouhaite rien davantage, étant impoſſible que l'homme ſoit ſans quelque fin principale à laquelle il rapporte ſes actions & ſoi-même.



Chapitre IV.

Que la plûpart des Chrétiens ſont dans cette diſpoſition criminelle.

TOus les principes dont cette doctrine eſt une ſuite néceſſaire, étant reconnus de tout le monde, il ſe trouvera ſans doute peu de perſonnes qui la conteſtent. Mais je ne ſai s'il y en aura beaucoup qui s'apperçoivent combien il y a de gens à qui elle donne lieu de ſe défier de leur état, & de craindre, ou de juger même avec raiſon, qu'ils ſont dans cette diſpoſition incompatible avec le ſalut que nous venons de repréſenter.

Je ne parle pas de ceux qui ſont engagés dans des crimes manifeſtes, car ces perſonnes en ſe portant aux actions auſquelles Dieu attache l'excluſion de ſon Royaume, font voir clairement qu'ils préferent le plaiſir qu'ils y prennent, à la poſſeſſion de ce Royaume dont elles banniſſent; & leur crime même conſiſte dans cette préference de la créature, à la poſſeſſion de Dieu. Je parle de ceux qui menent une vie plus reglée en apparence, & à qui on

Chap. IV. ne peut reprocher aucune de ces actions visiblement criminelles ; & je dis qu'il y en a beaucoup qui ont un grand sujet de croire qu'ils n'ont point dans le cœur ce désir de la vie bienheureuse, sans lequel on n'y sauroit parvenir.

Peut-on croire, par exemple, que ceux qui n'y pensent presque jamais ; qui n'écoutent qu'avec dégoût ce que l'on en dit ; qui n'ont l'esprit occupé que de pensées de fortune & d'établissement, aient dans le cœur le désir de l'autre vie, & le dégoût de celle-ci ?

Peut-on croire que ceux dont la vie n'est qu'une chaîne & un cercle de divertissemens, & dont le plus grand soin est que les plaisirs se succedent les uns aux autres, sans autre interruption que celle qui est nécessaire pour s'en délasser, passent leur vie dans cet état de gémissement, sans lequel, selon saint Augustin, on ne peut prétendre à la joie des Citoyens de Jerusalem ?

Il est vrai que l'ennui & le dégoût ne laissent pas de les trouver au milieu de leurs plaisirs ; mais ce dégoût ne vient pas de ce qu'ils désirent des biens d'une autre nature. C'est un dégoût qui naît de la grandeur de leur cupidité,

té, & non pas de sa foiblesse. Il vient de ce qu'ils ne sont pas encore contens des plaisirs dont ils joüissent, & qu'ils en voudroient encore de plus grands. C'est un dégoût qui vient de l'ardeur avec laquelle ils désirent les biens de la terre, & non du désir ni de l'idée des biens du Ciel, ausquels ils ne pensent point. CHAP. IV.

Ce gémissement dont nous parlons, n'est pas un dégoût de certains plaisirs; c'est un dégoût de tous les plaisirs. Il n'enferme pas un mépris de certains honneurs & de certaines grandeurs du monde, mais un mépris de tous les honneurs & de toutes les grandeurs du monde. C'est un dégoût général qui fait qu'on se croit miserable, parcequ'on est séparé de Dieu, parcequ'on est hors de son pays, parcequ'on est sujet au péché, parcequ'on est dans le danger de perdre à tout moment le bonheur auquel on aspire. Qu'est-ce qui afflige le cœur d'un Chrétien, dit S. Augustin? C'est de ce qu'il n'est pas avec Jesus-Christ, c'est de ce qu'il est encore hors de son pays.

C'est ce qui fait dire à ce saint Docteur, que la vie présente est une *continuelle affliction pour les gens de bien.* *In Ps. 137. n. 12.*

CHAP. IV. *Si vous vous y regardez, dit-il, comme étranger, ou vous n'aimez guéres votre patrie; ou il faut que vous y soyez affligé. Car qui ne s'affligeroit de n'être pas avec celui qu'il désire? D'où vient donc que vous ne ressentez point cette affliction? C'est que vous n'avez point d'amour; aimez l'autre vie, & vous trouverez de l'amertume dans celle-ci; de quelque prosperité qu'elle vous flatte, de quelques délices qu'elle soit remplie:* AMA *alteram vitam, & videbis quia ista vita tribulatio est: quâcumque prosperitate fulgeat, quibuscumque deliciis abundet atque circumfluat.*

Il est vrai que cette affliction & ce gémissement n'exclut pas toute sorte d'attaches aux choses du monde; mais il enferme néanmoins une telle préference de la vie éternelle à la vie temporelle, quelque heureuse qu'on se la puisse imaginer, que l'on regarde comme le plus grand des malheurs, de jouir pour jamais de tous les biens de la terre, & d'être éternellement privé de Dieu.

Mais peut-être que l'on trouvera plus facilement ce gémissement & ce désir dans les pauvres que dans les riches, & parmi les miseres & les tra-

vaux de la vie, que parmi les plaisirs & les divertissemens. L'on auroit sans doute sujet de le croire, s'il suffisoit de trouver des gémissemens & des larmes, car on en trouve en abondance dans le monde, comme on y trouve des miseres en abondance. Mais il ne suffit pas pour cela de gémir & de pleurer. Il faut gémir & pleurer, non de ce qu'on est privé des biens & des plaisirs de la terre, mais de ce que l'on est séparé de ceux du Ciel. « La cupidité a ses larmes aussi-bien que la « charité ; *& il y en a beaucoup*, dit « S. Augustin, *qui versent des larmes* « *de Babylone, parcequ'ils ne connoissent que les joies de Babylone :* « Multi *flent fletu Babylonio, quia* « *& gaudent gaudio Babylonio.*

CHAP. IV.

Aug. in Ps. 136. n. 5. Aug.

« Il s'en trouve beaucoup, dit ce « même Saint, qui gémissent sous le « poids des afflictions de la terre, ou « parcequ'ils ont perdu leur bien, ou « parcequ'ils sont accablés de maladies, ou parcequ'ils sont réduits à « la prison & aux chaînes, ou parcequ'ils ont fait naufrage, ou parcequ'ils ont succombé sous les artifices « de leurs ennemis : Mais ils ne gémissent pas en colombes, parceque «

Tr. 6. in Joan. n. 2.

CHAP. IV. „ ce n'eſt point l'amour de Dieu, ni „ le Saint-Eſprit qui les fait gémir. „ C'eſt pourquoi vous voyez que lorſ- „ que ces perſonnes ſont délivrées de „ ces afflictions, ils jettent de grands „ cris, & font voir par leur tranſport „ qu'ils étoient des corbeaux & non „ des colombes.

Dieu ne diſtingue point les pauvres & les riches par les biens extérieurs, il les diſtingue par les déſirs. C'eſt par leur cœur, dit ſaint Auguſtin, qu'il les examine, non par leurs coffres ou par leurs maiſons : *Divites & pauperes in corde interrogat Deus, non in arca & domo.* QUE *vous ſert-il*, dit-il encore, *de ce que vous êtes vuide de biens de la terre, ſi vous brûlez du déſir d'en avoir?* QUID *tibi prodeſt, ſi eges facultate & ardes cupiditate?* Il fait le même diſcernement des gémiſſemens & des larmes, & il met au rang de ceux qui ont leur conſolation ſur la terre, ceux qui pleurent & gémiſſent de ne l'avoir pas ; ceux qui ont ſoif non de la juſtice, mais des biens du monde, & qui ne haïſſent la vie que parcequ'il ne leur eſt pas permis d'en jouir comme ils voudroient.

In Pſ. 48. Serm. 1. n. 3.
In Pſ. 51. n. 14.

Et c'eſt ce qui donne lieu de con-

clure que ce gémissement n'est guéres CHAP. IV.
moins rare parmi les pauvres & les miserables, que parmi les riches & les heureux; parceque si l'on y voit plus de miseres, on n'y voit pas moins de cupidité; qu'ils ne pensent guéres davantage à l'autre vie, & qu'ils ne sont pas moins remplis du désir des biens de la vie présente.

Si l'on veut savoir s'il y a bien des gens qui désirent sincerement la vie éternelle, il ne faut qu'examiner s'il y en a beaucoup dont l'on puisse dire qu'ils ont leur trésor dans le Ciel, puisque selon l'Evangile, le cœur de *Matth.* 6. 21.
l'homme est où est son trésor. Or il est certain selon le même Evangile, que l'on n'a son trésor dans le Ciel, que lorsque l'on thesaurise pour le Ciel & non pour la terre; c'est-à-dire, que lorsqu'on y fait amas de bonnes œuvres que l'on envoie devant soi pour s'en nourrir dans l'éternité, & lorsque l'on y transporte ce que l'on peut de ses biens, comme font ceux qui veulent s'établir en quelque autre pays, en quittant le leur. C'est par-là qu'on peut reconnoître quel est le lieu que nous regardons comme notre patrie; ou plûtôt c'est ce qui fait voir qu'il y en

CHAP. IV.
a peu qui regardent le Ciel comme leur patrie, puiſqu'il y en a peu qui y tranſportent leur bien, & qui s'y faſſent un tréſor de bonnes œuvres; & que l'on voit au-contraire que tous les ſoins & toutes les actions du commun du monde, ne tendent qu'à la terre, & ne font que pour la terre.

Déſirer la vie éternelle, c'eſt déſirer la juſtice, c'eſt en être alteré. Car la vie éternelle conſiſtera dans la poſſeſſion de la parfaite juſtice. Or je ne ſai ſi en conſiderant la vie du commun du monde, & en voyant combien on eſt peu touché de ſes fautes, combien on a peu de ſoin de les éviter, combien l'on penſe peu à s'avancer dans la piété; on peut croire qu'il y en ait beaucoup qui ſoient dans cette faim & ce déſir de la juſtice.

Tout cela fait voir que nous n'avons point de plus grand interêt que de faire naître en nous ce déſir de la félicité du Ciel, & ce gémiſſement de notre exil, ſi nous ne les avons pas, & de les nourrir ſi nous les avons. Mais comme ces ſentimens ont deux regards; l'un vers la vie préſente, qui eſt un regard de mépris & d'averſion; l'autre vers la vie du Ciel, qui eſt un regard d'amour

& de désir ; il est clair que pour les exciter, il est utile de bien connoître les miseres de la vie présente, & les biens incompréhensibles de la vie du Ciel, & c'est ce que nous tâcherons de représenter dans la suite de ce Livre. Chap. IV.

Chapitre V.

Des miseres extérieures de cette vie.

Le comble de la misere, dit saint Augustin, c'est d'être miserable, & de n'être point touché de sa misere; *Quid miserius misero non miserante seipsum ?* Cependant ce comble de misere fait l'état commun des hommes, & rien presque ne leur convient plus généralement que d'être tout ensemble accablés de maux, & insensibles à ces maux qui les accablent. *Lib. 1. Confess. c. 13. n. 1.*

Cette insensibilité ne vient point en eux, du mépris qu'ils fassent des miseres de la vie : elle vient de leur aveuglement, & de l'emportement de leurs passions. Car voici de quelle maniere ils se procurent le repos, dont ils semblent quelquefois jouir. Premierement, à l'égard des maux passés, ils n'y pensent plus. Ils comptent pour

peu de chose tous les maux futurs ; & sans toutes ces belles raisons que les Philosophes ont tâché de leur fournir, ils se délivrent de la crainte qu'ils en pourroient avoir, ou par des espérances téméraires ; ou simplement en n'y pensant point.

Ils ne connoissent point du-tout la plus grande partie de leurs maux spirituels, & ils font peu de réflexion sur ceux qu'ils connoissent. Leur amour-propre éloigne de leur vûe la plûpart des objets qui pourroient faire impression sur leur esprit. Et par ce moyen ils deviennent capables de jouir de quelques-uns des objets de leurs passions qu'ils ne voient qu'à demi, & dont ils ne considerent point les funestes suites : c'est là ce qu'on appelle repos & joie dans le monde.

Avec tous ces miserables soulagemens que leur aveuglement ou leurs passions leur procurent, ils ne laissent pas d'être souvent accablés de tristesse & de chagrin, parcequ'il y a une infinité de maux dans la vie, qu'ils ne sauroient s'empêcher de voir & de sentir ; mais il y a cette différence entre leurs biens & leurs maux, que leurs biens ne leur paroissent tels que par

l'erreur de leur imagination, & que leurs maux ont d'ordinaire beaucoup plus de réalité qu'ils n'en connoissent.

Si cette ignorance où ils sont de la plûpart de leurs miseres, n'avoit point de mauvais effets, peut-être seroit-on tenté de la regarder comme une espece de bien, mais il s'en faut beaucoup que cela ne soit. Cette fausse idée qu'ils ont des biens & des maux de cette vie, entretient leurs attaches, nourrit leurs passions, & les empêche de penser à eux. Et ainsi rien n'est plus important que de les en bien détromper, & de les porter à ne se pas dissimuler les miseres réelles & effectives de la vie humaine.

Ce seroit un discours infini que de vouloir représenter ici toutes ces miseres, il faut se contenter d'en tracer une image racourcie. Nous l'emprunterons principalement de saint Augustin, qui ayant été fort occupé de cet objet, en a fait diverses peintures dans ses ouvrages.

Il la commence d'ordinaire par l'état des enfans. Regardez, dit-il, les enfans, & considerez de combien de maux ils sont accablés ; parmi combien de vanités, d'erreurs & de terreurs ils croiss-

CHAP. V.

Contra Julian. l. 4. c. 16. n. 83.

sent en âge : *Parvulos intuere, quot & quanta mala patiantur, in quibus vanitatibus, cruciatibus, erroribus, terroribus crescant.* Quoique l'on se soit accoutumé de regarder leur état sans horreur, parcequ'on suppose qu'ils en sortiront, il est pourtant tel qu'il n'y a point d'homme sage qui n'aimât mieux mourir, que d'être réduit à la foiblesse, à l'ignorance, à l'imbecillité d'esprit & de corps, que l'on voit dans les enfans. Ainsi nous commençons tous la vie par un état que nous jugeons pire que la mort, & cet état si miserable fait une partie considerable de notre vie.

De civ. Dei l. 21. c. 14.

Il est vrai que la raison se développant peu-à-peu, l'on sort de quelques-unes des foiblesses de l'enfance par le moyen de l'instruction. Mais cela, dit S. Augustin, ne se fait pas sans beaucoup de peines & de douleurs. Combien faut-il de menaces & de châtimens pour retenir les enfans dans le devoir, & les former à quelque chose d'utile ? Et combien peu avec tout cela réüssit-on à l'égard du plus grand nombre ? Le torrent de la corruption naturelle en emporte la plûpart. Et l'obscurcissement de l'esprit n'empêche-t-il

De Civ. Dei, l. 22. c. 22.

pas une grande partie des autres, de comprendre ce qu'on leur voudroit montrer ? C'eſt une miſere que de demeurer dans l'ignorance & dans la brutalité que l'on tire de ſa naiſſance ; & c'eſt une autre miſere que d'en ſortir par des moyens ſi laborieux & ſi pénibles. CHAP. V.

Le ſeul avantage des enfans eſt d'être malheureux ſans le ſavoir, & ſans diſcerner leurs maux ; ſi cela ſe peut nommer avantage : & cela même leur eſt ôté par l'accroiſſement de l'âge qui, leur donnant un ſentiment plus diſtinct & plus net de leurs inclinations, les rend auſſi plus miſerables, parcequ'ils ſont toujours privés de la plus grande partie de ce qu'ils déſirent.

On voudroit ne point mourir, n'avoir aucune peine de corps & d'eſprit, n'être point trompé ; *non mori, non offendi, non falli :* cependant on eſt expoſé à toute heure à la mort, aux douleurs & aux erreurs.

« Qui peut, dit ſaint Auguſtin, « je ne dis pas exprimer, mais com- « prendre toutes les miſeres auſquelles « les hommes ſont ſujets, & qui ſont « des ſuites de leur miſerable condi- « tion ? Quelle appréhenſion & quelle « *Ibid.*

CHAP. V. » douleur ne causent point la mort des » proches, la perte des biens, les jugemens injustes, les supercheries des » hommes, les faux soupçons, les » violences ausquelles on est exposé, » comme les brigandages, la captivité, les fers, la prison, l'exil, les » tortures, la mutilation des membres, les infamies & les brutalités, » & mille autres choses horribles qui » arrivent souvent ? . . . . . Qui se peut » assurer sur son innocence, d'être à » couvert des insultes des démons, » puisque quelquefois ils tourmentent » si cruellement des enfans nouvellement baptisés ? Dieu, qui le permet » ainsi, nous apprenant par-là à déplorer la misere de cette vie, & à » désirer la félicité de l'autre. Que dirai-je des maladies, qui sont en si » grand nombre, que même les livres » des Médecins ne les contiennent pas » toutes ? La plûpart des remedes qu'on » emploie pour les guérir, ne sont-ils » pas autant de tourmens, ensorte » qu'un homme ne se peut délivrer » d'une douleur que par une autre ? »

Aug. in Ps. 84. n. 10. » L'état même ordinaire des hommes n'est rien qu'une continuelle » maladie, qui a besoin d'être arrêtée

par des remedes; & ces remedes sont « d'autres especes de maladies, aus- « quelles il faut ensuite remedier. La « faim & la soif nous feroient mourir, « si l'on n'y remedioit par les alimens « & par les breuvages. On se lasse en « demeurant debout, & on se délasse « en prenant un siege; mais ce remede « de la lassitude commence bien-tôt de « nous lasser, & l'on ne sauroit de- « meurer long-temps assis. On se lasse « en veillant, en demeurant debout, « en marchant, en étant assis, en man- « geant; & de quelque côté que l'on « se tourne pour se délasser, on y trou- « ve la lassitude & la peine. » *Quidquid nobis providerimus ad refectionem, illic rursus invenimus defectionem.*

Il est vrai que tous ces maux peuvent servir d'exercices de vertu : mais si la vertu en peut bien user, & si elle aime à les souffrir ; elle n'aime pas néanmoins les maux qu'elle souffre, & elle ne doit pas même les aimer. Car ce n'est pas là l'état naturel de l'homme, c'est une suite de son péché : & comme il faut souhaiter la destruction du péché, il faut aussi souhaiter celle de ses suites. C'est un état de guerre & de combat, qui ne nous permet pas de,

jouir d'aucune paix. Cependant il est juste de tendre à cette paix que le péché a troublée. L'état de guerre ne peut être ni naturel ni éternel; car tout tend à la paix. En un mot il est légitime & conforme à l'ordre de Dieu & à sa loi éternelle, de désirer de jouir de lui sans aucune peine & sans aucun trouble de corps ni d'esprit, puisque c'est à quoi il a destiné l'homme, & qu'il ne peut être que miserable hors de cet ordre, dans lequel & pour lequel il a été créé.

CHAPITRE VI.

Image des miseres intérieures de l'homme en cette vie.

TOus les maux extérieurs ausquels l'homme est continuellement en butte dans ce monde, ne sont qu'une bien petite partie des miseres de la vie présente ; & celles qui affligent son esprit, doivent avoir infiniment plus de force pour la lui faire haïr. Quand il n'y auroit que cette horrible incertitude de la grace ou de la haine de Dieu, de notre salut ou de notre perte, où il faut que nous la passions

toute entiere ; ne devroit-elle pas suffire pour la remplir d'amertume ? Car quel criminel s'est jamais plû dans une prison, dans laquelle il est renfermé pour y attendre un jugement qui doit décider de sa mort ou de sa vie ?

Que si nous ouvrons les yeux aux dangers continuels où nous sommes de nous perdre, aux précipices qui nous environnent, aux piéges dont notre chemin est tout rempli, à la malice, à la force, & aux artifices de notre ennemi, à notre foiblesse & à notre peu de lumiere ; ne faut-il pas être stupide, non-seulement pour se croire heureux en cet état, mais pour ne s'y pas estimer très-malheureux ?

Il est vrai que la grace & la lumiere de Dieu peuvent nous garantir de tous ces dangers, & soutenir notre foiblesse contre des ennemis si redoutables ; mais hélas ! que faisons-nous pour la mériter ? « Quelles sont nos prieres « qui la doivent attirer ? Quel poids & « quelle pesanteur n'éprouve point no- « tre ame, quand elle veut s'élever à « Dieu ? Combien ce corps mortel & « corrompu, lui cause-t-il d'embarras « & d'obstacles, qui la rappellent à la «

Aug. in Ps. 101. n. 6.

CHAP. VI.

» terre & la détournent de Dieu ? » Quelle foule innombrable de phan- » tômes & de tentations, ne la vien- » nent-ils point troubler ? Et ne sent- » elle pas en elle-même comme une » multitude de vers qui la rongent, » & qui naissent du fond de sa cor- » ruption ? »

Quelle misere de n'être maître ni de son esprit ni de son cœur, & de voir l'un occupé de mille pensées ridicules & dereglées, & l'autre agité d'une infinité de mauvais désirs & de sentimens corrompus, sans pouvoir arrêter cette malheureuse fécondité ! d'être obligé de vivre avec cette foule d'ennemis intérieurs ; d'être toujours aux mains avec eux, sans pouvoir jamais les exterminer !

Il ne faut point autre chose pour se perdre, que de se livrer à eux & de cesser de les combattre, & l'on ne s'en peut garantir que par une résistance continuelle. » Il faut veiller continuel- » lement, dit S. Augustin, de crainte » qu'une fausse apparence ne nous » trompe ; qu'un discours artificieux » ne nous surprenne ; que quelque er- » reur ne s'empare de notre esprit ; » que nous ne prenions un bien pour

De Civ. Dei, lib 22. c. 23.

un mal, ou un mal pour un bien ; » que la crainte ne nous détourne de « faire ce qu'il faut, que la passion ne « nous précipite à faire ce qu'il ne faut « pas ; que le Soleil ne se couche sur « notre colere ; que la haine ne nous « porte à rendre le mal pour le mal ; « qu'une tristesse excessive ou dérai- « sonnable ne nous accable ; que nous « ne soyions méconnoissans d'un bien- « fait reçû ; que les médisances ne « nous troublent ; que nous ne fassions « quelques jugemens téméraires ; que « ceux qu'on fait de nous ne nous « abattent ; que le péché ne regne en « notre corps mortel, en nous portant « à seconder ses désirs ; que nous ne « fassions servir nos membres d'instru- « mens d'iniquité pour le péché ; que « notre œil ne suive ses appétits déré- « glés ; qu'un désir de vengeance ne « nous emporte ; que nous n'arrêtions « nos regards ni nos pensées sur des « objets illégitimes ; que nous ne pre- « nions plaisir à ouir quelque parole « outrageuse ou déshonnête ; que dans « cette guerre si pénible & si pleine de « dangers, nous ne nous promettions « la victoire de nos propres forces, ou « nous ne nous l'attribuions, au-lieu «

CHAP. VI. » de l'attribuer à la grace de celui
» dont l'Apôtre dit : Graces soient ren-
» dues à Dieu qui nous donne la vi-
» ctoire par notre Seigneur Jesus-
» Christ.

» Qui peut nier que ce ne soit une très grande misere que d'être ainsi divisé & déchiré au-dedans de soi, & d'être obligé à ce combat continuel ? *In Ps. 87.* *L'esprit nous porte en-haut*, dit le même saint Augustin : *le poids de la chair nous repousse en-bas. Ainsi dans ces deux différens efforts, dont l'un nous éleve, l'autre nous abaisse, il y a une guerre continuelle dans nous, & cette guerre est proprement l'affliction & la misere de cette vie :* SPIRITUS *sursum vocat, pondus carnis deorsum revocat. Inter duos conatus suspensionis & ponderis, colluctatio quaedam est, & ipsa colluctatio pressura nostra est.*

Voilà quelle est la condition de notre vie : mais combien cette vie est-elle pénible ? Combien y reçoit-on de plaies, & visibles & invisibles ? Combien a-t-on sujet d'en craindre l'évenement, puisqu'il ne faut souvent qu'une seule vûe & un seul consentement pour nous perdre ?

On ne peut pas même regarder avec

ſureté, les graces que l'on a reçues de Dieu, & les bonnes œuvres qu'elles nous ont fait faire. On les gâte, on les ſouille, on les perd ſouvent en y arrêtant ſes yeux, auſſi-bien qu'en les expoſant à ceux des autres. Er quelque affligeant que ſoit pour nous le ſpectacle de nos maux & de nos défauts, il eſt encore moins à craindre que celui de nos biens & de nos vertus. Chap. VI.

Que ſi en détournant un peu notre eſprit de nos miſeres intérieures, nous prétendons nous conſoler par le commerce des créatures & par la vûe de ce qui ſe paſſe dans le monde, nous n'y trouverons encore que des ſujets de haïr la vie. Car qu'y découvre-t-on autre choſe, qu'interêt, qu'injuſtices, que paſſions violentes & déraiſonnables, qu'oppreſſion de la verité & de la juſtice, qu'aveuglement, qu'erreurs, que préventions, qu'artifices, que déguiſemens, que vanité ? Où eſt-ce que la raiſon eſt écoutée ? où ſe conduit-on même par ſes veritables interêts ?

Non-ſeulement, comme dit le Prophete, *il n'y a point de verité, & de miſericorde & de ſcience de Dieu ſur la terre*, c'eſt-à-dire dans le ſiecle ; mais le petit nombre de gens de bien, qui Oſée 4. 1.

CHAP. VI. ont la misericorde, la verité & la justice dans le cœur, ne savent comment les pratiquer à l'égard des gens du monde. On ne sait comment on les doit prendre, ni ce qu'on leur doit dire. Il faut craindre de les irriter & de leur nuire au-lieu de leur servir: il faut craindre aussi de manquer à la charité qu'on leur doit. Cette double crainte tient l'esprit dans une agitation & une incertitude continuelle; & quelque précaution qu'on apporte, on ne sauroit souvent éviter de se voir engagé avec eux en de fâcheuses contestations.

In Joan. tr. 34. n. 10. » Qu'il est difficile, mes freres, dit » S. Augustin, d'être bien avec tout le » monde, & de n'entrer en contesta- » tion avec personne! Dieu nous ap- » pelle à la concorde: il nous com- » mande d'entretenir la paix entre » nous: c'est le but que nous devons » avoir, & nous devons faire tous nos » efforts pour parvenir à la paix par- » faite. Cependant il arrive souvent » que l'on entre en contestation avec » ceux que l'on veut servir. Un hom- » me est dans l'erreur, vous désirez » de le ramener à la voie de la vie; il » vous résiste avec un esprit d'aigreur.

C'eſt ainſi que les Payens & les Hé-« rétiques réſiſtent à ceux qui combat-« tent les erreurs & les doctrines des « démons, auſquelles ils ſont attachés. « Un mauvais Catholique ne veut « pas bien vivre, & vous êtes obligé « de le reprendre quoiqu'il ſoit dans le « ſein de l'Egliſe. Quelles peines n'a-« t-on point à chercher des voies de le « corriger, afin d'en pouvoir rendre « un compte favorable à notre Maître « commun ? Combien voit-on naître » ainſi de toutes parts, des ſujets de « conteſtations & de diſputes ? Il arrive « donc ſouvent qu'étant accablé d'en-« nui, on dit en ſoi-même : Qu'ai-je « affaire de ſouffrir tant de contradi-« ctions de la part de ceux qui rendent « le mal pour le bien ? Je veux procu-« rer leur ſalut, ils veulent ſe perdre. « Je conſume ma vie à conteſter, je « n'ai point de paix, & je ne fais autre « choſe que de me faire des ennemis « de ceux qui devroient avoir de l'affe-« ction pour moi, s'ils conſideroient « celle que j'ai pour eux. A quoi bon « demeurer toujours dans ces embar-« ras & dans ces ſouffrances ? Ne vaut-« il pas mieux ne s'occuper que de ſoi, « ſe ſéparer de tout, & ſe contenter «

Chap. VI. „ de prier Dieu ? Mais renfermez-vous „ en vous - même tant que vous voudrez ; si vous avez commencé de „ suivre Dieu , vous y trouverez de la „ contradiction : & quelle contradi- „ tion ? C'est que la chair convoite „ contre l'esprit , & l'esprit contre la „ chair.

„ S'il est difficile de servir les hom- „ mes , il ne l'est pas moins de se dé- „ fendre d'eux. Car il n'y a rien dans „ le monde qui ne soit contagieux ; & „ ses maximes , son esprit , ses passions „ se communiquent insensiblement à „ ceux qui y vivent. Ainsi on se trouve „ sans y penser , couvert de sa poussie- „ re , & l'obscurité qu'elle cause nous „ fait perdre de vûe la verité. „

Lettres de M. de S. Cyran, tom. 1. lettre 56. & tom. 2. lettre 1.

La seule vûe d'une personne toute mondaine , imprime je ne sai quoi de mauvais dans l'ame même d'un homme de bien. Car il y a comme un air caché dans l'esprit de tous les méchans , qui se communique plus insensiblement aux ames qui ont quelque commerce avec eux , que l'air des corps infectés de peste , ne se communique à ceux qui s'en approchent.

Ceux qui ont bien connu le monde , nous le représentent comme un grand

feu, ou plûtôt comme une source de feux formés par la triple concupiscence qui y regne, dont les flâmes se répandant de toutes parts, enveloppent les ames par les tourbillons de feu qui en sortent. Ces tourbillons entrent par les yeux & par les oreilles dans la substance de l'ame, & lui font perdre la vie de l'esprit, en lui laissant celle du corps ; & ils y entrent en diverses manieres, selon les diverses passions qu'ils excitent dans le cœur. Quelquefois ils l'empoisonnent par une douceur mortelle, quelquefois ils l'abattent par une timidité criminelle, quelquefois ils l'aigrissent par la haine & par la colere. Car tout est dangereux dans le monde ; son amitié aussi-bien que sa haine, ses caresses aussi-bien que ses persécutions. Tout cela sert de tentation à l'ame, & souvent d'occasion de scandale & de chûte.

Si ce monde dans lequel le démon regne, étoit séparé par quelques marques sensibles de celui où il ne regne pas, peut-être qu'on pourroit prendre quelques mésures pour s'y conduire surement. Mais il n'en est pas ainsi. Tout est couvert de ténebres en cette vie. Les bons & les méchans n'y

CHAP. VI. ſont pas ſeulement mêlés, mais confondus. Ils ne ſont ſouvent diſtingués que par le fond du cœur qui ne ſe voit point, & dont il n'eſt pas permis de juger. Ainſi en penſant ſe lier à des gens de bien, & trouver en eux de veritables amis, on ſe trouve ſouvent uni avec des méchans, des envieux & de veritables ennemis.

Il n'eſt pas beſoin pour être tels, qu'ils faſſent paroître des paſſions aigres & malignes contre nous; il ſuffit qu'ils ayent des intentions contraires aux nôtres. « Qui peut douter, dit » ſaint Auguſtin, qu'ils ne ſoient nos » ennemis, puiſqu'ils ont deſſein de » nous rendre compagnons de leurs » ſupplices? Et c'eſt une grande choſe, » ajoute-t-il, d'être tous les jours frappé » de leurs diſcours, & de ne ſe pas écar- » ter de la voie de Dieu. Car ſouvent » l'ame voulant aller à Dieu, eſt ſaiſie » de crainte & chancelle dans ſon che- » min. Elle n'oſe accomplir ſes bons » déſirs, de crainte de choquer ceux » avec qui elle vit, qui aiment & qui » recherchent les biens paſſagers & » périſſables. » *Et magnum donum eſt, inter eorum verba verſari quotidie, & non excidere de itinere præceptorum Dei.*

Auguſt. in Pſ. 6. n. 9.

Dei. Sæpe enim mens nitens pergere in CHAP. VI.
Deum, concussa in ipso itinere trepidat: & plerumque propterea non implet bonum propositum, ne offendat eos cum quibus vivit, alia bona peritura & transeuntia diligentes.

Il faut demeurer d'accord néanmoins qu'il y a quelque consolation dans la liaison que l'on peut avoir avec des gens de bien, & c'étoit la seule que S. Augustin trouvoit dans la vie. Mais de combien d'amertumes cette consolation est-elle mêlée ? Lors même que nous avons le plus de sujet d'être satisfaits d'eux, ils ne font souvent que nous rendre plus miserables, parceque nous prenons part à tous leurs maux. Ainsi l'amitié humaine n'est par elle-même qu'une extension de nos miseres, parcequ'elle nous y expose, non-seulement en notre propre personne, mais aussi en celle de nos amis. C'est une multiplication de craintes, de tristesses, de chagrins. Mais ce qu'il y a de plus pénible, est que comme ceux avec qui on contracte ces liaisons, sont des hommes, on y est souvent trompé, & on découvre souvent en eux dans la suite, des défauts incommodes ausquels on ne s'étoit point attendu. Quel-

CHAP. VI.

que précaution qu'on apporte pour ne les pas choquer, on les voit souvent se refroidir envers nous sur des soupçons, sur des rapports, sur des imaginations sans fondement. Ils se lassent quelquefois de nous par une pure inconstance, où par de nouvelles passions ausquelles ils s'engagent. Si l'on est réservé envers eux, ils s'en plaignent ; si l'on s'ouvre trop, ils en abusent. Il leur suffit souvent, pour concevoir de l'aversion de nous, de croire que nous ne les estimons pas assez. Ainsi après plusieurs années d'une étroite familiarité, on se trouve souvent moins unis que si l'on ne s'étoit jamais vu. Et il y a peu de liaison parmi les hommes qui ne se terminent par-là, & qui ne se réduisent à la fin, à de simples civilités, sans aucune veritable union.

Où trouve-t-on des gens qui s'intéressent sérieusement à notre bien & à notre salut ; qui entrent dans nos besoins spirituels & temporels ; qui songent à prévenir ce qui nous peut nuire, & à nous soutenir dans nos foiblesses ? Chacun pense à soi dans le monde, & est presque entierement séparé des autres. On ne voit presque nulle part aucune veritable union, &

l'on n'apperçoit que trop parmi les Chrétiens, l'accompliſſement de la menace que Jeremie faiſoit aux Juifs, *que tout frere dreſſeroit des piéges à ſon frere, & que tout ami uſeroit de déguiſement & d'artifice :* Quia omnis *frater ſupplantans ſupplantabit, & omnis amicus fraudulenter incedet ;* & qu'il rendroit Jeruſalem comme des monceaux de ſable, *& dabo Jeruſalem in acervos arenæ.* Car l'Egliſe en effet, n'eſt preſque plus compoſée que de monceaux de ſable, c'eſt-à-dire de membres ſecs qui ne ſont point unis entre eux par l'union intérieure de l'eſprit de Dieu, mais par une aſſemblage extérieur qui forme une eſpece de ſociété qui s'entretient peu, & qui eſt prête de ſe déſunir au moindre ſouffle.

Chap. VI.

Jer. 9. 4.

Ibid. v. 11.

Ce qui eſt plus étrange, eſt que cette déſunion n'a pas ſeulement lieu dans la grande ſociété de l'Egliſe, à cauſe des méchans qui la rempliſſent, mais qu'on la remarque preſque dans toutes les ſociétés particulieres, & même dans celles des plus gens de bien. Tout y eſt plein de diviſions intérieures d'eſprits & de ſentimens, & la paix extérieure ne s'y conſerve que parce-

CHAP. VI. que chacun se cache, se ménage, & dissimule aux autres ce qu'il pense.

Enfin, quand on auroit trouvé des amis exempts de tous ces défauts, on doit toujours craindre qu'ils ne changent, dit saint Augustin, comme on le doit craindre pour soi-même. Ainsi comme la malice des méchans est un sujet continuel de douleur, l'incertitude de la persévérance des bons, est un sujet continuel d'inquiétude. Qui s'étonnera après cela, que S. Augustin soutienne que les gens de bien sont toujours affligés dans cette vie, & qu'il n'y a qu'à marcher dans la voie de Dieu pour être persecuté : *Ambulet per viam angustam, & incipiat piè vivere in Christo ; necesse est ut persecutionem patiatur ?* puisqu'étant affligés, comme ils sont, des désordres & des scandales du monde, & de l'instabilité des gens de bien, ces sortes de persécutions ne leur sauroient jamais manquer ?

August. In Psal. 85, n. 7.

n. 19.

Il est vrai qu'il y en a peu qui ressentent des peines de cette nature, & que les méchans, qui sont le plus grand nombre, n'en sont nullement touchés. Mais tant s'en faut qu'ils en soient plus heureux, c'est ce qui fait au-contraire

le comble de leur malheur. Car cette infensibilité vient de l'aveuglement de leur esprit & de l'endurcissement de leur cœur. Ils sont tout couverts de plaies horribles & mortelles. Ils sont privés de tous les vrais biens. Ils sont l'objet de la colere de Dieu. Ils sont le jouet des démons qui les dominent, qui les remuent, qui les conduisent en enfer, & ils n'en voient & n'en sentent rien. CHAP. VI.

Quand ils jouiroient avec cela de tous les biens de la terre, & qu'ils seroient exempts de tous les maux ordinaires de la vie, ils ne laisseroient pas d'être très-malheureux, & leur fausse félicité ne devroit passer que pour une veritable misere. *Fallax felicitas, ipsa major est infelicitas*, dit S. Augustin. *In Psal. 129. n. 1.* Mais souvent ils ne sont pas même temporellement heureux. La justice de Dieu ne laisse pas de se faire sentir à eux, & de troubler leurs miserables plaisirs. Le monde a ses amertumes pour eux, aussi-bien que pour les gens de bien. Ils ne sont pas plus exempts que d'autres, des pertes, des maladies & des autres accidens ausquels les hommes sont exposés, & ils y sont d'autant plus sensibles, qu'ils aiment

CHAP. VI. davantage les biens qui leur ſont ravis par ces accidens. Ce ſont de purs maux pour eux, parcequ'ils ne trouvent rien en eux qui les en conſole. Ils ne ſauroient alors ni ſortir hors d'eux-mêmes, parcequ'ils n'y trouvent qu'affliction; ni rentrer dans eux-mêmes, parcequ'ils n'y trouvent rien de bon. *Non eſt quò exeat, quia dura ſunt; non eſt quò intret, quia mala ſunt.* Quand même ils n'auroient pas au-dehors de cauſes d'affliction, leurs paſſions leur en font naître au-dedans, qui ne leur permettent pas de jouir d'aucun repos veritable. Ainſi quoiqu'il ſoit vrai généralement de tous les hommes, tant bons que mauvais, qu'il eſt impoſſible qu'ils ſoient dans cette vie exempts de crainte, de travail, de douleur & de danger; cela néanmoins eſt principalement vrai des méchans. Ils ſont incapables de repos, de paix & de joie; & leur vie eſt d'autant plus miſerable & d'autant plus à plaindre, qu'ils connoiſſent moins leur miſere, qu'ils en ſont moins touchés, *tantò magis flenda quantò minus flentur.*

Auguſt. in Pſ. 36. Serm. 2. n. 10.

Chapitre VII.

Premiere maniere de concevoir la félicité du Ciel, par l'exemption des maux de la vie présente.

La vûe des miseres de cette vie, ne doit pas seulement nous en détacher & nous la faire haïr ; elle nous doit aussi servir de degré pour nous élever à la connoissance de la vie du Ciel, puisque l'exemption de ces miseres, fait une partie du bonheur que nous attendons. Et c'est pourquoi l'Ecriture nous la représente souvent sous cette idée. Elle nous fait considerer que nous y serons délivrés de la nécessité de la mort, & de tous les sujets de larmes que nous avons en ce monde. *Dieu, dit Isaïe, précipitera la mort pour jamais, & le Seigneur Dieu séchera les larmes de tous les yeux, & il effacera de dessus la terre, l'opprobre de son peuple. Car c'est le Seigneur qui a parlé.* Elle nous promet une délivrance absolue de tous nos ennemis, c'est-à-dire des démons, des méchans, de nos passions, de nos péchés. *On n'entendra plus parler*, dit le même

Isa. 25. 8.

Ibid. 60. 18.

CHAP. VII. Prophete, *de violence dans votre terre, ni de destruction & d'oppression : le salut environnera vos murailles, & les louanges retentiront à vos portes.* Elle nous fait esperer une exemption de toutes les nécessités qui naissent de notre mortalité, & qui rendent notre ame pesante. *Ils n'auront plus*, dit-il, *ni faim, ni soif : la chaleur & le soleil ne les brûleront plus ; parceque celui qui est plein de misericorde pour eux, les conduira & les menera boire aux sources des eaux. Votre soleil ne se couchera plus, & votre lune ne souffrira plus de diminution ; parceque le Seigneur sera votre flambeau éternel, & que les jours de vos larmes seront finis.*

C'est sur ce modele que S. Augustin en divers endroits de ses ouvrages, fait entrer l'exemption des miseres & des nécessités de la vie présente, dans le portrait de la béatitude, dont il tâche d'imprimer l'amour & le désir aux Chrétiens. : « Nous n'aurons plus, » dit-il, besoin de vêtement dans » cette vie bienheureuse, puisque » nous y serons revêtus d'immortalité. » La nourriture ne nous y manquera » point, puisque nos ames y seront » rassasiées de la présence de ce pain

De Symb. ad Catec.

de vie, qui est descendu du Ciel « Chap. VII.
pour notre salut. Nous y aurons de «
quoi désalterer notre soif, puisque «
nous serons auprès de la fontaine de «
la vie. Nous y serons à couvert de la «
chaleur, parceque nous trouverons «
notre rafraîchissement sous les aîles «
de celui qui nous a protegés & qui «
nous protegera à jamais. Nous n'y «
souffrirons point de froid, puisque «
nous y aurons un soleil qui échauffe- «
ra nos cœurs par la chaleur de son «
amour. Nous n'y aurons point de «
lassitude, puisque nous aurons avec «
nous celui qui est notre force. Il n'y «
aura point là de trafic, point de ser- «
vitude, point d'ouvrages pénibles «
& laborieux.

« Pourquoi, dit-il ailleurs, l'hom- « *Tract. 30. in Joan. n. 7.*
me est-il renouvellé ? c'est pour dési- «
rer les choses célestes & éternelles, «
pour soupirer après cette divine pa- «
trie où l'on jouit d'une pleine sure- «
té, où nous ne perdons plus d'amis, «
où nous ne craignons aucun ennemi, «
où l'on sera plein de saintes affe- «
ctions, où l'on ne sera plus dans l'in- «
digence d'aucune chose ; où person- «
ne ne naît, parceque personne n'y «
meurt ; où les biens ne reçoivent «

CHAP. VII. » plus d'accroiſſement, parcequ'ils n'y » reçoivent point de diminution ; où » l'on n'a plus de faim ni de ſoif, mais » où l'on eſt raſſaſié de l'immortalité, » & nourri de la verité. «

Après avoir repréſenté dans le Sermon qu'il a fait ſur le Pſeaume 84, qu'il n'y a point de paix dans le monde, qu'il faut que nous y ſoyions toujours aux mains avec les démons, avec nos concupiſcences, avec les tentations, avec les mauvaiſes penſées & les mauvais déſirs, avec la faim & la ſoif, la laſſitude, le ſommeil ; après avoir montré que les ſoulagemens des miſeres qui viennent de notre mortalité, deviendroient mortels par leur continuation ; qu'il ſuffit pour mourir, de continuer de manger, de jeûner, de demeurer aſſis, de marcher, de veiller, de dormir ; qu'ainſi nous ne pouvons eſperer de paix, que lorſque *la mort ſera engloutie par notre victoire*, qui nous fera jouir d'un repos éternel ; il s'écrie : « O mes freres,

In Pſ. 84. n. 10. » nous ſerons dans une certaine ville, » dont je ne voudrois jamais ceſſer de » parler, principalement quand les » ſcandales s'augmentent. Qui ne déſireroit ce lieu de paix dont aucun

ami ne sortira jamais, & où aucun « ennemi ne pourra trouver d'entrée, « où il n'y aura plus de tentateurs, plus « de séditieux, plus de gens qui divi- « sent le peuple de Dieu, plus de mi- « nistres du diable qui fatiguent l'E- « glise de Dieu; puisque leur Prince « même aura été jetté au feu éternel « avec tous ceux qui suivent ses des- « seins, & qui ne se seront pas séparés « de lui? Ce sera alors qu'il y aura une « paix parfaite pour tous les enfans de « Dieu; parce qu'ils s'entr'aimeront « tous parfaitement, se voyant tous « remplis de Dieu, lorsque Dieu sera « tout en tous, qu'il sera le spectacle « commun, la possession commune, « la paix commune de tous ses Elus, « & qu'il nous tiendra lui seul lieu de « toutes choses. »

CHAP. VII.

C'est par la différence qu'il y a entre la vie de la terre & celle du Ciel, qu'il releve encore celle-ci, dans un autre lieu de ce même ouvrage. « On fait, « dit-il, de bonnes œuvres dans cette « vie, en donnant du pain à ceux qui « en manquent, en recevant en sa mai- « son les étrangers, &c. Mais tout cela « n'est-il pas mêlé de misere & d'affli- « ction? Car on ne sauroit pratiquer la «

In Ps. 49. n. 22.

CHAP. VII. » misericorde, sans qu'il y ait des mi-
» serables. Puisqu'il faut donc des mi-
» seres pour l'exercer, n'est-ce pas un
» bonheur tout autre, d'être dans un
» lieu où l'on ne nourrit plus person-
» ne, parceque personne n'a besoin de
» nourriture; où l'on ne trouve plus
» d'étrangers à loger en sa maison, ni
» de nuds à revêtir, ni de malades à
» visiter, ni de querelles à appaiser;
» où tout est parfait, tout est saint,
» tout est vrai, tout est éternel; où la
» justice sera notre pain, la sagesse
» notre breuvage, l'immortalité notre
» vêtement; où nous aurons le Ciel
» pour notre maison éternelle; où la
» lassitude ne nous fera plus succom-
» ber au sommeil; où il n'y aura plus
» de mort, plus de divisions, mais où
» nous jouirons pour jamais de la paix,
» du repos & de la joie de la justice?

C'est ce qui lui fait conclure qu'il n'y a dans ce monde que pauvreté, que maladie, qu'infirmité, que foiblesse, qu'imperfection, que nécessité; & que les veritables richesses, la veritable santé & la justice parfaite, ne sont que pour le Ciel.

In Ps. 122. n. 12. » Ce sera, dit-il, dans cette sainte
» Cité qu'il y aura de veritables riches-

ſes, parceque rien ne nous y man- « quera, & que nous n'y aurons effe- « ctivement beſoin de rien. Ce ſera là « qu'il y aura une ſanté parfaite, par- « ceque la mort y ſera détruite, & que « ce corps corruptible y ſera revêtu « d'incorruptilité. Ce ſera là qu'il y « aura une vraie juſtice, parceque non- « ſeulement nous n'y pourrons faire « aucune mauvaiſe action, mais que « nous ſerons même incapables d'avoir « aucune mauvaiſe penſée.

Si les Saints ſe propoſoient ces objets, ſans craindre d'alterer la pureté de leur amour; qui eſt celui qui doit faire difficulté de ſe les propoſer auſſi, & qui ne doit reconnoître que c'eſt un grand défaut de nous entretenir ſi peu de ces penſées; & de ſoupirer ſi peu après cet état heureux & ſi différent du nôtre, où nous jouirons d'une paix inaltérable; où nous n'aurons plus d'ennemis à combattre; où nous ne ſerons troublés par aucune tentation ni extérieure ni intérieure; où le corps ne ſe révoltera plus contre l'eſprit; où l'ame ne ſera plus appeſantie par le poids & par les inclinations de la chair; où notre eſprit ne ſera plus occupé de ſoins, ni d'inquétudes, ni de penſées

CHAP. VII. vaines & inutiles ; où notre cœur ne sera plus partagé & déchiré de tant de différens désirs ; où il n'y aura plus de scandales, plus d'infidelités, plus d'artifices, plus de soupçons ; où nous ne verrons plus toutes choses dans ce nuage épais qui ne nous découvre qu'une ombre confuse de la verité ; & enfin où Dieu regnera absolument sur nous, & sera l'objet perpétuel de notre connoissance & de notre amour.

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne se faut pas former l'idée d'une Béatitude charnelle.

QUoique les Saints Peres ayent approuvé que les Chrétiens comprissent la délivrance des maux de la vie présente, dans ce bonheur souverain qui nous est promis au Ciel ; & qu'ils nous ayent donné eux-mêmes l'exemple de désirer cette paix parfaite qui ne sera troublée par aucune inquiétude, ni par aucune douleur, & qui mettra l'ame dans une joie pleine & entiere : ils ont bien vû néanmoins qu'on pourroit abuser de ces paroles, & en prendre occasion de s'en former

l'idée d'une félicité toute charnelle, en ne se figurant point d'autres biens dans l'autre vie, que ceux dont on peut jouir en celle-ci, comme les richesses, les honneurs, les spectacles magnifiques, le repos des sens, & enfin les plaisirs qui naissent de l'amour-propre. Chap. VIII.

C'est pourquoi ils ont eu soin de détruire ces fausses idées, pour nous aider à en former de veritables.

» Les hommes du monde, dit saint « Augustin, sont tout transportés par « leurs divertissemens & par leurs plai- » sirs. Cependant le Seigneur nous « avertit que les méchans sont incapa- « bles de joie. C'est qu'il y a une autre « joie que l'œil n'a point vûe, que l'o- « reille n'a point entendue, & que l'es- « prit de l'homme n'a jamais conçue. « C'est la joie de ceux qui demeurent « en vous, ô mon Dieu. Préparons- « nous à cette autre joie, dont nous « trouvons bien quelques traces dans « le monde, mais qui sont infiniment « éloignées de la verité. Gardons-nous « bien de nous proposer des plaisirs « semblables à ceux que l'on goûte sur « la terre : autrement, toute la tempé- « rance par laquelle nous nous abste- « nons des plaisirs du monde, ne se- « *In Ps. 86. n. 9.*

CHAP. VIII.

» roit qu'une espece d'avarice. Il y a » des gens qui ne jeûnent que pour se » préparer à faire meilleure chere. C'est » une grande chose que le jeûne ; il a » pour fin de modérer la concupiscen- » ce : & cependant on s'en sert quel- » quefois pour la satisfaire. Si vous » croyez donc, mes freres, que dans » cette patrie où nous sommes appel- » lés par la trompette du Ciel, nous y » devions avoir des plaisirs semblables » à ceux de la terre, & que nous ne » nous en abstenions maintenant que » pour en jouir plus pleinement dans » l'autre vie ; vous ressemblez à ceux » qui jeûnent pour se disposer à un fe- « stin, & qui sont tempérans par une » grande intempérance. Bannissez de » votre esprit ces pensées basses & » charnelles, préparez-vous à quelque » chose d'ineffable, purifiez votre » cœur de toutes les affections terre- » stres & séculieres. Nous verrons un » objet qui nous rendra heureux, & » ce seul objet nous suffira. »

In Ps. 64. n. 8.

» Nous serons remplis des biens de » votre maison, dit-il en un autre en- » droit. Mais quels sont les biens de » cette maison ? Nous imaginerons- » nous, mes freres, un palais magni-

fique plein de toute ſorte de richeſ- « ſes, de vaſes d'or & d'argent, d'Of- « ficiers, de chevaux ? Et nous y figu- « rerons-nous des peintures, du mar- « bre, des lambris, des colomnes, de « riches appartemens ? Il y a des gens « qui aiment ces choſes, mais elles « appartiennent à Babylone. Retran- « chez tous ces déſirs, ô Citoyens de « Jeruſalem; & ſi vous voulez retour- « ner à votre patrie, ne mettez pas « votre joie dans votre exil; déſirez la « maiſon de Dieu, déſirez les biens de « cette maiſon, mais n'en déſirez pas « de ſemblables à ceux que vous avez « pu voir, & que vous pouvez déſirer « pour votre maiſon de la terre, ou « pour celle de votre voiſin ou de vo- « tre ami. Le bien de la maiſon de « Dieu, n'eſt pas de cette nature .... « *Nous ſerons remplis*, dit le Prophete, « *des biens de votre maiſon; votre tem- « ple eſt ſaint, il eſt admirable en ju- « ſtice.* Voilà les biens de cette maiſon. « Il ne dit pas que ce temple eſt admi- « rable en colomnes, en marbres, en « lambris, mais qu'il eſt admirable en « juſtice. Vous avez des yeux au-de- « hors pour voir l'or & le marbre: « mais l'œil par lequel on voit la «

CHAP. VIII. » beauté de la justice, est intérieur. »

Il ne faut donc pas se tromper soi-même, ni étendre la concupiscence jusques dans le Ciel, en y désirant la jouissance des biens de la concupiscence. Dieu sera seul le partage des Elus. Il fera seul leur félicité. Leur unique joie sera de le voir, de l'aimer, de lui être assujetti, de voir qu'il regne pleinement sur eux, de n'avoir rien en eux qui s'oppose à sa justice. Voilà ce qui fera l'essence de leur bonheur; ils ne considereront tout le reste que par rapport à ce bien essentiel.

CHAPITRE IX.

Explication plus étendue de la Béatitude essentielle des Saints.

C'Est une chose étrange qu'on soit obligé de prouver aux hommes que la vûe & l'amour de Dieu sont capables de les rendre heureux. Car c'est comme leur vouloir prouver que la lumiere est capable de les éclairer, puisque Dieu étant essentiellement le bien souverain, produit par sa possession aussi nécessairement le bonheur parfait, que la lumiere chasse nécessai-

rement les ténebres. Cependant il est vrai que si les Chrétiens n'ont pas besoin de raisons & de preuves, pour croire en général que leur bonheur consiste à voir Dieu & à l'aimer, ils en ont besoin pour être touchés de cette verité. L'idée vive qu'ils ont des plaisirs des sens, fait qu'ils sont si peu sensibles aux plaisirs spirituels, qu'ils ont peine à concevoir qu'on puisse être heureux par une vûe & par un amour qui n'auroient rien de sensible. Chap. IX.

Il est donc utile de les aider en ce point, pour les conduire comme par degrés à la connoissance de la vraie félicité, & voici comme S. Augustin le fait ordinairement. Il y a peu de personnes entre ceux qui ont quelque amour pour la piété, qui n'ayent été touchées quelquefois d'une affection sensible pour les personnes en qui ils ont vû de grandes & d'éminentes vertus : Et comme ce n'est pas le corps de ces personnes qu'ils aiment, ni leur esprit naturel, il est clair que ce qui leur plaît en eux, c'est la beauté de la justice, de la charité & de la vertu. Si la justice, dit S. Augustin, n'avoit « aucune beauté, comment pourroit- « on aimer un vieillard juste & ver- « *In Ps. 64. n. 8.*

CHAP. IX.

» tueux ? Que présente-t-il à nos yeux
» qui leur puisse plaire ? des membres
» courbés, un front ridé, une foi-
» blesse universelle. Mais peut-être
» qu'étant incapable de plaire aux yeux,
» il a de quoi satisfaire les oreilles. Par
» quelles paroles, par quel chant le
» pourroit-il faire ? Quand il auroit eu
» de la voix étant jeune, l'âge la lui
» auroit ravie. A peine se peut-il faire
» entendre, bien-loin de pouvoir plai-
» re en parlant. Néanmoins si ce vieil-
» lard est juste, s'il ne désire rien du
» bien d'autrui, s'il distribue ses biens
» aux pauvres, s'il donne de sages con-
» seils, s'il a des sentimens justes sur
» toutes choses, si sa foi est entière, &
» s'il est prêt de livrer son corps tout
» cassé qu'il est, pour la verité, comme
» ont fait plusieurs Martyrs dans cet
» âge, nous ne laissons pas de l'aimer :
» & comme nous ne decouvrons en
» lui rien de beau par les yeux de la
» chair, il en faut conclure qu'il y a
» une certaine beauté de la justice, qui
» se voit des yeux du cœur, & que les
» hommes ont beaucoup aimée dans
» les Martyrs, lors même que les bêtes
» déchiroienr leurs membres; lorsqu'ils
» étoient tout couverts de sang ; lors-

que leurs entrailles étoient coupées « Chap.
par les dents des bêtes farouches. Les « IX.
yeux ne voyoient rien qui ne leur fît «
horreur. Qu'est-ce donc qui faisoit «
aimer ces Martyrs dans cet état, si- «
non la beauté de la justice qui de- «
meuroit entiere dans ces membres «
déchirés ? «

Or, si la justice peut être aimée, on peut avoir de la joie à la contempler. Car il y a du plaisir à voir & à connoître tout ce qu'on aime, & il y en a d'autant plus que l'amour est grand & que la connoissance est claire. Si la contemplation de la justice ne nous touche pas bien sensiblement dans cette vie, c'est que nous la connoissons peu, & que nous ne l'aimons que foiblement. Mais il est aisé de comprendre néanmoins qu'en augmentant cet amour & cette connoissance, le plaisir de l'ame doit augmenter à proportion.

Or c'est proprement ce qui arrivera dans l'autre vie. Nous y verrons la justice même, non dans des ruisseaux troubles & des images défigurées, mais dans sa source même. Elle se manifestera à nous dans toute sa beauté, dans toute sa grandeur, dans toute sa majesté.

CHAP. IX. Et comme cette justice est Dieu même, cette vûe excitera des transports & des ravissemens d'amour & de joie si vifs & si ardens, que nul esprit humain n'est capable d'en comprendre l'impétuosité & la violence. Mais ce que l'on comprend, c'est que l'embrasement de cet amour qui est dans la possession de son objet, doit produire par nécessité dans l'ame une joie & un plaisir ineffable; ou plûtôt, qu'il est lui-même ce plaisir & cette joie, puisque la joie n'est autre chose qu'un amour qui jouit de ce qu'il aime.

Il est clair aussi par-là que l'amour de Dieu qui fera la félicité des Saints, n'aura rien de mercenaire ni d'interessé, mais qu'il sera parfaitement épuré de tout mélange d'amour-propre; car cet amour étant l'amour de la justice, il ne rapporte pas Dieu à l'homme, mais l'homme à Dieu. L'esprit des Bienheureux sera tout pénetré de la grandeur & de l'excellence infinie de Dieu, de la bassesse & du néant des créatures, de la justice des droits que Dieu a sur elles, qui les oblige de rapporter tout leur être & toutes leurs actions à sa gloire; & de l'effroyable injustice d'une créature qui

se soustrait à son ordre, qui se retire de sa dépendance, & qui se fait la fin d'elle-même. Et ces lumieres dont ils seront tout remplis, étant jointes à l'amour ardent de cette justice qui leur prescrit ces devoirs, les porteront à s'anéantir continuellement devant la majesté de Dieu, & à le préferer à eux-mêmes par un amour éternel, comme dit S. Augustin. Ils mettront leur bonheur dans l'assujettissement à ses volontés, & ils seront par-là incapables de la moindre recherche de propre interêt. CHAP. IX.

Mais en ne se recherchant point eux-mêmes, ils n'en seront pas moins heureux. La grandeur de Dieu, sa gloire & sa félicité, feront leur joie; & Dieu se communiquant à eux avec une effusion ineffable, les unira si étroitement à son être, qu'ils seront comme plongés en lui, & qu'ils entreront en participation de ses grandeurs & de sa souveraine félicité.

Les esprits des hommes sont trop foibles dans cette vie, pour comprendre la joie que produira dans les Bienheureux la possession de Dieu. C'est pourquoi S. Paul ne l'exprime point autrement qu'en disant, que l'œil n'a 1. *Cor.* 2. 9.

CHAP. IX. point vû, & que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. On peut juger seulement que ce sera quelque chose d'inconcevable, puisque ce sera l'effet de la magnificence de Dieu, & l'accomplissement de son amour éternel pour ses Elus.

Pour s'en former néanmoins quelque idée, il est bon de faire passer son esprit par ces degrés. Quoiqu'on ne voie les créatures que par parties & séparement, & que la connoissance que nous en avons soit extrémement bornée, on ne peut nier néanmoins qu'il n'y ait quelque plaisir à en contempler la beauté.

Ce plaisir seroit plus grand, si notre esprit devenant plus étendu, en pouvoit concevoir plusieurs ensemble.

Que seroit-ce donc s'il les pouvoit comprendre toutes & tout à la fois, & contempler les rapports merveilleux qu'elles ont ensemble, pour former la beauté de l'Univers?

Il semble que ce spectacle soit déja bien capable de satisfaire & de remplir l'esprit de l'homme: & néanmoins ce n'est encore rien en comparaison de celui dont les Bienheureux jouissent. Ils

Ils voient toutes les créatures en Dieu, mais ils voient de plus le Dieu des créatures ; & cette vûe fait que toutes les créatures ne leur paroissent qu'un néant, & qu'elles disparoissent presque à leurs yeux, tant ils sont remplis de la grandeur & de l'excellence du Créateur. Chap. IX.

Saint Augustin n'a pas dédaigné de se servir de ces degrés, pour nous elever à la connoissance du souverain bien. *Consideres*, dit-il, *que tout ce que vous voyez de beau & d'excellent dans le monde, tout ce qui y attire vos cœurs, n'est que l'ouvrage des mains de Dieu ; que si ces choses ont tant de beauté, que doit-on juger de celle de Dieu ? S'il y a tant de grandeur dans ses ouvrages, quelle est la grandeur qu'il possède dans lui-même ? Si hæc pulchra sunt, quid est ipse ? Si hæc magna sunt, quantus est ipse ?* *In Ps. 84. n. 9.*

Si vous trouvez tant de plaisir, « dit-il en un autre endroit, dans ce « que vous appellez des biens, dans ces « biens, dis-je, qui ne sont pas biens « par eux-mêmes, parcequ'ils sont « muables, & que rien de muable ne « peut être bien par soi-même ; quel « plaisir n'y aura-t-il point dans la « *In Ps. 26. Serm. 2. n. 8.*

CHAP. IX. » contemplation du bien immuable & » éternel, qui demeure toujours dans » le même état ; puisque toutes ces » choses que vous appellez des biens, » ne vous pourroient plaire si elles » n'étoient des biens, & qu'elles ne » sauroient être des biens qu'en em- » pruntant leur bonté de celui qui l'est » par lui-même ? »

Si toutes les créatures ne sont à l'égard de Dieu, que ce qu'est une goutte d'eau à l'égard d'un Océan infini ; que peuvent être toutes les consolations que les créatures nous peuvent donner, qu'une petite partie de cette goutte, qui entrant dans le cœur d'un homme, le laisse aussi étroit qu'il étoit auparavant ? Mais quand Dieu entre dans l'ame en la maniere qu'il y entrera par la gloire, c'est un fleuve impétueux, c'est un torrent de délices, selon l'Ecriture. Il élargit, il étend, il éleve infiniment le cœur de l'homme au-delà des bornes de sa nature, afin qu'il puisse recevoir cette abondance de joie, dont Dieu prendra plaisir à l'enivrer, comme parle le Prophete :

Ps. 35. 9. *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ.*

La possession de Dieu remplira tellement tous les besoins & tous les désirs

de l'ame ; & toute la capacité qu'elle a d'aimer, de désirer & de jouir, sera tellement épuisée, qu'elle sera incapable de désirer & d'aimer quelque chose hors de Dieu, parcequ'elle y trouvera tout, & que Dieu lui tiendra lieu de toutes choses. « L'or, dit saint Au- « gustin, n'est pas ici ce qu'est l'ar- « gent, le vin n'est pas ce qu'est le « pain, la lumiere n'est pas un breuva- « ge : mais Dieu est tout à ceux qui le « possédent. Il sera notre nourriture, « en nous garantissant de la faim ; no- « tre breuvage, en appaisant notre « soif ; notre lumiere, en éclairant nos « ténebres ; notre soutien, en nous pré- « servant de la défaillance. Il nous pos- « sédera tout entiers en se donnant « tout à nous. On ne se fera point de « tort l'un à l'autre en le possédant. « Chacun le possédera tellement tout « entier, qu'il n'empêchera pas qu'un « autre ne le posséde de même, parce- « que nous ne serons tous qu'un, & « que Dieu nous possédera tous en « unité & totalement. »

CHAP. IX.

Aug. in Psal. 36. Ser. 1. n. 12.

Mais quelque idée qu'on se puisse former de ce souverain bonheur par le moyen de ces images, il faut avouer que tout cela n'est encore rien, &

CHAP. IX. même que notre ame n'est point capable dans cette vie ni de le concevoir ni de le porter. Car il faudra que Dieu pour la rendre susceptible de ces communications divines, & de ce torrent de délices qu'il lui reserve, l'éleve à un autre état, & qu'il la rende semblable à lui, d'une maniere si divine, que S. Augustin ne craint pas de dire, que quand nous serons comblés dans le Ciel, de la joie ineffable qui nous y est réservée, l'esprit humain périra & deviendra divin : *Cùm accepta fuerit* *In Ps. 35. n. 14.* *illa ineffabilis lætitia, perit quodammodo mens humana, & fit divina.* Saint *Greg. or. 15. p. 302* Gregoire de Nazianze dit que toute la Trinité se mêlera dans toute notre ame, Τριάδος ὅλης ὅλῃ σοὶ μιγνυμένης. Et il exprime en un très-grand nombre de lieux, l'état des Bienheureux par celui d'être *divinisé.*

Si l'on en pouvoit avoir quelque connoissance, ce seroit par ceux à qui Dieu donne quelquefois dès cette vie quelque goutte de cette eau divine dont il enivrera les Saints dans le Ciel; & ceux qui ont fait cette heureuse épreuve, nous déclarent tous que toutes les joies du monde n'ont aucune proportion avec celles qu'il fait sentir

aux ames dans ces heureux momens. Il n'y a qu'à lire ce qu'en dit sainte Therese, S. Bernard, S. Augustin, & tous ceux que l'on ne peut soupçonner avec raison de nous debiter des imaginations & des songes : ou plûtôt, il n'y a qu'à lire ce qu'en dit l'Evangile, lorsque nous rapportant ce leger échantillon de gloire que Jesus-Christ fit voir à ses Apôtres sur le Thabor, il les représente tout hors d'eux-mêmes & tout transportés de ce qu'ils voyoient. CHAP. IX. *Luc. 9. 33.*

Cependant si les joies humaines ne sont rien en comparaison de celles que Dieu donne quelquefois aux Saints encore vivans, il est certain aussi que toutes ces joies des Saints vivans ne sont encore rien en comparaison de celles de l'autre vie. Il est toujours vrai de dire que l'on ne connoît ici Dieu que par un miroir & en énigme, *Videmus per speculum & in ænigmate*, & qu'on ne le voit point à découvert : & ainsi tous ces goûts divins, toutes ces joies célestes que ces Saints & ces Saintes ont éprouvées, ne sont que des gouttes de cet Océan où les Bienheureux sont plongés, de petits rayons de cette immense lumiere qui les éclaire, *1. Cor. 13. 12.*

& de legeres étincelles de ce grand feu d'amour qui les embrase.

Chapitre X.

De l'occupation éternelle des Bienheureux.

Comme le plaisir des hommes consiste ici-bas dans une variété d'actions, & que toute occupation longue lasse leur esprit aussi-bien que leur corps, ils ont peine d'abord à comprendre ce que l'on dit de la vie des Bienheureux, qu'elle n'aura point cette vicissitude d'actions, dont celle des hommes est diversifiée sur la terre; & les Peres qui s'abaissent quelquefois jusqu'à dissiper les doutes les plus frivoles, n'ont pas oublié celui-ci. Saint Augustin en traite en plusieurs endroits, & il prend toujours soin, en nous donnant la vraie idée de l'emploi éternel des Bienheureux, d'aller au-devant de ces pensées basses & humaines.

Il le fait quelquefois plus expressément, comme dans la fin d'un de ses Sermons, où il en parle en ces termes:

Quand nous ſerons dans la maiſon de Dieu qui eſt dans le Ciel, nous ne loue- rons pas Dieu ſeulement pendant les 50 jours de la Réſurrection; nous n'aurons point d'autre occupation que celle-là dans toute l'éternité. Nous le verrons, nous l'aimerons, nous le louerons. Ce que nous verrons ne paroîtra jamais moindre à nos yeux, ce que nous aime- rons ne périra point, & ce que nous louerons ne ceſſera point de mériter nos louanges. Tout ſera éternel & ſans fin dans cette vie.

CHAP. X. *Serm. 254. de temp. n. 8.*

Ces paroles nous font voir en même-temps que la vie du Ciel eſt incapable de changement, & pourquoi elle en eſt incapable. Il eſt impoſſible de voir Dieu ſans l'aimer, ni de l'aimer parfaitement ſans le voir. Ainſi la vûe de Dieu produit néceſſairement l'amour, & l'amour des louanges; & toutes ces actions ne finiront point, parceque ce qui nous porte à changer d'actions dans cette vie, ne ſe trouvera point dans l'autre.

On ceſſe de voir avec plaiſir certains objets, & l'on ſe porte à en changer, parcequ'on y trouve des défauts, & que tout ce qu'on peut voir dans le monde étant borné, on y déſire quelque choſe

CHAP. X. de meilleur. C'est donc le défaut & les bornes des objets, qui font que nous nous en lassons : Or c'est ce qui n'arrive point dans la vûe de Dieu. Car on n'y remarque jamais ni aucun défaut, ni aucunes bornes. Ainsi on ne s'en lasse jamais : *Quod videbimus non deficiet.* Et comme on ne se lasse jamais de les voir, & qu'il est toujours présent à l'ame ; elle ne peut cesser de l'aimer, ni par-conséquent de le louer. C'est ce que ce saint Docteur exprime en un autre endroit, en ces termes : « Heureux, dit-il, ceux qui » feront dans votre maison : *Beati qui* » *habitant in domo tua Domine.* Mais » qu'est-ce qu'ils y feront ? Ils vous » loueront ; ajoûte le Prophete, dans » les siecles des siecles. Ainsi toute leur » vie ne sera qu'une louange conti- » nuelle de Dieu, & un *Alleluia* éter- » nel. Et ne vous imaginez pas, mes » freres, qu'ils puissent trouver du dé- » goût dans cette unique occupation, » parceque vous ne sauriez continuer » long-temps à louer Dieu. Ce sont » d'une part les nécessités de la vie qui » vous en détournent ; & de l'autre, que » ne voyant pas Dieu, vous n'en êtes » pas si sensiblement touchés. Si l'on

In Ps. 83. *n.* 8.

pouvoit cesser d'aimer Dieu dans « l'autre vie, on cesseroit aussi de le « louer. Mais l'amour étant éternel, « parcequ'on ne se peut jamais rassasier « de la beauté de Dieu que l'on verra, « ne craignez pas de pouvoir jamais « cesser de louer celui que vous ne ces- « serez jamais d'aimer. » *Si deficias ab amore, deficies à laude. Si autem amor sempiternus erit, quia illa insatiabilis pulchritudo erit; noli timere, ne non possis semper laudare, quem semper poteris amare.* CHAP. X.

Et c'est pourquoi, pour exprimer la paix, la tranquillité, le repos qui accompagnera cette action éternelle des Bienheureux, il dit en un autre lieu: *que l'occupation de louer Dieu sera l'unique affaire de ceux qui n'en auront plus; l'unique travail de ceux qui seront délivrés de tout travail; l'unique action de ceux qui jouiront d'un parfait repos, & l'unique soin de ceux qui seront exempts de toute sorte de soins & d'inquiétudes.* Hoc *erit otiosorum negotium, hoc opus vacantium, hæc actio quietorum, hæc cura securorum.* *In Ps. 110. n. 1.*

Mais quel sera le sujet de ces louanges éternelles? C'est ce qu'il n'est pas difficile de comprendre. Ils loueront

CHAP. X. Dieu de ce qu'ils verront en lui, de ce qui les ravira, de ce qui les comblera de joie & d'admiration. Car leurs louanges ne seront que l'effusion de leurs transports & de leurs ravissemens. Ils le loueront de ce qu'il est, de sa grandeur infinie, de sa sainteté, de sa misericorde, de sa justice, de sa puissance. Ils le loueront de toutes les merveilles qu'il a operées. Ils le loueront des graces qu'il leur a faites, des misericordes qu'il a exercées sur eux & sur tous les autres Elus. Chaque Elu le louera pour soi & pour tous les autres. Ils se joindront tous ensemble pour chanter à jamais les misericordes de Dieu sur eux : *Misericordias Domini in æternum cantabo*. Enfin ils s'immoleront sans cesse dans leur cœur comme des holocaustes de charité ; & Jesus-Christ joignant la sienne à celle de ses membres, les offrira sans cesse à son Pere en sacrifice d'amour : *Tota ipsa redempta Civitas, hoc est congregatio societasque sanctorum universale sacrificium offertur Deo per sacerdotem magnum, qui etiam seipsum obtulit in passione pro nobis, ut tanti capitis corpus essemus.* (*De Civ. Dei lib. 10. c. 6.*)

C'est l'idée que l'on se doit former

de l'occupation des Bienheureux ; & Chap. X.
quoiqu'on soit bien éloigné de pouvoir comprendre cet état & cette vie, on comprend néanmoins aisément qu'ils ne sauroient se lasser d'une occupation si sainte, parcequ'on ne change d'action, que pour chercher quelque autre chose que ce que l'on a ; & qu'ainsi le changement ne peut convenir qu'à ceux qui tendent à la félicité, & non à ceux qui la possédent.

Chapitre XI.

De la paix de la vie du Ciel.

Nous avons déja donné lieu par diverses choses que nous avons dites, de considerer dans la vie des Bienheureux, une souveraine paix. Mais la paix dont ils jouissent est un si grand bien, qu'elle mérite d'être considerée en particulier ; & cet objet est si capable d'attirer nos cœurs, qu'il est juste de le représenter séparément de tous les autres, afin qu'il y fasse plus d'impression.

Aussi voit-on que c'est sous cette idée que S. Augustin représentoit ordinairement la béatitude, & il avoit

CHAP. XI. même inspiré à son peuple un tel amour de cette paix du Ciel, que ce peuple ne se pouvoit empêcher au seul nom de paix, de faire paroître son transport par des acclamations qui interrompoient le discours de ceux qui lui parloient. C'est ce que S. Augustin remarque lui-même avec consolation dans le Sermon qu'il a fait sur le Pseaume *Lauda Jerusalem.* Car après avoir prononcé ces paroles, *posuit fines tuos pacem*, il fut interrompu par un bruit d'acclamations, sur lequel il leur parle en cette maniere. « Ce m'est » une extrême consolation, mes fre- » res, que l'amour de la paix vous fasse » pousser ces acclamations du fond de » vos cœurs: Vous avez été surpris » d'une joie prompte & subite. Je n'a- » vois encore rien expliqué, mais j'a- » vois seulement prononcé le verset » du Pseaume, & vous voilà déja tran- » sportés. Qu'est-ce qui pousse ces cris » en vous, sinon l'amour de la paix? La » beauté de la paix a brillé dans votre » esprit, & a frappé vos cœurs. Je n'ai » plus besoin d'en parler ni de m'é- » tendre sur ses louanges. Les mouve- » mens de vos cœurs ont prévenu mes » paroles. Différons donc les louanges

In Ps. 147. n 5.

de la paix, au séjour de la paix. C'est « Chap. XL.
là que nous la louerons pleinement, «
parceque nous la posséderons parfai- «
tement. Si nous l'aimons déja avec «
tant d'ardeur, lorsque nous n'en «
avons qu'une idée si imparfaite, com «
ment l'aimerons-nous lorsque nous «
la posséderons dans sa perfection ? Je «
vous dirai donc seulement, ô mes «
enfans bien-aimés ! ô enfans du «
Royaume du Ciel ! ô Citoyens de «
Jerusalem, que le mot même de *Je-* «
rusalem signifie que *l'on y verra la* «
paix. »

Cette idée lui étoit si familiere, qu'il y réduit en un endroit toute la béatitude. « Quels seront, dit-il, « *In Ps. 36. Serm. 3. n. 12.*
les plaisirs que nous attendons ? Ils «
seront comblés de joie par une abon- «
dance de paix, répond le Prophete. «
Notre or sera la paix. Notre argent «
sera la paix. Nos terres seront la paix. «
Notre Dieu sera notre paix ; la paix «
nous tiendra lieu de tout. Et cette «
paix est Dieu même, comme il le «
dit dans la suite. »

Mais pour développer ce que l'on ne voit encore que confusément dans ces termes généraux, il faut considerer avec S. Augustin, que comme il n'y a *De Civit. l. 9. c. 12. n. 1.*

CHAP. XI.

personne qui ne désire la joie, il n'y a personne aussi qui ne souhaite la paix ; & que ceux même qui se font la guerre, ne la font que pour vaincre, & par-conséquent que pour parvenir à la paix.

» Aussi, dit-il, ceux qui rompent la » paix ne la rompent pas parcequ'ils la » haïssent, mais pour en avoir une à » leur fantaisie. Les voleurs même con- » servent la paix avec leurs compa- » gnons, afin de la pouvoir troubler » impunément parmi les autres. Tout » le monde veut vivre en paix avec » sa femme, ses enfans & ses dome- » stiques : & la sévérité même dont » on use contre ceux qui la trou- » blent, a pour but de la maintenir. » Ce désir de la paix se trouve dans les » méchans aussi-bien que dans les » bons. Car ils voudroient que tout » pliât sous eux, que rien ne leur ré- » sistât : ce qui est une espece de paix ; » & en même-temps qu'ils rompent la » paix avec Dieu, en se révoltant con- » tre lui, ils la désirent dans leur corps » & dans leur ame, & ne la sauroient » trouver.

Or, encore que ce saint Docteur distingue ensuite diverses sortes de paix,

la paix du corps, la paix de l'ame sensitive, la paix de l'ame raisonnable, la paix de l'ame & du corps, la paix de l'ame avec Dieu, la paix des hommes entre eux, la paix d'une Ville, la paix d'un Etat, la paix de la Jerusalem céleste ; il est visible néanmoins que la paix essentielle consiste à être dans un état, où nos désirs soient pleinement satisfaits, où nous n'ayions rien qui résiste à nos volontés ; parceque toute résistance & toute opposition à nos désirs, trouble la paix & la tranquillité de notre ame.

Si les volontés des méchans pouvoient être entierement satisfaites, ils seroient en paix ; mais c'est ce qui ne sauroit être. Car outre que désirant d'être heureux sans Dieu, ils désirent l'impossible ; la justice de Dieu s'oppose de plus à l'accomplissement de leurs désirs. Ils veulent le plaisir, & elle les accable de douleurs. Ils veulent des honneurs, & elle les comble d'infamies. Ils veulent que tout leur soit assujetti, & elle révolte contre eux toutes les créatures, en punition de leur désobéissance.

Les Stoïciens s'étoient avisés d'un moyen ingenieux pour parvenir à la

Chap. XI.
paix, s'il eût été possible aux hommes. C'est de ne désirer rien de tout ce qui n'est pas en notre puissance : & par ce moyen les désirs de l'homme auroient été pleinement satisfaits, puisqu'il n'auroit rien désiré que ce qu'il auroit pu se donner lui-même.

Mais ils n'avoient pas pris garde que l'ame n'est pas la maîtresse de ses désirs : qu'il y en a de naturels qu'elle ne peut étouffer : qu'elle ne sauroit s'empêcher de souhaiter de n'être point trompée, de ne souffrir aucun mal, de ne point mourir : *Non falli, non offendi, non mori :* qu'elle est faite pour aimer : que ne trouvant pas un bien parfait en elle-même, il faut qu'elle le cherche hors de soi ; & qu'il est impossible que, désirant ce bien, elle soit en paix pendant qu'elle ne le posséde pas, puisque sa volonté n'est pas satisfaite. *Ubi pax*, dit S. Augustin, *ibi requies ; ubi requies, ibi finis appetendi.* Et par-conséquent lorsque l'on ne posséde pas ce que l'on souhaite comme sa fin, il n'y a point de repos ; & où il n'y a point de repos, il n'y a point de paix.

Epist. 12. n. 5.

Ainsi cette doctrine des Stoïciens, qui étoit le fondement de toute leur Philosophie, n'étoit dans le fond qu'-

ne pensée sans solidité ; & ce n'est point aussi en quoi consiste la paix des Bienheureux. Ils ne sont point exempts des désirs & des volontés inséparables de la nature de l'homme, mais ils le sont absolument de tous les désirs déreglés & illégitimes. Ainsi Dieu accomplissant tous leurs justes désirs, ils n'en ont point qui ne soient absolument satisfaits : de sorte que depuis le commencement de leur bonheur jusqu'à l'éternité, ils n'éprouveront aucune contradiction, aucune opposition au-dedans ni au-dehors d'eux-mêmes ; & voilà ce qui sera leur paix.

Ils désireront d'être absolument maîtres de leurs corps, & qu'il ne cause aucun trouble à leur ame ; & Dieu leur accordera tellement l'accomplissement de ce désir, qu'ils n'auront qu'à souhaiter d'être dans un lieu pour y être, comme dit saint Augustin : *Ubi volet spiritus, ibi protinus erit corpus.* De Civit. Dei, l. 22. c. 30. n. 1.

Ils désireront de n'être point trompés ; & ils auront une connoissance claire de toutes choses, sans erreur, sans travail, sans difficulté, parcequ'ils boiront la sagesse dans la source même : *Rerum ibi omnium quàm speciosa, quàm certa scientia, sine errore aliquo* Ibid. c. 24. n. 5.

CHAP. XI. *vel labore, ubi Dei ſapientia de ipſo ſuo fonte potabitur.*

Ils déſireront de ne point mourir; & ils auront une aſſurance entiere de l'éternité de leur bonheur & de leur vie.

Ils déſireront la juſtice parfaite; & ils en ſeront ſi parfaitement raſſaſiés, que S. Auguſtin dit, qu'en comparaiſon de cette ſource abondante de juſtice dont ils ſeront remplis, tout ce que nous en pouvons avoir dans cette vie, ne tient lieu que de quelques gouttes de roſée qui nous ſont données pour adoucir les miſeres de cette vie, & fondre la glace de l'iniquité: *Quantacumque juſtitia in nobis fuerit, ros eſt neſcio quis ad illum fontem; ad ſaginam illam tantam ſtillicidia quædam ſunt, quæ vitam noſtram molliant, & duram iniquitatem ſolvant.*

In Pſ. 122. n. 11.

Ils en ſeront tous également remplis par l'excluſion de toute injuſtice, de toute tache, de tout amour-propre, ce qui ſeroit incompatible avec la béatitude, & changeroit le Ciel en enfer.

Il eſt vrai qu'ils ne ſeront pas tous enrichis également des dons de Dieu, & qu'il y aura parmi eux diverſes meſures de charité & de lumiere, qui

feront la diversité des demeures de la céleste Jerusalem. Mais chacun, dit S. Augustin, sera parfaitement content de sa mesure, & ne portera point d'envie à ceux qui en auront une plus abondante, parceque l'unité de la charité régnera dans tous, *Non erit aliqua invidia imparis claritatis, quoniam regnabit in omnibus unitas caritatis.* CHAP. XI. *Tract. 67. in Joan. n. 2.*

C'est encore, dit-il ailleurs, un « des grands biens de cette Cité, qu'on « ne portera point d'envie à ceux qu'on « verra au-dessus de soi, & que l'on « souhaitera aussi peu de posséder ce « qu'on n'aura pas reçu, quoique l'on « soit parfaitement uni à celui qui le « recevra, que le doigt souhaite d'être « l'œil, quoique le doigt & l'œil en- « trent dans la structure d'un même « corps. Chacun y possédera tellement « son don, l'un plus grand, l'autre « moindre, qu'il aura encore le don « de n'en point désirer de plus grand « que celui qu'il aura reçu. « *De Civit. Dei l. 22. c. 30. n. 2.*

Cette inégalité de dons ne troublera donc point la paix de la céleste Jerusalem, & elle n'y sera pas non plus altérée par la vûe que les Justes y auront du supplice des Réprouvés, ni même par celle des égaremens & des péchés

CHAP. XI. de leur vie passée. Ils ne verront en tout cela que des sujets de louer éternellement la justice & la misericorde de Dieu. Ils approuveront toute sa conduite, & sur eux & sur les créatures; & unissant parfaitement leur volonté à la sienne, rien ne s'opposera à leur volonté, comme rien ne s'oppose à celle de Dieu.

CHAPITRE XII.

De l'union des Bienheureux.

DAvid ne nous porte pas seulement à contempler la Jerusalem céleste, mais il nous propose de plus, comme le motif le plus capable d'y attacher nos cœurs, l'union divine de ses habitans, *Jerusalem*, dit-il, *qui est bâtie comme une ville, dont les habitans sont unis ensemble* : JERUSALEM *quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.* (Ps. 121. 3.)

En effet il n'y a guéres d'objet plus doux & plus consolant que cette union éternelle des Elus. Mais pour le mieux comprendre, il faut faire passer notre esprit par les divers dégrés de désunion & d'union, qu'on peut remarquer entre les créatures intelligentes.

La souveraine désunion se trouve dans la société des réprouvés, soit démons, soit hommes. Car elle est extérieure & intérieure tout ensemble. Chaque réprouvé, comme nous avons dit ailleurs, est ennemi de tous les autres. Il les hait tous, & il est haï de tous. Il connoît leur haine, & la sienne leur est connue. S'il y a donc quelque société entre eux, ce n'est qu'une société de lieu & de tourmens: une société qui n'a pour effet que de s'affliger les uns les autres, & de contribuer réciproquement à leur misere.

Ce qui approche le plus de cette horrible désunion, est celle qui se trouve parmi les hommes où le démon regne, & dans le royaume de la concupiscence. Car outre les guerres & les divisions extérieures qu'elle produit entre plusieurs, ils sont tous intérieurement divisés, parcequ'ils cherchent tous leur propre interêt.

L'homme corrompu n'aime que soi, & ne peut rien aimer au-dehors que par rapport à soi; de sorte que lorsqu'il n'y trouve plus ce rapport, il cesse d'aimer & commence de haïr. S'il n'a donc pas une haine actuelle contre tous les autres, il a le principe de cette haine,

CHAP. XII. Il n'y a qu'à lui faire voir que quelqu'un est contraire à ses desseins, à ses désirs & à ses interêts, pour le porter à le haïr actuellement.

Mais comme cette haine que les gens du monde ont pour les autres, est souvent renfermée dans son principe; & que de plus ils ne connoissent pas le cœur & les pensées les uns des autres, ils s'imaginent quelquefois d'être aimés, ou du-moins de n'être pas haïs par les autres hommes. Ainsi leur désunion intérieure, quoique réelle, demeure néanmoins cachée & couverte sous des apparences d'une union extérieure, à laquelle ils sont obligés par les divers besoins qui les rendent dépendans les uns des autres.

De cette union miserable on peut passer à une union qu'on peut appeller heureuse, mais imparfaite; c'est celle qui est entre les vrais Chrétiens, qui ont le Saint-Esprit dans le cœur. Car on ne peut nier qu'ils ne soient unis, puisqu'ils sont animés par le même Esprit, & que cet Esprit leur faisant aimer Dieu, fait aussi qu'ils s'entr'aiment tous; puisqu'on ne sauroit aimer Dieu sans aimer tous ceux qui l'aiment. Ils s'entr'assistent par le secours

mutuel de leurs prieres, & ils partici- Chap. XII.
pent tous en quelque sorte aux biens & aux maux les uns des autres.

Mais quoique cette union soit le plus grand bien des hommes dans cette vie, il faut néanmoins reconnoître qu'elle est encore très-défectueuse & mêlée de quantité de miseres.

Car premierement les vrais Chrétiens ne se connoissent pas ordinairement les uns les autres; ainsi ils ne savent pas s'ils sont unis, & ils ne jouissent point du bien de leur union. Le nombre des vrais Chrétiens que chacun connoît, est toujours fort petit, & l'on n'est pas même toujours fort uni extérieurement avec ceux que l'on connoît. La diversité des lumieres, des vûes, des humeurs, produit souvent entre les personnes de piété des especes de désunions extérieures; & les amitiés les plus étroites sont sujettes à se refroidir & à s'alterer par de faux rapports, des soupçons, de jugemens téméraires. Quand on auroit séparé tous ces défauts des liaisons qu'on peut avoir en ce monde avec les gens de bien, il en reste deux qui en sont inséparables dans cette vie: l'un, que nous ne connoissons point avec evidence le

CHAP. XII. fond du cœur de personne ; l'autre, que nous ne nous pouvons pas assurer de la persévérance de qui que ce soit dans l'amitié, non plus que dans les autres vertus.

C'est par le retranchement de tous ces défauts, qu'il faut concevoir la perfection de l'union des Bienheureux. Non-seulement ils seront tous unis intérieurement & extérieurement, mais cette union ne leur sera point inconnue. Le cœur de tous les Citoyens de cette ville de paix, sera découvert à chacun d'eux. Aucun ne verra dans un autre la moindre différence de sentimens, de désirs, d'inclinations. Ils aimeront tous les autres, & ils sauront tous qu'ils en sont aimés, & ils ne craindront point que cet amour soit jamais altéré par aucun refroidissement.

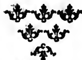
Enfin tout ce que l'esprit des hommes a pu inventer pour former l'idée d'une parfaite amitié, se trouve là d'une maniere infiniment élevée au-dessus de tout ce qu'ils en ont pensé. Car ils ont été bien éloignés de concevoir cette pénetration mutuelle d'esprits & de cœurs ; cette unité de lumieres & de désirs, & cette ardeur incroyable

croyable d'amour qui se trouve dans le Ciel. CHAP. XII.

Que si le plus doux de tous les biens de la terre est d'aimer un petit nombre de personnes, & de connoître qu'on en est aimé, & de répandre son cœur les uns dans les autres avec une entiere confiance ; quelle joie doit produire dans le cœur de chaque Elu, l'union parfaite qu'il a avec tous les autres ? de voir en eux les sentimens ardens de charité qu'ils ont pour lui, & de savoir qu'ils voient aussi les siens ; de les aimer parfaitement & de les voir parfaitement heureux ? Ne peut-on pas dire avec verité, qu'ils jouiront tous ainsi d'une félicité multipliée & redoublée par celle des autres ; & que chaque Elu ne sera pas seulement heureux en sa propre personne, mais qu'il le sera en celle de tous les autres, puisqu'il regardera leur bonheur comme le sien propre ?

Quelle joie d'être uni à tant de Saints, dont nous entendons parler dans les livres de l'Eglise ; de connoître les voies par lesquelles Dieu les a conduits au bonheur dont ils jouissent, & tous les mouvemens qu'il a formés dans leurs cœurs ; de savoir tout ce qui

CHAP. XII. s'est passé entre Dieu & eux, & qui est demeuré inconnu aux hommes; de connoître entierement cette multitude innombrable d'Anges bienheureux, dont on sait si peu de choses; de pénetrer les cœurs des Patriarches, des Prophetes, de la sainte Vierge, des Apôtres, de tous les Saints connus & inconnus; de ne savoir pas seulement l'histoire de toute la céleste Jerusalem, qui comprend celle de toute la conduite de Dieu sur les Elus, mais de la savoir par eux-mêmes & par la manifestation de leur cœur; de voir la fin, le progrès, & l'accomplissement de toutes choses, & de quelle sorte rien ne s'est fait dans le monde que pour les Elus! O histoire qui mérite seule d'être l'objet de la curiosité des Chrétiens, & qui doit éteindre en eux toute autre curiosité! heureuse histoire qui ne regarde que des heureux, & dont la connoissance rend heureux?



CHAPITRE XIII.

De la royauté des Bienheureux.

ON ne peut douter que tous les Bienheureux ne possédent une royauté, puisque Jesus-Christ même les déclarera Rois dans son jugement, en leur disant : Venez les bien-aimés de mon Pere, possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. C'est aussi dans la vûe de cet honneur suprême auquel ils doivent être élevés, que David s'écrie : Que la gloire, ô Dieu, dont vous honorez vos amis, est grande ! que leur principauté est puissamment affermie ! *Nimis honorificati sunt amici tui Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* Matth. 25 34. Ps. 139. 17.

Comment ne seroient-ils point Rois dans l'autre vie, puisqu'ils le sont dès celle-ci, & que S. Pierre les appelle dès ce monde même, un Sacerdoce Royal, *Regale Sacerdotium ?* Comment ne le seroient-ils point, puisqu'ils sont cohéritiers, freres & membres de Jesus-Christ, à qui son Pere a assujetti toutes choses, *Subjecit ei omnia*, comme dit S. Paul ; & qu'ils sont asso- 1. Pet. 2. 9. 1. Cor. 15. 28.

ciés à son héritage, à son corps, & par-conséquent à sa royauté ?

Pour connoître la grandeur de cette royauté, il ne faut que la comparer avec celle des Rois de la terre, & en considerer les différences.

Ce que l'on remarque d'abord dans la puissance des Rois de la terre, c'est qu'elle se termine par leur mort, & qu'ainsi étant attachée à leur vie, elle est aussi vaine & aussi peu solide que la vie des hommes.

Ils ne la possédent pas même pendant tout le temps qu'ils en ont le titre. Car qu'est-ce que la royauté d'un Roi qui dort ; & qui croiroit qu'un Roi qui auroit toujours dormi eût veritablement été Roi ? Ils ne le sont donc effectivement que quand ils en jouissent, & qu'ils agissent en Rois. Or, combien y a-t-il de temps dans la vie des Rois, où ils ne pensent point à leur royauté, & ne font que des fonctions basses & animales ? Mais lors même qu'ils y pensent le plus & qu'ils veulent le plus en jouir, leur royauté les exempte-t-elle des miseres de la vie & des infirmités de la nature ? L'ennui & le chagrin ne les vont-ils pas attaquer jusques sur le trône, & ne les

forcent-ils pas de quitter ces royales CHAP. XIII.
occupations pour ſe rabaiſſer à des actions très-communes ? Il leur faut de petits amuſemens qui les empêchent de penſer à eux, pour les aider à porter le poids de cette couronne qu'ils ne ſauroient ſoutenir; & avec tous ces miſerables ſoulagemens, il y en a qui n'ont pas laiſſé de croire qu'il eſt encore plus avantageux de s'en défaire tout-à-fait. Si cette réſolution eſt rare, c'eſt peut-être qu'il eſt rare que les hommes ſuivent la raiſon. Car qui pourroit dire les inquiétudes & les peines qu'ont ceux qui paroiſſent les plus heureux, pour maintenir leur autorité & leur puiſſance; de combien d'appuis & de ſecours ils ont beſoin, de combien de perſonnes ils ſont dépendans ? De ſorte que l'on peut dire veritablement que la domination ne s'achete qu'au prix d'une infinité de ſervitudes, & qu'il n'y a point de gens plus gênés & moins libres que les Princes. Nous obéiſſons à Céſar, dit Ciceron, & Céſar obéit au temps. Ainſi comme nous ne pouvons ſavoir à quoi il nous voudra obliger, il ne peut ſavoir lui-même à quoi les conjonctures l'obligeront. *Nos illi ſervi-*

CHAP. XIII *mus, ille temporibus. Ita nec ille quid tempora postulatura sint, nec nos quid ipse postulet scire possumus.* Voilà ce que c'est que cette idole de l'ambition humaine, & ce que les hommes du monde regardent comme la souveraine félicité de cette vie.

Il ne faut que prendre le contrepied de tous ces défauts & de toutes ces miseres, pour concevoir ce que c'est que ce Royaume divin que Dieu a préparé à tous les Elus. C'est un Royaume qui non-seulement est éternel en lui-même, mais qui rend éternels ceux qui le possédent. Comme on ne le sauroit perdre, on n'a point de peine à le conserver. On n'en jouit point par intervalles & avec diverses interruptions. On n'y est jamais attaqué par l'ennui, par le chagrin, par la lassitude. On y est exempt de toute misere, de toute servitude, de tous soins. C'est un Royaume qui n'est jamais troublé par aucune guerre, parcequ'on y est inaccessible à tous ennemis.

Enfin c'est un Royaume possédé par une infinité de Rois, qui bien-loin de diminuer la grandeur & la puissance les uns des autres, l'augmentent au-contraire & la fortifient, parcequ'ils n'ont

tous qu'un même cœur & qu'un même esprit, & qu'ils ne font tous ensemble qu'un Roi qui est Jesus-Christ. C'est à ce Royaume que nous sommes appellés. C'est ce Royaume qui nous est promis, à des conditions si favorables, qu'il suffit pour l'obtenir, de le désirer sincerement. Chap. XIII.

Chapitre XIV.

Quelles impressions la méditation de la félicité du Ciel doit faire sur nous.

Comme nous n'avons fait jusqu'ici que rapporter les pensées des Peres, pour former l'idée de la vie du Ciel, nous ne ferons de même que les suivre dans les réflexions qu'ils en ont tirées.

I.

Saint Paul en ouvre une qui est de grande étendue, en représentant tous les travaux & toutes les peines que les Athletes enduroient pour acquérir une couronne corruptible; afin de nous exciter à endurer avec joie les travaux de la vie chrétienne, pour acquérir une couronne incorruptible. Car il nous apprend par-là que la grandeur des *1. Cor. 9. 25.*

CHAP. XIV.

biens que nous attendons, nous doit faire méprifer tous les maux de cette vie, foit qu'il faille les fouffrir quand ils nous arrivent, foit qu'il faille s'y expofer, quand Dieu nous y engage.

C'eft en fuivant cette ouverture, que faint Auguftin fe fert de l'exemple des peines que les hommes endurent, ou pour éviter des maux, ou pour acquérir des biens temporels; afin de faire voir combien on doit faire peu d'état de celles qu'il faut fouffrir pour gagner le Ciel. « Les hommes, dit-il, » fouffrent qu'on emploie le fer & le » feu pour les délivrer par une dou- » leur plus courte mais plus violente, » de celles d'un ulcere, qui quoique » plus longues, n'auroient pas tou- » jours duré. Un foldat ufe fon corps » par les travaux de la guerre, afin de » fe procurer un repos, dont il jouit » beaucoup moins de temps qu'il n'en » a paffé dans les fatigues & les mife- » res de cette profeffion. Que dirai-je » de ceux qui trafiquent fur la mer? à » quels dangers ne s'expofent-ils point, » pour acquérir des richeffes vaines & » périffables, que l'on ne fauroit fou- » vent conferver, qu'avec encore plus » de périls qu'il n'en a fallu courir pour

De verb. Dom. fecundùm Matth.

les acquérir ? Pourquoi la charité ne « feroit-elle donc pas pour la béatitu- « de, ce que la cupidité fait pour les « biens du monde, qui ne sont qu'une « misere effective ? « Chap. XIV.

Il se sert de cette même raison, d'une maniere encore plus vive dans sa Lettre à Armentaire & à Pauline.

L'on s'expose ici-bas, dit-il, à « tant de travaux, à tant de pertes, « pour prolonger, ou pour rendre plus « agréable cette vie qui doit nécessai- « rement finir un jour, quoique l'on « ne puisse s'exempter de la mort, mais « seulement la reculer de quelques an- « nées. A combien plus forte raison « sommes-nous obligés de souffrir « toutes ces peines pour acquérir la vie « éternelle, où la nature n'est plus « obligée d'éviter la mort avec tant de « soin, ni la lâcheté de la craindre avec « tant d'infamie, ni la sagesse de la « supporter avec courage ? Car la mort « ne sera plus alors redoutable, puis- « qu'alors il n'y aura plus de mort. « Comment ne voudriez-vous donc « pas être du nombre des chastes amans « de cette vie éternelle & bienheureu- « se, puisque vous voyez que cette vie « passagere, toute miserable qu'elle « Ep. 127. n. 2.

CHAP. XIV. » est, à des amans si passionnés ? »

» Par combien de travaux les hommes achetent-ils la prolongation de leurs travaux, & par combien de craintes fuient-ils la mort, afin de la pouvoir craindre plus long-temps ?

» Quelles douleurs le fer & le feu ne font-ils point souffrir à ceux qui se mettent entre les mains des Médecins pour être guéris ? Ce n'est pas toutefois pour ne point mourir, mais seulement pour mourir un peu plus tard. Les tourmens qu'ils souffrent sont certains, l'esperance de prolonger leurs jours est incertaine, & la violence de la douleur fait souvent mourir ceux qui ne s'y étoient exposés que par la seule crainte de mourir. Ainsi ayant mieux aimé souffrir la douleur pour éviter la mort, que de souffrir la mort pour éviter la douleur ; il arrive qu'ils souffrent tout ensemble & la douleur & la mort, non-seulement parce qu'ils trouvent quelquefois la mort dans la douleur même à laquelle ils avoient eu recours pour éviter la mort, mais aussi parcequ'après avoir tant souffert pour être guéris, ils sont enfin contraints d'a-

bandonner une vie qui, quoique re- « couvrée par mille tourmens, ne sau- « roit toujours durer, puisqu'elle est « toujours mortelle, ni long-temps du- « rer, puisqu'elle est si courte, ni mê- « me dans ce peu qu'elle dure, avoir « une durée qui soit certaine, puis- « qu'elle n'est jamais qu'incertaine. «

II.

On peut appliquer cette même considération à mille objets qui se présentent tous les jours dans le monde, & qui nous peuvent convaincre que nous ne faisons point pour la vie éternelle, ce que les gens du monde font pour leur fortune, ou pour satisfaire leurs passions.

Quand on voit par exemple ceux qui veulent s'élever & se pousser dans le monde, si attentifs à ménager tout ce qui leur peut nuire, si patiens à souffrir des rebuts de ceux à qui ils font la cour, si complaisans pour s'accommoder à tous leurs désirs, si laborieux pour réüssir dans leurs desseins, si peu ménagers de leur santé quand il s'agit de leurs interêts, si pleins de la passion qui les posséde, & si appliqués aux moyens de la faire réüssir; n'a-t-on pas

CHAP. XIV. sujet de se reprocher à soi-même la lâcheté avec laquelle on recherche la vie éternelle, & de s'écrier avec saint

S. Bern. Serm. de advers. 26. n. 3. Bernard : *Quelle honte & quelle confusion pour nous ! Ils ont plus d'ardeur pour leur malheur, que nous n'en avons pour notre bien. Ils courent avec plus de vitesse & de promptitude à la mort, que nous ne courons à la vie.*

Quand nous voyons les maux que l'on souffre pour satisfaire des passions criminelles, les travaux d'un homme possédé de la passion du bien, ses soins, sa vigilance, ses inquiétudes, ses veilles, son renoncement à toute sorte de plaisirs, les dangers & les fatigues où la fumée de l'honneur engage les gens ; ne devons-nous pas nous dire à nous-mêmes, que si l'on se damne avec tant de peine dans le monde, il est bien raisonnable qu'on se sauve aussi avec quelque peine ; & que c'est une grande honte qu'une lâche timidité nous fasse fuir dans la voie de Dieu, des peines beaucoup moindres & très-salutaires, tandis que dans la voie du siecle il en faut souffrir de beaucoup plus dures qui ne nous servent de rien ? *Cùm in itinere Dei faciliora & utilia ignavâ formidine fugiuntur, in itinere sæculari*

duriora & sterilia ærumnoso labore tolerantur. Chap. XIV.

Enfin, n'y a-t-il pas lieu de se dire à soi-même, en voyant les difficultés qu'il y a dans le monde, à réüssir dans les moindres entreprises, à se procurer quelque établissement, à gagner l'amitié des Grands de la terre, ce que S. Augustin rapporte, qu'un homme du monde dit à un de ses amis, aprés la lecture de la vie de S. Antoine : Dites-moi, je vous prie, à quoi nous « prétendons parvenir par tous nos tra- « vaux, quel est le but où nous ten- « dons, & qu'est-ce que nous avons « en vûe dans nos emplois ? Pouvons- « nous porter nos esperances plus loin « dans la vie que nous menons à la « Cour, que d'être en faveur auprès « de l'Empereur ? Et quand nous en se- « rions venus là, combien cette place « est-elle fragile & périlleuse ? & com- « bien faut-il courir de dangers pour « arriver à un état encore plus dange- « reux ? jusqu'à quand vivrons-nous « de cette sorte ? Je n'ai qu'à vouloir « être ami de Dieu, & je le ferai. « Il le dit, & il le devint en même-temps, ayant sur l'heure quitté toutes les prétentions du monde pour se don-

Conf. l. 8. c. 6. n. 5.

CHAP. XIV.

ner tout à Dieu. Pourquoi ce grand objet de la vie éternelle, & la bassesse de tout ce que l'on recherche dans le monde, ne font-ils pas la même impression sur nous ? Et pourquoi au-moins ne nous reprochons-nous pas sans cesse notre lâcheté & notre foiblesse ?

III.

Saint Augustin ne se sert pas seulement de cette consideration pour animer les Chrétiens à souffrir avec courage tous les maux de cette vie, mais aussi pour les humilier dans les bonnes actions qu'ils pratiquent pour acquérir la vie éternelle, en leur faisant voir qu'ils ne font tout au plus pour le Ciel, que ce que des Payens ont fait pour leur pays.

De Civ. Dei, l. 5. c. 28. n. 1.

» Qu'y a-t-il de si grand, dit-il, à » mépriser tous les charmes de la vie » présente pour cette patrie céleste & » éternelle, puisqu'un Romain a pu » se résoudre à faire mourir ses enfans » pour une patrie terrestre & tempo- » porelle ? Si le désir de procurer la » liberté à des gens qui devoient mou- » rir, a bien pu armer un pere contre » ses propres enfans ; quelle merveille, » si pour la veritable liberté qui nous

affranchit de l'empire du péché, de « la mort & du diable, nous ne fai- « sons pas mourir nos enfans, mais « nous mettons les pauvres de Jesus- « Christ au nombre de nos enfans ! «

Si un autre Romain après avoir « délivré sa patrie de la fureur de ses « ennemis, quoiqu'elle eût si mal re- « connu ce service, que de l'exiler « pour suivre la passion de ses envieux, « ne laissa pas de la sauver encore des « mains des Gaulois ; pourquoi un « Chrétien se vanteroit-il comme d'u- « ne grande chose, de ce qu'ayant « peut-être reçu dans l'Eglise quelque « injure atroce & infamante de ses en- « nemis, il ne s'est point jetté parmi « les héretiques ?

S'il s'en est trouvé qui ont mis leur « main dans un brazier ardent, pour « effrayer par une telle hardiesse un Roi « ennemi ; qui croira avoir fait quel- « que chose qui mérite le Royaume « des Cieux, quand pour l'obtenir il « aura abandonné, je ne dis pas sa « main, mais tout son corps aux flâmes « de ses persecuteurs ?

S'il y en a qui se sont dévoués à la « mort pour appaiser les dieux par leur « sang ; que les Martyrs ne s'enorgueil- «

CHAP. XIV.

» lissent pas, si par l'ardeur de leur foi » & de leur charité, ils ont combattu » jusqu'à l'effusion de leur sang, pour » cette patrie où se trouve la vraie & » immortelle félicité; & n'ont pas seu- » lement aimé leurs freres pour qui ils » le répandoient, mais leurs ennemis » même qui le répandoient. »

Ce saint Docteur pousse encore plus avant ces sortes de réflexions : mais celles-là suffisent pour montrer que si l'on avoit bien la vie éternelle dans le cœur, on ne verroit presque rien dans le monde qui ne servît à nous animer, ou à nous humilier. Car qu'y a-t-il de plus juste que de faire pour le Ciel ce que les gens du monde font pour la terre ? Et qu'y a-t-il de plus lâche & de plus indigne, que de ne pas faire pour être heureux éternellement, ce que les hommes du monde font tous les jours pour des fins si frivoles & si basses ?

IV.

Une autre réflexion très-naturelle & de très-grande étendue, que la consideration du bonheur éternel que nous attendons doit produire en nous, c'est que puisque ce bonheur est en effet notre souverain bien & notre derniere

fin, il doit avoir ce rang & cette place dans notre cœur. Or le propre du souverain bien, dit saint Augustin, c'est qu'on y rapporte toutes choses : *Summum bonum id dicitur quò cuncta referuntur.*

Chap. XIV.

August. Ep. 118. n. 13.

Que la vie éternelle ne soit donc pas notre fin de paroles seulement, mais qu'elle le soit réellement & en effet. Qu'elle soit le principal objet de notre esprit & la principale fin de nos actions, qu'elle fasse la principale & la plus agissante de nos passions, & que l'on remarque en toute notre vie ce caractere, que nous ne préferons rien à notre salut, que nous tendons au Ciel, & que nous soupirons après d'autres biens que ceux de la terre.

V.

Mais parceque nous ne saurions accomplir ces devoirs, si nous n'aimons la vie éternelle ; ni l'aimer, si nous n'y pensons ; nous pouvons nous servir de toutes les inventions saintes, qui peuvent nous en renouveller l'idée & la graver plus profondément dans notre cœur, & suivre pour cela les vûes que les saints Peres nous ont données. L'Esprit de Dieu qui les animoit, a

CHAP. XIV. fait consister leur piété à s'élever à la pensée & au désir de la vie éternelle, par tous les états & toutes les rencontres de la vie.

S'ils ont été dans la prosperité & dans la possession de quelques biens temporels, il les ont regardés comme des soulagemens de miserables & de condamnés, & non comme des recompenses qui nous pussent rendre heureux : *Hac omnia miserorum sunt damnatorumque solatia, non pramia beatorum.*

De Civitate Dei, l. 22. c. 24. n. 5.

Ils ont pris garde de ne considerer ces biens, que comme des rafraîchissemens que Dieu nous accorde dans le cours de notre voyage, & non comme ceux où nous esperons de parvenir, lorsque notre voyage sera achevé. *Dieu nous console*, dit saint Augustin, *dans notre chemin, pourvû que nous comprenions que nous sommes en chemin, & que toute cette vie, & toutes les choses dont nous y usons, ne nous doivent tenir lieu que d'une retraite de voyageurs, & non d'une maison où nous voulions demeurer :* TOTA ISTA VITA, *& omnia quibus uteris in hac vita, sic tibi debent esse tanquam stabulum viatori, non tanquam domus habitatori.*

In Ps. 34. Serm. 1. n. 6.

S'ils ont souhaité des biens temporels

ou pour eux ou pour les autres, ils ont eu soin de ne les regarder qu'en une maniere qui eût rapport avec la vie du Ciel. *Que le Seigneur*, dit S. Augustin, *nous reçoive entre ses bras pour nous consoler par les biens de la terre, & pour nous rendre bienheureux par la possession des biens éternels :* Dominus *nos suscipiat consolandos temporalibus, beatificandos æternis.* Dans l'usage même qu'ils en ont fait, ils ont eu toujours d'autres biens en vûe, & ont tâché de faire servir ces consolations humaines pour s'exciter à les désirer. *Que sera-ce*, dit S. Augustin, *que les biens du Ciel, puisque l'on trouve tant de plaisir dans ceux de la terre ?* Quæ *igitur illa sunt, si tot ac talia ac tanta sunt ista?* *Que ces choses*, dit-il ailleurs, *que nous aimons dans le monde, nous servent à aimer Dieu davantage, puisqu'il les surpasse tant en beauté & en grandeur.*

Chap. XIV.

In Ps. 26. enarr. 2. n. 19.

De Civ. Dei, l. 22. c. 24. n. 5. in Ps. 84. n. 9.

VI.

S'ils ont vû ces biens du monde entre les mains des méchans ; au-lieu d'en prendre sujet de leur porter envie, ils n'ont songé qu'à se fortifier dans l'amour & dans l'estime des biens éternels.

CHAP. XIV. *De Civ. l. 22. c. 24. n. 5.* *Que donnera-t-il*, dit S. Augustin, *à ceux qu'il a prédestinés à la vie, puisqu'il fait tant de biens à ceux qu'il a prédestinés à la mort?* QUID DABIT *eis quos prædestinavit ad vitam, qui hæc dedit etiam eis quos prædestinavit ad mortem?* Et tant s'en faut qu'ils en ayent pris sujet d'en estimer davantage les méchans, parcequ'ils possédoient les biens de la terre; qu'ils en ont pris occasion de mépriser ces biens, de ce qu'ils pouvoient être possédés par des méchans.

In Ps. 62. n. 14. *Ces biens*, dit-il, *que Dieu donne aux impies, sont si vains, qu'ils méritent bien d'être possédés par des impies. Ne les regardez donc pas comme estimables, puisque vous voyez que les impies les peuvent avoir:* QUÆ *donat & malis, tam frivola sunt, ut & malis donari digna sint: ne tibi quasi magna videantur quæ possunt donari & malis.*

In Ps. 72. n. 3. *Si Dieu regardoit*, dit-il ailleurs, *ces biens de la terre, comme quelque chose de grand, il ne les accorderoit pas à des méchans; mais il les donne aux méchans, afin d'apprendre aux bons à lui demander des biens qu'il ne donne point à des méchans.*

VII.

C'est ainsi que les consolations humaines ne les ont point empêché de faire de Jerusalem, le principal objet de leur joie & de leurs désirs, comme parle le Prophete : *Si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* Ps. 136. 6.

Mais ils ont trouvé dans les afflictions & dans les maux de cette vie, encore plus de moyens de s'enflammer du désir de la vie éternelle.

Ils ont regardé ces afflictions & ces traverses, que les hommes éprouvent dans les choses qu'ils possédent le plus légitimement, comme des avertissemens que Dieu leur donne, de n'avoir de l'amour que pour le Ciel, & de ne pas considerer comme leur maison, les retraites passageres où ils se reposent en passant. *Docetur amare meliora per amaritudinem inferiorum : ne viator tendens ad patriam, stabulum amet pro domo sua.* In Ps. 40. n.

Ils ont reconnu que c'étoit une misericorde de Dieu, de semer ces amertumes & ces dégoûts parmi les douceurs trompeuses des choses du monde, afin d'empêcher les Chrétiens de s'y attacher, & de les porter à cher-

CHAP. XIV. cher avec plus d'ardeur cette autre vie, dont les douceurs sont saintes & salutaires : *Ideo autem huic vitæ malè dulci* *In Ps. 43. n. 2.* *miscet amaritudines tribulationum, ut alia quæ salubriter dulcis est, requiratur.*

Ils ont cru que c'étoit un grand bien que Dieu dépouillât le monde à leur égard de ce qu'il avoit de trompeur, afin que leur amour qui auroit pu s'y porter, se tournât tout entier vers ce repos qui n'est ni de cette terre, ni de cette vie.

Ils s'en sont servis pour reconnoître la misere de la vie présente, la foiblesse de l'homme, l'instabilité des choses du monde, l'aveuglement de ceux qui s'y attachent ; & ils ont tâché par-là d'exciter en eux le désir de ce Royaume, dont le moindre bien sera d'être exempt de tous ces maux.

Ils ont tâché de porter les hommes à désirer pour l'autre vie tout ce qu'ils désirent pour la vie présente, parcequ'ils savoient qu'on y trouve tous les biens avec excellence, & que le souverain bien que l'on y posséde les comprend tous. *Si vous aimez les richesses,* *Epist. 127. n. 5.* dit S. Augustin, *mettez-les en un lieu où elles ne puissent jamais périr. Si vous aimez l'honneur, ne recherchez que ce-*

lui qu'on ne peut avoir sans le mériter. Si vous aimez le salut, efforcez-vous de l'acquérir d'une maniere qui ne vous donne plus sujet d'appréhender de le perdre. Et enfin si vous aimez la vie, rendez-vous dignes d'une vie qui ne puisse jamais être terminée par la mort. Enfin ils se sont servis de la félicité du Ciel, pour mépriser & tous les maux & tous les biens de la vie présente : ce qui fait dire à saint Bernard : *Heureux celui qui médite toujours en la présence du Seigneur, & qui repasse continuellement dans son esprit, le bonheur dont on jouira à sa droite! Qu'y a-t-il qui puisse paroître dur, à celui qui est continuellement occupé de la pensée que les maux de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire que nous esperons? Et que peut désirer en ce monde corrompu, celui dont l'œil contemple toujours les biens du Seigneur dans la terre des vivans?*

CHAP. XIV.

Bern. de Ascens. Dom. Serm. 4. n. 7.

VIII.

On peut dire aussi de la connoissance de la félicité des Elus, ce que nous avons déja dit de la connoissance de la misere des réprouvés, qu'elle doit servir de regle à tous les jugemens que nous portons du bonheur ou du mal-

CHAP. XIV. heur de ce monde, aussi-bien que de sa grandeur & de sa bassesse. C'est être grand & heureux, que d'avoir droit au Royaume de Dieu, d'être dans la voie qui y conduit, de posséder les biens de la grace, qui en sont la semence, les prémices & le gage.

C'est être pauvre, miserable, & réduit à la derniere bassesse, que d'être dépouillé de ce droit, & d'avoir en soi ce qui mérite l'enfer.

Toutes les différences qui naissent des conditions & des qualités humaines, ne sont rien en comparaison de celles-là. Aussi Jesus-Christ pour nous imprimer davantage cette verité dans l'esprit, a voulu commencer par-là ce Sermon merveilleux de la montagne, qui contient toutes les maximes de son Evangile. *Beati pauperes spiritu*, dit-il, *quoniam ipsorum est regnum cœlorum*; BIENHEUREUX *sont les pauvres d'esprit, parceque le Royaume des Cieux est à eux*. C'est-à-dire, que c'est ce droit à ce Royaume eternel qui rend bienheureux, & que c'est la perte de ce droit qui rend malheureux.

Matth. 5. 3.

Enfin il ne faut qu'avoir un peu de bon sens, pour conclure de cette grande idée que la Religion nous donne de

la

la félicité de l'autre vie, qu'étant clair que c'est le but où nous devons rapporter toutes nos actions, & par la vûe duquel nous devons conduire toute notre vie, nous devons avoir un extrême soin de nous bien instruire de la voie qui y mene, & de ne nous pas laisser tromper dans une chose si importante; d'autant plus que nous sommes avertis d'une part, qu'il est très-facile de s'égarer dans ce chemin; & de l'autre, que quiconque s'en égare, s'engage dans le chemin de l'enfer, puisque tout ce qui ne tend point à la vie éternelle, tend à la mort éternelle, comme dit saint François de Sales. CHAP. XIV.

CHAPITRE XV.

Conclusion.

UN grand esprit de ces derniers siecles, considerant d'une part la certitude de la Religion chrétienne, & de l'autre la vie de ceux qui en font profession, exprime en ces termes l'étonnement où l'on doit être d'y voir si peu de rapport. « C'est une grande « folie, dit-il, de ne pas croire à l'E- « vangile, dont la verité est attestée « *Pic de la Mirande*

CHAP. XV. » par le sang des Martyrs, publiée » hautement par les paroles des Apô» tres, confirmée par le témoignage » des élémens, & confessée par les » démons mêmes. Mais c'est encore » une folie beaucoup plus grande de » ne douter point de la verité de l'E» vangile, & de vivre comme si on ne » doutoit point qu'il ne fût faux : *Magna insania est Evangelio non credere, cujus veritatem sanguis Martyrum clamat, Apostolicæ resonant voces, elementa loquuntur, dæmones confitentur: sed longè major insania est, cùm de veritate Evangelii non dubites, sic viveres quasi de ejus falsitate non dubitares.*

Or ce que cet Auteur dit en général de la Religion chrétienne & de la vie des Chrétiens, est particulierement sensible à l'égard des points que nous avons traités dans cet écrit ; c'est-à-dire, du Jugement, de l'Enfer & du Paradis.

C'est une grande folie que d'en douter, puisqu'ils sont établis sur toute l'autorité de l'Evangile, & que l'autorité de l'Evangile est établie sur tant de miracles, & sur l'accomplissement si visible de tant de merveilleuses Propheties.

Jesus-Christ, dit S. Augustin, *a exécuté pleinement tout ce qu'il avoit promis. Croirons-nous qu'il nous ait voulu tromper dans ce qu'il nous a dit de son jugement?* An *verò exhibuit nobis Deus omnia quæ promisit, & de solo die judicii nos fefellit? Tout ce qui avoit été écrit*, dit-il encore, *a été accompli dans la suite des temps; & après cela pouvons-nous douter qu'il n'accomplisse de même ce qui reste?* Per *omnes generationes reddidit quæ scripta sunt. Et quid restat? Non ei creditur, his omnibus redditis?*

CHAP. XV.

In Ps. 73. *n.* 23.

In Ps. 144. *n.* 17.

Il n'y a donc pas moyen que l'esprit se soutienne dans une prétention si déraisonnable. Il faut croire malgré qu'on en ait, qu'il y aura un Paradis & un Enfer; qu'il y aura un feu éternel, & une gloire que l'œil n'a point vûe, & que l'oreille n'a point entendue. Personne ne résiste à ces verités. On les embrasse, & l'on fait profession de les croire : mais qu'est-ce que cette foi produit, & quelle suite a-t-elle dans la conduite de la vie des Chrétiens?

C'est ici où paroît cet excès de folie, beaucoup plus grand que le défaut de la foi. On croit l'Enfer & le Paradis, & l'on vit comme si on étoit

Chap. XV. assuré qu'il n'y eût ni Enfer ni Paradis. On marche avec la même sécurité, la même joie & le même repos dans la voie de l'Enfer, que si l'on avoit une conviction entiere que tout ce que l'on en dit fût une fable; & l'on perd le Royaume du Ciel avec autant d'indifférence, que si l'on ne doutoit point que ce ne fût une illusion.

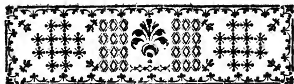
On pousse même l'extravagance jusqu'à faire passer pour marque de force d'esprit, de ne penser ni à l'un ni à l'autre, & de s'en aller brutalement à la mort, sans faire aucune réflexion sur ce qui la doit suivre. On a peine à souffrir qu'on nous en parle, & ce sont souvent les discours les moins écoutés que ceux qui ont pour but de nous mettre ces objets devant les yeux. On fait bien, dit-on, tout ce qu'on en dit. Mais puisque vous le savez, pourquoi ne faites-vous pas ce que cette connoissance oblige de faire à moins de renoncer à la raison?

Il est aisé de reconnoître cet excès de folie dans la vie du monde; & ce qui est étrange, c'est qu'on la peut même remarquer en quelque degré dans les personnes de piété. Car dans

la verité, il s'en faut toujours beaucoup que ces grands objets ne faſſent ſur eux toute l'impreſſion qu'ils y devroient faire, & qu'ils ne vivent comme des gens dont le voyage ſe peut terminer à tous momens par le Paradis ou par l'Enfer. Il ſeroit aiſé de faire voir cela en détail dans la plûpart des fautes & des foibleſſes des gens de bien : mais il ſuffit de conclure ici généralement à l'égard de tout le monde : Que la plus claire, la plus ſenſible, la plus convainquante de toutes les verités, étant qu'il ne faut pas vivre d'une maniere qui nous conduiſe au comble de tous les malheurs, & nous prive du ſouverain bien ; tout homme qui a tant ſoit peu de ſens, doit regler ſa vie d'une telle ſorte, qu'il ait ſujet de croire qu'il marche vers le Ciel, & non vers l'Enfer ; & que quiconque ne le fait pas, doit ſans ceſſe ſe le reprocher à ſoi-même : Qu'il doit ſe juger non-ſeulement miſerable, mais inſenſé : Qu'il doit gémir d'un ſi malheureux état, & qu'il doit trouver bon que tout le monde le lui mette ſans ceſſe devant les yeux, pour l'aider à en ſortir. En un mot, c'eſt être vraiment raiſonnable, que de travailler

CHAP. XV. férieusement & uniquement à son salut. C'est avoir encore quelque reste de raison & de lumiere, quand on ne le fait pas, que de se condamner soi-même & de désirer de changer de vie. Mais c'est une extinction entiere de raison, que de vivre en repos, sans se mettre en peine de ce qui arrivera après la fin de sa vie.





II. TRAITÉ.

DE LA VIGILANCE CHRETIENNE.

Contenant divers moyens de ſe tenir en la préſence de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

En quoi conſiſte la Vigilance chrétienne.

L'Autorité de Jeſus-Chriſt qui nous recommande ſi ſouvent la vigilance, qui emploie pour nous y porter des motifs auſſi preſſans que la terreur de la mort & du jugement, & qui a voulu marquer ſi expreſſément, qu'il la commandoit à tous, (*Omnibus dico, Vigilate,*) ſuffit *Marc.*
pour faire voir qu'il n'y a point de devoir de la vie chrétienne, qui ſoit plus indiſpenſable. 13. 37.

Il ne la commande pas ſeulement à tous les Chrétiens, mais il la leur

Chap. I. commande en tout temps, en la joignant à l'exercice de la priere, qui doit être continuel. *Veillez*, dit-il, *en priant en tout temps :* Vigilate, *omni tempore orantes.* Car ce ne sont pas deux devoirs que l'on puisse séparer. Il faut veiller pour prier, & l'on ne sauroit prier qu'à proportion qu'on veille. Ils se tiennent même l'un à l'autre réciproquement lieu de moyen & de fin. Car s'il faut veiller pour prier, il faut aussi prier pour veiller. On se dispose à la priere par la vigilance ; on obtient la vigilance par la priere. Et enfin ils se renferment en quelque sorte l'un l'autre, puisque comme celui qui prie veille, il est vrai aussi en quelque sorte que quiconque veille prie.

Luc. 21. 26.

La nécessité de la vigilance étant donc si bien établie, il n'est plus question que de connoître les moyens de la pratiquer ; & pour cela il est nécessaire de savoir en quoi elle consiste.

Veiller est le contraire de dormir ; aussi-bien dans la grace que dans la nature. Or *ceux qui dorment*, dit l'Apôtre, *dorment la nuit ;* Qui *dormiunt, nocte dormiunt :* & quand ils dormiroient durant le jour, ils se fe-

1. Thess. 5. 7.

roient une nuit par leur sommeil même, puisque ce sommeil les priveroit de la vûe de la lumiere.

Etre endormi, selon l'esprit, c'est donc être privé de la vraie lumiere, & avoir les sens spirituels assoupis. Mais comme en même-temps que ceux qui dorment selon le corps, sont privés de la vûe & du sentiment des objets réels, ils ne laissent pas d'avoir de certains sentimens obscurs, & de s'appliquer aux phantômes dont leur imagination est remplie, en les prenant pour des réalités, & en ne pensant pas même pendant qu'ils dorment, qu'il y ait d'autres objets plus réels & plus solides que ceux-là ; de même ceux qui sont endormis selon l'esprit, étant privés de la vûe des objets que l'on peut appeller vraiment réels, ne laissent pas de se repaître des choses temporelles qui ont bien moins d'être & de réalité en comparaison des objets spirituels, que les phantômes qui composent nos songes n'en ont en comparaison des objets extérieurs qu'ils nous représentent.

Et par-là il est clair que veiller, c'est avoir les yeux de l'esprit ouverts à la lumiere spirituelle, qui nous dé-

CHAP. I. couvre les objets de l'autre vie, c'est-à-dire Dieu, l'enfer, le paradis, l'éternité, l'usage que nous devons faire des créatures pour nous sauver, l'usage que le diable en fait pour nous perdre, les fins de Dieu en nous les donnant, les desseins du diable en nous les présentant, les obligations où elles nous mettent de louer, de remercier, & de prier Dieu.

Or, comme ceux qui veillent n'ont pas seulement les yeux ouverts pour découvrir les objets qui se présentent, mais aussi les oreilles pour entendre ce qu'on leur veut dire ; veiller selon l'esprit, c'est aussi avoir les oreilles du cœur attentives à la voix de Dieu, & écouter tout ce qu'il nous dit par lui-même, par les créatures, & par tous les objets, tant spirituels que corporels, que notre esprit peut concevoir. Car Dieu nous parle par toutes choses, & il n'y a que notre surdité qui nous empêche de l'entendre. C'est l'idée que nous devons avoir de la vigilance chrétienne, & nous en allons voir la pratique & l'utilité dans la suite de ce Traité.

CHAPITRE II.

Combien il est utile de rappeller souvent dans son esprit le souvenir de Dieu. Raisons fondamentales de l'utilité de cette pratique.

LA lumiere spirituelle qui, comme nous avons dit, distingue ceux qui veillent, de ceux qui ne veillent pas, n'étant autre chose que Dieu-même, comme S. Augustin le dit si souvent après l'Ecriture ; tous ceux qui la suivent, ont en quelque sorte Dieu présent, & pratiquent ainsi ce que Dieu ordonna à Abraham par ces paroles : *Ambula coram me, & esto perfectus :* MARCHEZ *devant moi, & soyez parfait.* Gen. 17. 1.

Mais outre cette présence de Dieu plus générale, & qui est renfermée dans toutes les vûes & toutes les connoissances que la lumiere de Dieu nous donne, il y en a une plus particuliere & plus expresse, par laquelle l'esprit connoît Dieu plus distinctement, le regarde comme Dieu, & tâche de lui rendre les hommages, les adorations, & le culte qui lui est dû. Cette pré-

CHAP. II. sence de Dieu n'est autre chose que ce souvenir continuel de Dieu, que les saints Peres qui ont donné des regles de la vie chrétienne, nous recommandent, comme l'unique moyen de vivre dans la piété.

Reg. fus. disp. int. 5. Reg. Brev. 21. 29. & 306. *Il faut*, dit S. Basile, *veiller à la garde de son cœur avec toute sorte de soin, & ne pas souffrir que le souvenir de Dieu, qui doit être continuel en nous, s'efface de notre esprit. Il faut que nous portions sans cesse l'idée de Dieu imprimée comme un cachet ineffaçable sur notre ame. C'est par ce moyen que l'on acquiert ordinairement la charité qui nous excite à observer les commandemens, & qui se conserve en les observant.*

Saint Gregoire de Nazianze ne parle pas avec moins de force, de l'utilité de *Gregor. Naz. 33. p. cr. 531.* cette pratique : *Il nous doit être*, dit-il, *aussi ordinaire de nous souvenir de Dieu, que de respirer ; ou plûtôt, ce devroit être notre unique occupation. Notre devoir est de penser à Dieu le jour & la nuit, le matin & le soir, à midi : de le benir & de le louer en tout temps, en nous couchant, en nous levant, en marchant, & parmi toutes nos autres actions ; afin de purifier notre ame par ce souvenir continuel.*

Tous les autres Peres parlent le même langage, & il n'y a point d'avis qui ait été proposé avec plus d'uniformité par tous ceux qui ont donné des regles de la vie spirituelle. CHAP. II.

Mais pour comprendre jusques dans le principe, l'importance & l'utilité de cette pratique sainte, il faut considerer que la premiere & la plus générale de toutes les tentations, est celle de l'oubli de Dieu, parcequ'elle naît de tous les objets des sens, quelque innocens qu'ils puissent être.

Car l'état où nous sommes dans cette vie, est que ces objets frappant les organes du corps, forcent l'ame de s'appliquer à eux, sans qu'elle s'en puisse ordinairement défendre. Ils avertissent eux-mêmes de leur présence, & ils n'ont point besoin pour être conçus, d'être aidés d'une réflexion intérieure, qui en excite l'idée : & comme leurs impressions sont vives & continuelles, elles portent l'ame à s'en remplir, & à oublier toute autre chose.

Mais comme par une institution publique & connue, ou par un rapport naturel, quelques-uns de ces objets, outre l'idée de leur être qu'ils forment

dans l'eſprit, ſont encore ſignes de divers mouvemens de l'ame que nous concevons facilement dans les autres, parceque nous les reſſentons ſouvent en nous-mêmes; il arrive de-là qu'en recevant, par exemple, l'impreſſion que l'extérieur des hommes peut faire ſur nous, nous concevons de plus l'idée de leurs penſées, ſoit par leur mouvement & par leur viſage, ſoit par leurs paroles & par d'autres ſignes d'inſtitution. Et ainſi, quoique ces penſées ſoient ſpirituelles, elles conviennent néanmoins en cela avec les êtres corporels, qu'à la faveur des ſignes auſquels elles ſont liées, elles entrent dans notre ame malgré que nous en ayions, & elles attirent ſon application.

Outre ces principes extérieurs, qui tirent en quelque ſorte l'ame hors d'elle-même, elle y eſt encore violemment pouſſée par le déreglement de ſes paſſions; par la pente qu'elle a pour les plaiſirs, & pour tout ce qui flatte ſon ambition & ſon orgueil; par le vuide & l'indigence où elle ſe trouve au-dedans d'elle-même, qu'elle tâche de remplir par les choſes du dehors. Ainſi elle s'y porte avec violence, elle

fuit avec plaisir les impressions qu'elle reçoit des choses corporelles, elle s'y plonge, & elle leur donne par son imagination une grandeur & une solidité qu'elles n'ont pas.

Il en est tout au-contraire des choses spirituelles. Quelque grandeur & quelque réalité qu'elles ayent, elles n'agissent point par elles-mêmes sur nos sens, & elles n'avertissent point ainsi l'ame d'y penser. Et quoique par le moyen de certains signes, l'ame en puisse être quelquefois avertie ; néanmoins, comme nous les concevons très-imparfaitement, que les idées que nous en avons sont foibles, & que les impressions des choses du monde attirent sans cesse l'ame, il arrive de-là que la plûpart des hommes vivent dans l'oubli de Dieu, & que ceux même qui ont quelque désir d'être à lui, ont besoin d'un effort continuel pour s'empêcher d'y tomber, & pour résister à l'impression des choses sensibles, qui tend à appliquer leur ame au-dehors, & à la détourner des objets spirituels.

Ainsi, quelque persuadé que l'on soit spéculativement de la verité, de la réalité, & de la grandeur du monde spirituel, on sent néanmoins en soi un

CHAP. II. poids & une pente qui nous porte à ne concevoir point d'autre grandeur, & presque d'autre être, que celui des objets qui frappent nos sens. Et ce qui paroît plus étrange est que, lors même qu'on se porte à s'occuper des choses temporelles par l'ordre de Dieu, par le mouvement de sa grace, & par le motif de l'obéissance que l'on lui doit, & que l'on a rapporté d'abord à son honneur & à sa gloire l'application que l'on donne à ces objets; l'inclination que nous y avons ne laisse pas d'effacer peu-à-peu cette premiere intention, & de nous y attacher par le plaisir que nous y prenons : de sorte que ces emplois extérieurs, quoiqu'entrepris par l'ordre de Dieu, nous détournent insensiblement de lui, & nous remplissent des créatures, à moins que nous ne fassions de grands efforts pour arrêter cette impression.

Voilà la principale des tentations de cette vie, & la source de toutes les autres; ou plûtôt, c'est une tentation universelle, qui est renfermée dans toutes les tentations particulieres.

Il est bien visible par-là que le remede le plus naturel à cette tentation générale, seroit de nous rendre les cho-

ses spirituelles plus présentes qu'elles ne sont, & de les concevoir d'une maniere qui nous en fît mieux comprendre la grandeur; d'en renouveller sans cesse la pensée dans notre esprit, & d'étouffer par-là l'impression si violente que les choses temporelles & passageres y font. Mais comme ces objets spirituels ne se présentent pas par eux-mêmes, & que la liaison qu'ils ont avec les choses corporelles n'est pas sensible, il faut que l'ame y supplée par tous les moyens qu'elle en peut trouver.

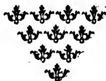
Ces moyens se réduisent à deux: l'un général, & l'autre particulier. Le premier, est de contraindre son esprit par une volonté vive & forte de s'appliquer à Dieu, & de le retirer comme par force, de la vûe des créatures pour l'attacher à celle des objets spirituels.

Le second, est de faire en sorte par une sainte industrie, que tous les objets qui nous environnent & qui frappent nos sens, y renouvellent l'idée de Dieu, & nous fassent souvenir de ce qu'il est & de ce que nous lui devons.

Pour réüssir dans ce dernier moyen, qui comprend aussi la pratique du premier, il faut tâcher d'imprimer vive-

CHAP. II. ment dans notre esprit les divers rapports que les objets extérieurs ont avec Dieu, & de lier tellement ces idées ensemble, que les choses du monde ne se présentent jamais à nous, sans exciter l'idée de celle de Dieu.

Il n'est pas besoin pour cela d'inventer des liaisons arbitraires. Il n'y a qu'à voir celles qui sont effectives ; c'est-à-dire, qu'il n'y a qu'à concevoir que Dieu remplit, soutient, meut, conduit le monde visible ; qu'il nous parle par toutes les créatures ; qu'il est la regle unique & invariable de nos actions, & qu'il nous peut seul défendre des tentations que ces créatures nous causent ; & à s'accoutumer ainsi à ne les voir plus, sans voir en même-temps en elles & par elles, celui auquel elles ont un rapport si intime & si essentiel.



CHAPITRE III.

Premiere maniere de ſe tenir en la préſence de Dieu, tirée de la dépendance qu'a l'être des créatures de celui de Dieu.

LEs qualités des créatures peuvent être différentes, & avoir ainſi divers rapports avec Dieu. Mais comme elles conviennent toutes dans l'être, elles ont toutes par cet être qu'elles ont reçu & qu'elles reçoivent ſans ceſſe de Dieu, une liaiſon intime avec lui, par la dépendance qu'elles en ont.

Ainſi, toute créature, par ſon être même, nous doit faire ſouvenir de Dieu, & elle en eſt un ſigne naturel. Mais pour imprimer plus vivement cette verité dans notre eſprit, il eſt bon de conſiderer que tous ces corps qui frappent nos ſens, qui nous paroiſſent avoir tant d'éclat & tant de beauté; que nous les prenons preſque pour les ſeuls être réels qui ſoient au monde, parcequ'il n'y a que ces ſeuls êtres qui nous avertiſſent qu'ils y ſont, ne participent néanmoins à l'être que d'une maniere très-imparfaite.

Non-seulement ils n'ont point en eux la cause de leur subsistance, & ils ont besoin que la main toutepuissante qui les a créés, les soutienne & les tire sans cesse du néant, sans quoi ils y retomberoient à tous momens, par cela seul qu'elle cesseroit de leur donner l'être : mais cet être même qu'ils reçoivent, est tellement borné en toutes choses, qu'il tient bien plus du rien que de l'être, puisque nous y appercevons un néant infini de toutes les perfections qu'ils n'ont pas. De plus, comme ils sont destitués d'intelligence, ils sont à leur propre égard comme s'ils n'étoient point ; & s'ils sont pour nous, ils ne sont pas pour eux-mêmes.

Si des corps on passe aux esprits créés, on y trouve la même impuissance de subsister par soi-même, & le même besoin de recevoir continuellement leur être de Dieu. Il est vrai qu'ils n'ont pas le défaut de ne se pas connoître, & que leur connoissance s'étend à quelques objets ; mais les bornes en sont si étroites, que ce qu'ils connnoissent n'est presque rien en comparaison de ce qu'ils ignorent.

L'imperfection de l'être de toutes les créatures, nous doit servir de degré

pour concevoir qu'outre ces êtres materiels & ces esprits bornés, il y a un être immateriel & sans bornes, qui est la source de tout être & de toute connoissance; qui ne dépend de rien & dont tout dépend; qui est immense, infini, nécessaire, toutpuissant; qui est grand sans quantité, bon sans qualité, éternel sans vicissitude de temps; qui sans changement produit tous les changemens des créatures; qui est toujours en repos sans cesser d'agir; qui connoît tout, & tout à la fois; qui est par-tout, & dans tout, sans être renfermé en rien; qui nous est plus intime que nous-mêmes, & qui nous donne sans cesse, comme dit S. Paul, la vie, le mouvement & l'être.

Act. 17. 28.

C'est cet être infini qui est le Dieu que nous adorons. Toutes les créatures nous le montrent, puisqu'elles sortent de lui, qu'elles reçoivent continuellement de lui tout ce qu'elles sont. Mais comme nous sommes portés par le poids de notre corruption à nous arrêter aux effets, sans penser à la cause toute puissante qui les produit, & à nous remplir du vain éclat des créatures, en oubliant la beauté souveraine dont elles empruntent le peu qu'elles

en ont; pour résister à ce funeste aveuglement, nous devons dire à toutes ces créatures qui nous environnent, & à tout ce que le monde a de beau, d'éclatant & de charmant: Vous n'êtes pas mon Dieu, ce n'est pas de vous que vous tenez l'être, & vous n'en avez que ce que vous en donne ce Dieu qui est caché dans vous, & que nous ne voyons point.

Nous devons souvent considerer Dieu comme une mer infinie qui contient & conserve toutes choses, & nous regarder comme des poissons, ou plûtôt comme des atômes qui y sont abîmés, & dont l'être disparoît en quelque sorte dans l'immensité de cet être souverain qui les engloutit.

Si nous étions bien accoutumés à ces pensées, tant s'en faut que les créatures nous portassent à l'oubli de Dieu, qu'elles nous le remettroient continuellement devant les yeux. Nous l'adorerions sans cesse par des regards & des mouvemens secrets. Nous nous anéantirions sans cesse en sa présence par la vûe de sa grandeur & de notre petitesse. Nous nous servirions de tous les objets sensibles pour lui renouveller nos hommages. Comme il est par-

tout, nous le trouverions par-tout, CHAP. III.
dans les Cieux, dans la terre & dans l'enfer même : *Si ascendero in Cœlum, tu illic es : si descendero in infernum, ades.* Ps. 138. 8. Tout l'Univers nous représenteroit la magnificence de sa gloire, & ce seroit pour nous un temple, qui nous exciteroit à nous tenir dans le respect dû à la grandeur de celui à qui il est consacré. Nous ne croirions jamais être seuls, puisque nous nous verrions toujours en la présence de Dieu, & toutes nos actions, toutes nos pensées, tous nos mouvemens exposés à ses yeux divins. Enfin nous tâcherions au-moins d'imiter la modestie, la retenue, le respect, l'attention de ceux qui sont en la présence des Rois de la terre; & nous n'aurions pas la hardiesse de faire en la présence de Dieu, ce qui peut attirer sa colere contre nous : comme on ne voit personne qui fasse volontairement en présence des Rois, ce qu'il sait leur être désagréable, & dont il peut être puni sur le champ.

Il n'y a rien de si commun que ces pensées, mais il n'est rien de plus rare que d'en faire l'usage qu'on devroit, & de s'en servir pour retirer son esprit de la dissipation que la vûe du monde lui

Chap. III. cause, pour l'empêcher de se livrer aux objets des sens, pour composer son intérieur & son extérieur, & pour se mettre en l'état où l'on voudroit être si Dieu nous étoit visiblement présent.

Cela n'arrive que parcequ'on pense rarement à ces verités, qu'on les conçoit foiblement, & que l'on n'en est point vivement touché. C'est donc ce que nous devons demander à Dieu, & à quoi nous devons travailler par des réflexions continuelles, qui puissent les imprimer fortement dans notre esprit & dans notre cœur.

Chapitre IV.

Second moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de considerer en toutes choses sa providence.

La foi ne nous découvre pas seulement Dieu dans le monde, soutenant tous ses ouvrages, & leur donnant continuellement l'être en qualité de Créateur; elle nous le fait voir aussi comme Roi dans son Royaume, reglant & conduisant jusqu'aux moindres choses, avec un empire si absolu & une force si invincible, qu'aucune créature

créature ne peut se soustraire à ses ordres, ni s'empêcher de contribuer par tout ce qu'elle fait de bien & de mal à l'exécution de ses volontés. CHAP. IV.

Cette verité nous donnant lieu de regarder toutes les créatures comme des instrumens entre les mains de Dieu, nous donne moyen par-conséquent de nous élever à Dieu par-là, & de l'adorer comme le veritable auteur de tout ce qui arrive dans le monde.

Les biens & les maux sont également propres pour renouveller cette idée. Car Dieu est le veritable auteur des uns & des autres. Il est auteur des biens que nous recevons par le ministere des créatures, puisque c'est lui qui nous les destine, & qui nous les procure par un ordre exprès de sa volonté, sans lequel l'affection & la bonne volonté de tous les hommes ensemble, ne nous pourroit être qu'inutile. Et il n'est pas moins auteur des maux qui nous arrivent, puisque c'est sa justice qui nous y condamne, & qui emploie ou les hommes ou d'autres causes secondes, pour l'accomplissement de ses volontés sur nous.

Il faudroit donc changer sur cela notre langage ou au-moins nos pen-

Chap. IV. ſées ; & au-lieu que nous n'avons que les créatures dans l'eſprit, que nous leur rapportons tout, que nous leur attribuons tout ; il ſeroit juſte de remonter en toute occaſion à la veritable cauſe de tous les évenemens, & de donner à Dieu dans notre penſée, la part qu'il a effectivement en tout ce qui arrive dans le monde.

Il ne faudroit donc point penſer ſimplement qu'un tel homme eſt mort par tel & tel accident ; que l'un a été emporté par la fiévre, l'autre par la peſte ; mais il faudroit regarder Dieu dans la mort des hommes, comme ſe ſervant de ces divers moyens pour l'exécution de l'arrêt qu'il a prononcé contre chacun d'eux.

Il ne faudroit de même jamais dire que nous avons perdu notre bien, par l'injuſtice d'un autre ; mais il faudroit dire que Dieu s'eſt ſervi de la malice d'un ennemi, pour nous ôter ce que nous méritions de perdre.

Gardez-vous bien, dit S. Auguſtin, de rapporter à d'autres qu'à Dieu vos afflictions. Car le diable même ne ſauroit vous faire le moindre mal, ſans la permiſſion de celui qui poſſéde la ſouveraine puiſſance, & qui s'en ſert ou

pour punir, ou pour corriger les hommes; pour punir les impies, pour corriger ses enfans. *Prorsus*, dit S. Augustin, *ad Deum tuum refer flagellum tuum, quia nec diabolus tibi aliquid facit, nisi ille permittat qui desuper habet potestatem, aut ad pœnam, aut ad disciplinam; ad pœnam impii, ad disciplinam filii.* CHAP. IV. *Aug. in Psal. 31. narer. 2. n. 26.*

Par ce moyen nous verrions Dieu par-tout & en toutes choses, puisqu'il n'y a rien qui ne soit reglé par sa providence; &, ce qui est admirable, nous n'y verrions en un sens rien que de juste, puisque rien n'arrive que par l'ordre de sa volonté qui est toujours juste.

Ainsi toutes les histoires deviendroient pour nous des histoires de Dieu, tous les hommes des Ministres de Dieu, tous les évenemens des arrêts de Dieu, dans lesquels par-conséquent nous ne trouverions jamais rien dont nous pussions nous plaindre avec justice. *Essais de M. r. t. 1. tr. 2. par. 2. c. 2.*

Quelle paix, quelle soumission, quelle assurance cette verité ne devroit-elle point produire dans nos esprits? Devroit-on craindre dans un vaisseau, dont Dieu seroit le pilote?

CHAP. IV. Or c'eſt ce qu'il eſt dans le monde à l'égard de tous les hommes. Il les conduit tous à la fin à laquelle ils ſont deſtinés, par des voies infaillibles, & dont aucune ne ſe détourne jamais.

Il eſt vrai qu'il porte les uns & laiſſe aller les autres ; parcequ'il eſt l'auteur de la voie des uns, & qu'il ne fait que permettre aux autres de marcher par la voie qu'ils choiſiſſent par eux-mêmes. Mais ces permiſſions ne nous donnent pas moins lieu de l'adorer, & de nous ſoumettre à ſes ordres, que les effets qu'il produit par lui-même, & où les créatures ont moins de part ; puiſqu'il ne s'en ſert pas moins pour l'exécution de ſes deſſeins, & qu'il les regle & les borne à la méſure qui eſt néceſſaire pour les faire réüſſir.

Afin que la vûe de la Providence divine, produiſe en nous cette attention continuelle à Dieu, dont nous parlons préſentement, il ne faut pas ſe contenter de la reconnoître & de l'adorer dans les grands évenemens ; mais comme elle s'étend à tout, & qu'il n'y a point de ſi petite rencontre qui ne ſoit ordonnée de Dieu, il faut s'accoutumer à l'honorer en tout, & à lui rapporter les plus petits accidens qui nous arrivent.

Il ne suffit donc pas de dire comme David dans les grandes calomnies publiées contre nous, & dans les grands outrages qu'on nous fait, que Dieu a commandé à ceux qui nous traitent de la sorte, de nous outrager & de nous calomnier, c'est-à-dire, qu'il leur a permis de le faire pour notre bien ; mais il faut dire dans les petites incommodités de la vie commune, que c'est par l'ordre de Dieu qu'elles nous arrivent ; qu'un homme nous parle durement & incivilement, qu'un autre nous raille mal-à-propos, qu'un ami nous néglige, nous oublie, nous traverse, qu'on nous lasse par des visites incommodes, qu'on nous importune par des prieres injustes ou inutiles.

Il faut de même reconnoître cet ordre de Dieu, dans les moindres bienfaits que nous recevons des créatures ; dans les moindres bons succès qui arrivent à nous ou à nos amis ; dans les moindres connoissances que l'on fait ; dans les moindres rencontres qui choquent ou favorisent nos désirs, & enfin il faut le reconnoître dans les choses dont nous ne découvrons ni le bien ni le mal, en ne laissant pas d'y honorer la profondeur des jugemens de Dieu, qui atta-

che quelquefois l'exécution de ses plus importans desseins, à des rencontres qui paroissent fortuites & indifférentes, & dans lesquelles la prudence humaine ne sauroit découvrir ni avantage ni désavantage.

Ainsi nous nous conserverons dans une espece d'oraison continuelle, en voyant agir Dieu dans toutes choses, & adorant en tout la conduite qu'il lui plaît de tenir sur nous & sur toutes les créatures.

Chapitre V.

Troisiéme moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de considerer ce que toutes les créatures ont de Dieu, & sur-tout les personnes avec qui l'on traite.

Comme Dieu s'est peint dans tous ses ouvrages, qu'il y a répandu les traits & les caracteres de ses divines perfections, & qu'il l'a fait même dans le dessein que nous nous en servissions comme de degrés pour nous élever jusqu'à lui; c'est seconder ses intentions, que de remarquer dans chaque créature ce qu'elle a de Dieu,

de reconnoître Dieu en elle, & de remonter par elle à la source de ces perfections, qui est Dieu même. CHAP. V.

Je ne parlerai point ici des images de la divinité, que l'on peut trouver dans les créatures privées de raison; quoiqu'il soit juste qu'ayant été si souvent employées par l'Ecriture pour figurer les divers attributs de Dieu, nous nous servions du rapport qu'elles y ont, pour exciter en nous le souvenir de ce qu'elles représentent.

Je me contenterai d'expliquer de quelle sorte on peut voir & honorer Dieu dans les hommes, & s'en servir pour se tenir en sa présence; au-lieu que souvent il n'y a rien qui nous en détourne plus que le commerce que nous avons avec eux, parcequ'ils nous remplissent l'esprit, non-seulement de l'image de leurs corps, mais des idées de leurs jugemens & de leurs passions, qui en font naître souvent de semblables en nous.

Tous les hommes généralement entant qu'hommes, nous peuvent servir à connoître Dieu, puisqu'il a gravé son image dans leur nature même, qu'ils sont tous capables de le posséder, & que ne sachant d'aucun qu'il ne soit

CHAP. V. pas du nombre des prédestinés, nous les pouvons tous regarder comme devant être éternellement transformés en Dieu.

Mais outre cette qualité générale qui est commune à tous, on voit & l'on distingue Dieu dans les divers états des hommes, par des caracteres particuliers qui nous en impriment une idée plus vive.

Rom. 13. 1. Joan. 3. 27. Jac. 1. 17. 1. Cor. 3. 16. Col. 1. 24. On les peut aisément reconnoître par ces principes que l'Ecriture nous fournit : *Que toute puissance vient de Dieu : Que l'homme ne peut rien avoir, s'il ne lui est donné du Ciel : Que toute grace excellente & tout don parfait vient d'en haut, & descend du Pere des lumieres : que nous sommes les temples du Saint-Esprit : Que l'Eglise est le corps de* Jesus-Christ ; Matth. 25. 40. *que ce que l'on fait aux membres de* Jesus-Christ, *on le fait à* Jesus-Christ *même*.

A la faveur de ces lumieres divines, on peut trouver & honorer Dieu, dans les Rois, dans les Princes, dans les Magistrats, dans les Supérieurs Ecclésiastiques, & même dans les hommes injustes & violens ; parcequ'on y trouve sa puissance, dont les hommes peuvent bien être les instrumens & les

ministres, mais qui ne leur appartient CHAP. V.
jamais. Et c'est pourquoi Judith l'a reconnue dans Holoferne, en lui disant *qu'il avoit en lui la puissance de Dieu* Judith 11. 5.
pour le châtiment des méchans. VIRTUS *Dei quæ est in te ad correptionem omnium animarum errantium.*

Quand on voit donc les richesses entre les mains des riches, on doit penser qu'ils en peuvent bien être les œconomes & les distributeurs, mais qu'ils n'en sont jamais les proprietaires & les maîtres; parceque le domaine en demeure toujours à Dieu, qui les leur ôte quand il lui plaît pour les donner à d'autres, par le droit inaliénable de sa souveraineté. Ainsi en les voyant, on doit élever son esprit à celui qui les a établi dispensateurs de ces biens, & qui leur fera rendre un compte exact de leur administration.

On ne voit pas seulement Dieu dans les méchans, par la part qu'ils peuvent avoir à sa puissance, à ses richesses, & aux autres dons qui leur peuvent être communs avec les bons : Jesus-Christ est aussi en eux en plusieurs autres manieres. Il est en eux, comme dit un excellent Auteur : * pour les punir dans sa fureur. « Et où est le servi- «

* M. Hamon, Traités de Piété t. 2. p. 311.

CHAP. V.

» teur qui ne tremble, quand il voit » son Maître en colere, & qu'il condamne aux fers & à la mort un méchant serviteur; principalement s'il » mérite lui-même d'être repris, & » s'il se sent aussi coupable? Il est en » eux pour l'accomplissement de ses » desseins que nous ignorons. Et qui » n'aura du respect pour les ordres secrets du Prince, quand on voit que » tout se remue, & qu'on ne sait ce » qu'il veut faire? Il est en eux pour » nous éprouver, & pour reconnoître » si nous lui sommes fideles. Et qui ne » veillera sur soi-même, & ne se » tiendra dans la modestie & le re- » cueillement dans ce temps de tentation? Il est en eux pour nous faire » avancer, parceque nous nous arrê- » tons trop, & que leur commission » porte de nous presser. Et qui osera » s'en prendre à eux, & ne tâchera plûtôt de récompenser le temps perdu? » Il est en eux pour nour guérir. Et qui » ne doit recevoir le remede de Dieu » avec soumission & avec patience, » sans s'arrêter au rasoir qui coupe, » qu'il faut considerer comme un in- » strument de santé, & réverer la main » qui l'employe? Il y a des personnes

qui baisent le médicament qu'on leur « donne, tant ils le reçoivent avec joie, « dans l'espérance qu'ils ont de ne plus « languir. Il est en eux enfin pour nous « récompenser. Ce sont eux qui nous « mettent la couronne sur la tête. Faut- « il donc s'offenser s'ils le font un peu « rudement, puisqu'en cela même ils « augmentent notre récompense ? «

Chap. V.

Mais si l'on peut voir D[illegible] dans les méchans mêmes, combien le peut-on voir encore plus facilement dans les bons & dans les justes. « Il n'y est « pas seulement, il y agit, il y parle. « Quand les membres de Jesus-Christ « sont remplis de son Esprit, il y est « presque sans voile & d'une maniere « palpable ; parcequ'on l'y peut voir « comme avec les yeux, puisque nous « savons que c'est lui qui fait en eux « tout le bien qu'ils peuvent faire : « *Domine dabis pacem nobis, omnia* « *enim opera nostra operatus es no-* « *bis*. Leur douceur est sa douceur, « leur patience est la sienne. Quand ils « parlent, c'est lui qui regle les mou- « vemens de leur langue. Quand ils « brûlent de charité, c'est lui qui l'al- « lume. C'est lui qui est leur charité & « toute leur vertu. «

Ibid. p. 314.

Isaie 26. 12.

CHAP. V. Pourquoi n'avons-nous donc pas soin de diversifier nos mouvemens envers Dieu, selon les diverses graces que nous remarquons dans les ames justes ? Et enfin, pourquoi la vûe de tous les Chrétiens n'excite-t-elle pas en nous le souvenir de Jesus-Christ qui est leur chef, qui les a unis à son corps, & qui les a rendu ses freres & ses cohéritiers ? Ne sommes-nous donc pas bien inexcusables si nous oublions Dieu, puisqu'il se présente à nous en tant de manieres, & qu'il est par-tout devant nous, en tout temps, en toute sorte d'état. « Il se présente à nous, » dit l'Auteur que nous avons déja » cité, dans les grands, afin de nous » étonner. Il se présente dans les pau- » vres, afin de nous faire compassion. » Il se sert de l'aversion de ceux qui » ne nous aiment pas, pour nous faire » gagner davantage. Il se sert de l'oc- » casion de la nature, & de ceux que » nous aimons, pour commencer de » se faire aimer de nous. Il se fait voir » dans les personnes inconnues & qui » nous sont indifférentes, afin qu'étant » sans passion en ce qui les regarde, » nous le voyions plus facilement, & » que rien ne nous en fasse détourner

Ibid. 313.

les yeux. Il eſt dans tous ſes mem- « bres, il eſt par-tout, afin que nous « le voyions par-tout; & par-tout nous « fermons les yeux, afin de ne le pas « voir. «

Il faudroit donc tâcher de regarder tous ceux avec qui nous avons quelque commerce, par quelqu'un de ces caracteres de Dieu; de nous en ſervir pour nous élever à lui, & pour lui demander la grace de leur parler comme il faut, & pour écouter avec plus de douceur, de docilité & de reſpect, tout ce qu'ils nous diſent: ce qui rendroit toutes nos converſations ſaintes & édifiantes.

Chapitre VI.

Quatrième maniere de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt d'être attentif aux inſtructions qu'il nous donne par tout ce que nous voyons & entendons dans le monde.

La vigilance chrétienne n'ouvre pas ſeulement les yeux de l'ame aux objets ſpirituels, elle ouvre encore ſes oreilles aux inſtructions que Dieu nous donne. Il y en a qui ſont en quel-

CHAP. VI. que sorte entendues extérieurement par tout le monde, & ce sont celles qui s'adressent directement à nous : comme les avertissemens qui nous sont donnés par les Prédicateurs, ou par ceux qui nous font la charité de nous marquer nos devoirs, & de nous faire connoître nos défauts. Et l'effet de la vigilance chrétienne à l'égard de celles-là, est qu'elle ne nous les fait pas regarder & recevoir comme venant des hommes, mais comme nous étant données de Dieu par leur ministere, suivant ce principe indubitable dans la Théologie de saint Augustin, que Dieu est le seul Maître de la verité, de quelque maniere qu'il nous la fasse connoître.

Mais il y a d'autres instructions que Dieu nous donne, d'une maniere plus cachée & plus difficile à entendre, & ce sont celles dont parle l'Ecriture, quand elle dit que la Sagesse crie au-dehors, & qu'elle fait entendre sa voix dans les rues. *Sapientia foris prædicat, in plateis dat vocem suam.* Ce sont celles, dis-je, qui sont gravées dans les passions & dans les actions communes des hommes, & dans tous les accidens qui leur arrivent. Dieu parle

Prov 1. 20.

par tout cela, & il parle d'une maniere très-vive, très-forte, très-efficace : mais ce n'eſt que pour ceux qui ne dorment pas, qui ſont attentifs à ſa voix, & qui déſirent de l'entendre. Non-ſeulement il parle, mais il parle continuellement, parcequ'il n'y a rien de ce qui arrive dans le monde, qui ne ſoit propre à inſtruire un homme de bien, qui veille ſur ſoi-même, & qui a ſoin de rapporter à ſon édification tout ce qu'il voit ou qu'il apprend. CHAP. VI.

Car que voit-on, par exemple, dans le monde, que des vertus, des vices, des biens, des maux, des proſpérités, des adverſités, des élevations, des décadences, des paſſions, des égaremens ? Et qu'y a-t-il en tout cela, par où Dieu ne parle à ceux qui l'écoutent ?

Il expoſe les vertus à nos yeux, pour nous porter à les imiter, pour nous faire voir combien nous en ſommes éloignés, pour nous donner eſpérance d'y parvenir. Et c'eſt comme s'il nous diſoit : Voilà ce qu'il faut faire, voilà ce que vous ne faites pas. Voilà ce que vous devez eſperer. *Tu non poteris quod iſti, quod iſtæ ?* Il nous montre par-là la rareté de ces vertus, que la grace eſt rare, qu'il la faut demander

August. Confeſſ. l. 8. c. 11. n. 3.

CHAP. VI.

avec ardeur & avec persévérance, qu'il faut craindre de la perdre ; mais qu'il ne faut pas désespérer de l'obtenir.

Il nous instruit de la corruption & de la foiblesse de l'homme, par les vices & par les péchés dont il permet que nous soyions spectateurs. Il nous montre ce que nous sommes par nous-mêmes, & l'état où nous devons craindre de tomber.

Il nous fait voir par les biens du monde dont il comble quelques-uns, le néant & la vanité de la félicité temporelle, en nous donnant lieu de considerer les miseres qui y sont attachées, & qui servent de matiere aux divines réflexions que le Saint-Esprit a fait écrire à Salomon dans le Livre de l'Ecclésiaste. Il nous découvre ces heureux plongés dans le dégoût de leur bonheur, travaillés de mille inquiétudes & de mille soins, & s'efforçant vainement d'arrêter une félicité qui leur échappe à tous momens, & qui est toujours prête de finir.

Il nous fait voir l'aveuglement qu'elle produit, l'aversion de la verité qui l'accompagne, les égaremens où elle engage, la dureté du cœur qu'elle cause, l'entrée qu'elle donne à toute sorte

de vices, & les obstacles qu'elle met à tous les moyens du salut. CHAP. VI.

Tant de miserables dont le monde est plein, & qui frappent nos yeux à toute heure, devroient être pour nous, selon l'Evangile, autant de Prédicateurs de la pénitence, puisqu'ils nous donnent lieu de faire la même réflexion que Jesus-Christ fit faire aux Juifs sur le supplice de certains Galiléens, & sur la mort de ceux qui furent accablés par la Tour de Siloé : *Pensez-vous*, leur dit-il, *que ces gens fussent plus coupables que les autres hommes ? Ils ne l'étoient nullement. Si vous ne faites donc pénitence, vous périrez tous aussi-bien qu'eux.* Luc. 13. 1. 5. Nous devrions ainsi nous dire à nous-mêmes, à la vûe de tant de gens qui gémissent sous le poids de leur misere : Est-ce que nous nous imaginons que nous sommes moins coupables qu'eux ? Quelle raison aurions-nous de le croire ? Il n'y a donc point d'autre voie que la pénitence, qui nous puisse faire éviter les châtimens effroyables que la justice de Dieu réserve aux pécheurs, & dont ces maux qu'il expose à nos yeux dès cette vie, ne sont que de legers commencemens.

Dieu ne nous dit pas seulement par

CHAP. VI.
les miseres des hommes, que c'est ainsi que les orgueilleux méritent d'être traités : que nous avons à craindre bien d'autres châtimens dans le temps de sa rigueur, puisqu'il punit déja si sévérement les hommes dans le temps de sa misericorde ; mais il nous dit de plus que ce monde rempli de tant de maux ne mérite pas d'être aimé, que c'est un aveuglement prodigieux d'y être attaché tout miserable qu'il est, & de ne pas se servir de ces miseres inévitables pour se procurer un bonheur éternel.

Que nous disent tant de morts que nous voyons tous les jours, sinon que nous devons nous préparer continuellement à cette fin si proche & si terrible ; & qu'au-lieu que nos sens, à force d'être frappés de ces objets y deviennent insensibles, notre raison au-contraire en doit être d'autant plus touchée, qu'ils sont plus fréquens ; parcequ'elle est avertie par-là que la mort nous menace à tout moment, & que tout le monde y est surpris ?

Mais rien ne nous peut instruire davantage que les réflexions que nous pouvons faire sur les passions des hommes ; sur les nuages qu'elles produisent dans leur esprit, qui leur dérobent la

vûe des verités les plus claires & les plus sensibles ; sur les faux jours par lesquelles elles les séduisent, en ne leur laissant voir qu'une partie de ce qui doit servir de fondement à leurs jugemens ; sur l'activité qu'elles leur donnent pour arriver à leur but ; sur les fatigues & les maux qu'elles leur font endurer ; sur la vanité de ce qu'elles leur font rechercher avec tant d'empressement ; sur les miseres, & les inquiétudes qu'elles causent par avance à ceux qui s'y abandonnent ; sur le déchirement & le désespoir qu'elles produisent, ou lorsque leur objet leur échappe, ou lorsque le cœur est partagé par divers désirs contraires.

Et c'est ce qui nous donne lieu de voir comme dans un tableau, le saint aveuglement que le désir d'être à Dieu devroit produire en nous pour toutes les raisons humaines qui nous en pourroient détourner ; l'ardeur avec laquelle nous devrions tendre à cette fin ; l'activité que nous devrions avoir pour embrasser tous les moyens qui nous y peuvent conduire ; la patience avec laquelle on devroit souffrir tous les maux qui se rencontrent dans ce chemin ; la solidité & la grandeur incom-

CHAP. VI.

parable du bien auquel nous tendons.

Ce feroit une chofe infinie, que de marquer en particulier toutes les inftructions que nous pouvons tirer du commerce des hommes, & de la confideration de leurs actions.

Il fuffit de dire en général, qu'il n'y a point de Livre qui en fourniffe un fi grand nombre ni de fi vives, & que les meilleurs Livres même ne confiftent prefque que dans les réflexions que des gens éclairés ont faites fur la conduite des hommes, & que nous pourrions faire comme eux, fi nous y étions appliqués; qu'elles ne fe tirent pas feulement de l'exemple des perfonnes illuftres, ni des actions éclatantes, mais des perfonnes les plus baffes, & des actions les plus ordinaires; qu'on peut apprendre à connoître les hommes & à fe connoître, par la conduite de fes domeftiques, par les entretiens des payfans, des artifans, des hommes, des femmes, & des efprits les plus petits & les plus bornés.

Mais afin que ces réflexions nous foient vraiment utiles, & qu'elles nous fervent à nous tenir dans la préfence de Dieu, il faut les regarder comme nous étant données de Dieu, qui eft le

Docteur de toute verité, comme dit S. Augustin, & qui nous la découvre par sa lumiere, c'est-à-dire par lui-même, & dans lui-même. Il faut le prier en même-temps de nous les graver dans le cœur, de nous faire la grace de nous en servir pour notre conduite, de nous éloigner des défauts qu'il nous fait remarquer, de nous affermir dans les verités qu'il nous découvre, de nous les remettre dans l'esprit & dans le cœur, lorsqu'il se présentera quelque occasion de les pratiquer, & de ne pas permettre qu'elles soient étouffées ni obscurcies par nos passions.

CHAP. VI.

Il ne faudroit qu'être fidele à cette pratique, pour allier les offices de Marthe & de Marie, pour être toujours aux pieds de Jesus-Christ, en même-temps que nous serions le plus occupés aux choses extérieures, & pour pouvoir dire veritablement que nous écoutons Dieu en même-temps que nous écoutons les hommes; puisque nous n'entendrions en quelque sorte que la voix de Dieu dans celle des hommes, & que nous ne verrions que Dieu en eux.

Luc. 10. 38.

Il est vrai que ce que Dieu dit ainsi

Chap. VI. par les hommes, est souvent bien éloigné du sens immédiat de leurs paroles. Car, par exemple, lorsqu'ils nous entretiennent de discours vains & inutiles, Dieu nous dit par ces discours mêmes, ce que David dit par ces paroles : *Les fables que les méchans me content, sont bien éloignées de la solidité de votre loi.* Mais cela n'empêche pas que ces paroles des hommes, ne soient le moyen dont Dieu se sert pour nous faire entendre cette verité, & qu'elles ne nous servent ainsi à nous appliquer à Dieu & à le prier ; pourvû qu'en les entendant, nous soyions attentifs à la lumiere intérieure, qui nous apprend à en juger selon la verité, & qui est la voix par laquelle il se fait entendre à nos esprits.

Ps. 118. 85.

Chapitre VII.

Cinquiéme moyen, qui est de consulter la verité éternelle sur chaque action de la journée.

Mais entre toutes les diverses manieres de se tenir en la présence de Dieu, il n'y en a point de plus nécessaire que celle qui consiste à

le consulter sans cesse, sur tout ce qui se présente à notre esprit & principalement sur nos actions, comme la regle éternelle & immuable par laquelle on en doit juger. CHAP. VII.

C'est en cela que saint Augustin fait consister l'idée de ce Sage, dont il parle au troisiéme Livre de la Trinité, & dont il dit : *Que consultant la loi de Dieu sur toutes ses actions, il n'en fait aucune qu'il ne voie dans cette verité, qu'il la doit faire.* Cap. 3.

C'est en quoi saint Bernard met le premier degré de la contemplation, qui est sans doute le plus nécessaire & le moins sujet aux illusions : *Primus contemplationis gradus iste est, ut incessanter consideremus quid velit Dominus, quid placeat ei, quid acceptum sit coram ipso.* Le premier degté de la contemplation est de considerer sans cesse, ce que veut le Seigneur, ce qui lui plaît, ce qui est agréable à ses yeux. Bern. Serm. 5. de divers. n. 5.

Et saint Basile dans ses grandes Regles, fait voir que c'est le principal moyen pour vivre chrétiennement, pour conserver dans son esprit le souvenir de Dieu, & pour observer ce que dit David : *J'avois continuellement le Seigneur devant les yeux.* Regul. fusius disp. inter. 5. Ps. 15. 8.

CHAP. VII. Mais pour comprendre l'utilité de ce moyen & la maniere de le pratiquer, il faut savoir qu'étant obligés par une infinité de titres, de ne rien faire qui ne tende à Dieu, de juger des choses comme Dieu en juge, d'en avoir les sentimens qu'il veut que nous en ayions : ce rapport de nos actions à Dieu, & cette conformité de nos jugemens & de nos sentimens à sa verité, ne consiste point dans des désirs stériles, ni dans des oblations sans effet, ni dans des directions imaginaires d'intention ; mais à ne rien faire que parceque Dieu nous l'ordonne, & à regler effectivement nos jugemens & nos mouvemens sur sa verité & sur sa justice.

Mais comme cette justice & cette verité, ne nous sont toujours connues ; que les caracteres qui en étoient gravés dans le cœur de l'homme, ont été confondus & à demi-effacés par le péché, & qu'ainsi il nous eût été difficile de les consulter en beaucoup de rencontres ; Dieu qui ne peut dispenser les hommes de vivre selon sa verité, qui est leur regle immuable & essentielle, a voulu, pour leur faciliter le moyen de la suivre, faire écrire ses loix

loix dans les Ecritures, & principalement dans le Nouveau Testament ; afin qu'en les y lisant, ils les puissent retracer dans leurs esprits. CHAP. VII.

Ainsi consulter Dieu sur ses actions, n'est autre chose que consulter les regles de l'Evangile, pour s'acquitter dans toutes les rencontres particulieres de ce que Dieu nous y demande. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait aucun temps, où il soit absolument libre de vivre à sa fantaisie, & qui ne soit reglé par aucunes loix : & si un Payen a bien dit en suivant la raison naturelle, *Qu'il y a toujours quelque devoir à accomplir dans toutes les parties de notre vie :* NULLA *pars vitæ vacare officio potest ;* on le peut dire avec bien plus de raison en suivant les principes de la Religion chrétienne. Cicer.

Lors même qu'on se porte à user des indulgences que Dieu permet, on ne s'y doit porter que parceque Dieu les permet, que parceque nous sommes foibles, & que nous n'avons pas la force d'aspirer à la hauteur des conseils Evangeliques. Et ainsi il faut toujours consulter les loix de Dieu, afin qu'en quelque maniere que nous agissions, ce soit la verité & la charité qui

CHAP. VII. soient notre regle, & non pas notre cupidité & nos caprices.

Il est vrai qu'on est souvent obligé d'obéir à des loix humaines & à des coutumes établies par la fantaisie des hommes, & à pratiquer ainsi diverses choses, qui étant indifférentes en elles-mêmes, ne nous sont prescrites que par des préceptes positifs, qui n'ont pas une verité fixe & invariable. Mais l'obligation d'obéir à ces loix ne vient point de ces loix mêmes. Elle vient d'une loi supérieure, c'est-à-dire de la loi éternelle, qui nous assujettit aux loix humaines avec certaines conditions : de sorte que lorsqu'on les observe dans l'esprit que l'on doit, on obéit effectivement à Dieu & à la justice éternelle, lorsqu'il semble que l'on n'obéit qu'aux hommes.

Le principal exercice d'un Chrétien, qui se dispose à passer sa journée chrétiennement, est donc de prévoir autant qu'il peut toutes les actions qu'il y doit faire, de les regler par les maximes de l'Evangile, & de ne s'y porter que pour observer ces divines loix. Mais il ne suffit pas de les consulter une fois le jour; il faut renouveller ce regard vers la loi de Dieu, au-moins

à toutes les actions qui dépendent de quelque nouvelle regle, à laquelle nous n'avons pas fait une réflexion expresse.

Ainsi nous ne devons former aucun dessein nouveau, ni entrer dans aucune proposition, sans avoir consulté la regle de nos devoirs, & sans avoir demandé à Dieu la grace de connoître ce que nous devons faire en cette rencontre. Et cela ne se doit pas seulement entendre des grands desseins & des engagemens importans, qui sont rares, mais de tous les petits engagemens qui se présentent, & de toutes les petites affaires où nous prenons part.

On ne devroit, par exemple, jamais faire de visites sans avoir consulté, si elles sont dans l'ordre de nos devoirs, & s'il y a quelque raison de charité ou de justice qui nous y engage. On ne devroit jamais faire de lecture, jamais écrire de lettres, sans cette réflexion. On ne devroit rien donner, ni acheter, ni recevoir. On ne devroit même rien dire, qu'en examinant en même-temps si ce que nous disons est utile à quelque chose, & est conforme aux loix que Dieu nous a

données pour nous regler dans nos paroles.

Mais il y a bien des choſes à conſiderer dans cet examen pour ne s'y pas tromper, & pour pouvoir s'aſſurer que nos actions ſont conformes à leur regle.

Il ne faut pas ſeulement conſiderer comment il faut faire les choſes, mais s'il les faut faire. Et pour examiner ce point, il ne faut pas avoir égard ſeulement à la juſtice & à la bonté des choſes en elles-mêmes, mais au devoir particulier qui y engage. Dieu ne demande pas toute ſorte de bien en tout temps, ni de toute ſorte de perſonnes; & il y a des gens qui ne doivent pas tant ſonger à remplir les devoirs de leur état, qu'à ſortir de l'état qui les oblige à ces devoirs.

Quoiqu'il ſemble que cet examen devant être fait avec beaucoup de maturité, ne puiſſe pas avoir lieu dans le cours des occupations d'une journée, il n'eſt pas néanmoins ſi difficile que l'on pourroit croire.

Car, ou celui qui examine s'il doit ſe porter à quelque action par rapport à ſon état, s'eſt aſſuré auparavant, autant qu'il lui a été poſſible, par un

examen sérieux, s'il est dans l'emploi & dans l'état où Dieu le veut; ou il est convaincu qu'il n'y est pas, ou il en doute raisonnnablement. CHAP. VII.

S'il est assuré qu'il y est, il lui est facile de juger dans la plûpart des choses, si l'action qui se présente y est conforme. S'il est convaincu qu'il n'y est pas, il doit se repentir à l'heure même de la témérité de son engagement, & se résoudre à quitter cet état, s'il peut être quitté; & examiner ensuite si l'action dont il s'agit, se doit faire par une personne mal entrée & mal engagée dans cet état. Car il y en a que l'on ne doit jamais faire, & d'autres que l'on peut faire en attendant que l'on ait quitté son emploi.

Un Prêtre, par exemple, doit quitter l'administration des Sacremens, hors le cas d'une nécessité absolue, dès le moment qu'il est convaincu qu'il est mal entré, & que le défaut de sa vocation n'est pas réparé.

Au-contraire un Religieux mal appellé doit accomplir les devoirs de son état, quelque défaut qu'il y ait dans son entrée. Et il en est de même des personnes mariées.

On doit juger à-peu-près de la mê-

CHAP. VII. me forte de celui qui douteroit si sa vocation est bonne, que de ceux qui sont assurés qu'elle est mauvaise. Car il y a des choses qu'il doit faire en attendant qu'il l'ait pu examiner ; & d'autres qu'il doit remettre jusqu'après cet examen ; & souvent ce discernement n'est pas difficile.

Essais de Moral. t. 1. tr. 2. part. 1. ch. 9. Il est donc vrai, comme on a dit ailleurs, qu'en quelque état que soit un homme, dans quelque malheureux engagement qu'il soit entré ; dans quelque moment qu'il fasse réflexion sur lui-même, & qu'il reconnoisse son malheur ; il y a toujours une voie par laquelle il peut retourner à Dieu, qui commence à cet état & à ce moment ; & qui se termine au Ciel : c'est-à-dire, qu'il y a une suite de devoirs & d'actions que la Sagesse divine lui prescrit pour se tirer de cet état. Et ce qu'il est obligé de faire si-tôt qu'il l'a reconnue, est de pratiquer le devoir qui est le plus proche de lui, & qui commence cette voie. Après qu'il y aura satisfait, il doit chercher la volonté de Dieu touchant ce qu'il doit faire à l'heure suivante, & le pratiquer avec fidelité : & en agissant ainsi, il retournera infailliblement à Dieu.

Mais lorsque l'examen de la vocation à l'état où l'on est, a été fait avec le soin qu'il mérite, il n'est pas nécessaire de le réiterer à tout moment. Et c'est pourquoi ceux qui ont une assurance raisonnable d'être dans la place où Dieu les veut, ne sont plus obligés que d'examiner les choses qui se présentent, & ausquelles ils peuvent prendre part.

Ils en doivent juger, comme nous avons dit, en consultant la Regle. Mais il ne suffit pas encore qu'ils voient dans cette Regle qu'elles sont bonnes en elles-mêmes, ni même par rapport à leur état; il faut qu'ils y voient de plus qu'elles sont bonnes par rapport à leur disposition intérieure, & à tous leurs autres devoirs.

Car il y a quantité de bonnes actions qui n'étant pas liées nécessairement à nos devoirs, quoiqu'elles n'y soient pas contraires, ne doivent pas être entreprises; parcequ'elles surpassent les forces de notre vertu; qu'elles ont trop d'éclat; qu'elles nous exposent trop; qu'elles nous engagent à une trop grande dissipation.

Il y en a d'autres à l'égard desquelles il faut attendre le temps de Dieu,

CHAP. VII. qui n'eſt pas toujours prêt, comme Jeſus-Chriſt nous l'enſeigne dans l'Evangile. *Joan. 7. 6.*

Et il y a même des actions de devoir, qui ceſſent de l'être, parcequ'elles empêchent de ſatisfaire à quelque devoir plus important. Et c'eſt ce qui cauſe ſouvent des doutes & des inquiétudes aux plus grands Saints, qui ayant dans le cœur le déſir de ſuivre en toutes choſes la volonté de Dieu, ont quelquefois de la difficulté à diſcerner quelles actions ils doivent préférer aux autres.

Saint Auguſtin exprime cette peine dans une de ſes lettres à ſaint Paulin: *C'eſt*, dit-il, *un embarras où je me trouve ſouvent, & qui me cauſe des troubles, dans leſquels il eſt difficile de ne point faire de fautes. On ne veut pas quelquefois quitter l'action qu'on s'étoit propoſé de faire. Cependant quoiqu'elle ne fût pas mauvaiſe en elle-même, elle commence ſouvent de le devenir, parcequ'elle nous empêche de ſatisfaire à une néceſſité plus grande & plus preſſante qui ſe préſente, & qui nous devroit porter à quitter ce que nous faiſions. Qu'il eſt difficile de ne ſe tromper jamais dans ces occaſions, & que l'on y* *Epiſt. 80. n. 3.*

éprouve la verité de ces paroles du Prophete! Qui est-ce qui peut comprendre le nombre de ses fautes? Hic *non falli difficile est. Hic omnino vox prophetica prævalet : Delicta quis intelligit?*

La raison qu'il en rapporte, est que ce n'est pas ni par des voix du Ciel ni par des Prophetes, ni par des révelations & des extases, mais par des évenemens & des rencontres, que nous sommes avertis que la volonté de Dieu n'est pas conforme à nos desseins & à nos résolutions. *Nous avons, par exemple*, dit-il, *quelquefois dessein de faire un voyage, & cependant il arrive une chose que nous jugeons, en consultant la verité, ne devoir pas abandonner. Ou au-contraire nous voudrions nous tenir en repos, lorsque la verité nous oblige de nous mettre en voyage contre notre inclination.* Et comme ces rencontres sont fréquentes, & qu'elles troublent ceux qui cherchent Dieu, S. Augustin prie S. Paulin de lui faire part de ses pensées sur ce sujet, & de lui dire de quelle sorte il croit qu'on se doit conduire en de semblables occasions.

Il marque encore la même peine & le même embarras, dans son livre de

CHAP. VII. la maniere de catéchiser ceux qui ne sont pas instruits, & il enseigne en même-temps d'une maniere admirable, la regle que nous devons suivre dans ces rencontres.

De Catec. rud. c. 14 n. 20. *Nous devons*, dit-il, *régler & ordonner par notre lumiere la suite des actions que nous devons faire; & si nous pouvons observer cet ordre, nous devons nous en réjouir; non parceque nous avons fait ce que nous voulions, mais parceque nous avons sujet de croire que nous avons fait ce que Dieu vouloit. Mais s'il arrive quelque nécessité qui oblige de troubler cet ordre, soyons flexibles & plions plûtôt que de rompre, en prenant pour notre ordre celui que Dieu aura préféré. Car il est bien plus juste de nous conformer à sa volonté, que non pas de vouloir qu'il se conforme à la nôtre. Quand il s'agit de choisir un ordre dans nos actions, n'est-il pas raisonnable que ce qui est plus excellent, l'emporte sur ce qui l'est moins? Pourquoi nous plaindrons-nous donc que Dieu qui nous surpasse si fort en bonté & en excellence, l'emporte sur nous? Et pourquoi voudrions-nous être déreglés pour conserver notre regle?*

Mais lorsque l'on n'est pas pressé de

quelque néceſſité particuliere, ce nous doit être une raiſon de préférer une occupation à une autre, de ce que nous nous la ſommes preſcrite en reglant notre journée; parcequ'elle a cet avantage ſur une autre, qu'en la préférant nous évitons la legereté, le déſordre & le changement, & qu'ainſi nous avons ſujet de croire que nous agiſſons d'une maniere plus conforme à la volonté de Dieu, dont toutes les œuvres ſont ordonnées.

C'eſt ce qui a fait établir à S. Auguſtin ce principe important, qui eſt le fondement de tout l'ordre qui s'obſerve dans les ſociétés reglées, & même par tous ceux qui ne veulent pas vivre au hazard. *Le meilleur reglement eſt que toutes les occupations d'un jour, ſoient diſtribuées dans un certain ordre, & aſſignées à certains temps, afin qu'elles ne troublent point l'eſprit par leur confuſion & par leur déſordre:* IPSA EST *optima gubernatio, ut omnia ſuis temporibus diſtributa ex ordine gerantur, ne animum humanum turbulentis implicationibus involuta perturbent.*

De oper. Monac. c. 18. n. 21.

Mais il ne ſuffit pas de jetter la vûe ſur la loi de Dieu, pour regler le corps des actions, & pour décider ſi l'on doit

CHAP. VII. s'y porter ou s'en éloigner ; il faut aussi la consulter pour y apprendre avec quel esprit elles doivent être faites, quelles dispositions elles demandent, afin de tâcher en les faisant, d'entrer dans ces dispositions.

Si on entretient, par exemple, une personne qui ait besoin qu'on lui parle avec douceur, avec retenue, & d'une maniere sérieuse & édifiante ; qui soit délicate sur les moindres railleries ; qui se blesse des jugemens un peu libres, quoique veritables & solides ; il faut d'abord consulter la regle de la charité qui nous prescrit ces devoirs, prier Dieu par un simple regard qu'il nous fasse la grace de les observer.

Chaque occupation de la vie a ainsi ses regles & ses dispositions. Elles doivent être toutes animées d'un certain esprit, & c'est la verité qui nous en instruit. Il la faut donc consulter sans cesse, & la regarder comme le modele & l'original que nous devons copier & représenter par nos actions.

Mais comme nous ne sommes pas uniquement appliqués à nous, & que nous sommes aussi spectateurs des actions des autres & de ce qui leur arrive, ce que l'on ne peut faire sans for-

mer divers jugemens, & sans avoir différens mouvemens sur leur sujet; il ne faut pas moins les regler sur la verité & sur la justice, parcequ'ils ne sont pas moins capables d'être veritables ou faux, justes ou injustes; qu'ils purifient notre ame, s'ils sont équitables; qu'ils la souillent, s'ils ne le sont pas; & que paroissant souvent au-dehors, ils sont ordinairement la source du scandale ou de l'édification que nous causons. CHAP. VII.

Il faudroit donc s'accoutumer généralement à juger de toutes choses selon la verité; à ne souffrir en soi que les mouvemens que la verité produit; à ne faire paroître au-dehors que des jugemens & des mouvemens reglés par la verité. Et pour cela il est nécessaire de la connoître, &, autant qu'il se peut, de ne la point perdre de vûe, afin d'éviter les illusions que causent les choses du monde, quand nous les regardons sans rapport à cette regle.

Pratiquer parfaitement cette regle, c'est être veritablement sage; & saint Bernard n'en avoit point d'autre idée: « donnez-moi, dit-il, un homme qui « aime Dieu de tout son cœur, & qui « le préfere à toutes choses; qui s'aime

In Cant. Serm. 50. n. 8.

» soi-même & son prochain en - tant
» qu'il aime Dieu, & ses ennemis en-
» tant qu'ils le peuvent aimer un jour ;
» dont le cœur se porte vers les parens
» de sa chair avec une affection plus
» tendre, à cause de l'affection de la
» nature ; envers ceux qui l'ont instruit
» selon l'esprit, avec une affection plus
» abondante, à cause de l'excellence
» de la grace qu'il a reçûe par leur
» moyen ; qui embrasse ainsi avec un
» amour reglé par la verité, tous les
» autres objets de la charité ; qui
» méprise la terre ; qui ait les yeux
» tournés vers le Ciel ; qui n'use de
» ce monde que comme n'en usant
» point, & qui distingue par un cer-
» tain goût intérieur, les objets dont
» il faut jouir, de ceux dont il ne faut
» qu'user ; qui ne s'applique aux cho-
» ses passageres que passagerement ;
» qu'autant qu'il le faut, dans les vûes
» qu'il faut, & parcequ'il le faut ;
» mais qui soit attaché aux choses
» éternelles par un amour stable &
» éternel : Donnez-moi, dis-je, un
» homme dans ces dispositions, & je
» ne ferai point de difficulté de l'ap-
» peller Sage ; puisqu'il goûte chaque
» chose selon ce qu'elle est, & qu'il

peut dire de lui-même avec vérité « Chap. VII.
& avec sécurité, *que Dieu a ordonné* «
en lui la charité. Mais où trouve- «
rons-nous cet homme, & quand se- «
rons-nous dans cette disposition ? «
C'est avec larmes que je vous le dis. «
Jusqu'à quand cet état heureux ne «
sera-t-il connu de nous que par une «
foible odeur, qui nous vient comme «
de loin, sans que nous le puissions «
goûter effectivement ? Nous voyons «
de loin notre patrie, nous la saluons «
de loin, mais nous ne la possédons «
pas. O vérité, patrie des exilés, & «
la fin de leur exil, je vous vois, «
mais je ne saurois entrer en vous «
étant retenu par ma chair, & je ne «
suis pas digne d'être admis dans vo- «
tre sein, étant souillé de péchés ? «
O VERITAS, *exsulum patria, exsilii finis! video te, sed intrare non sinor carne retentus, sed nec dignus admitti, peccatis sordens.*

On voit avec quelle ardeur S. Bernard soupiroit après cet état. Et cette ardeur même avec laquelle il le désiroit, nous doit faire juger qu'il faisoit consister sa piété à être dans une vigilance continuelle, afin de ne souffrir en soi aucuns mouvemens, ni aucuns

sentimens, qui ne fussent conformes à l'ordre de la charité, qui nous est prescrit par les loix de Dieu.

Il est vrai qu'il est impossible pendant qu'on est encore sur la terre, de n'avoir jamais que des pensées raisonnables & des mouvemens justes, puisque la concupiscence qui vit toujours en nous, étant excitée par les objets, ne cessera jamais de produire de mauvais désirs & de mauvaises pensées. Mais si nous ne pouvons pas nous empêcher de les sentir, nous pouvons au-moins les condamner & les désavouer si-tôt que nous les sentons; & retenir ce tumulte au-dedans de nous, sans qu'il en éclate rien au-dehors. C'est ce que la verité nous ordonne, quand nous sommes ainsi agités par des passions que nous condamnons. Et il ne faut pas craindre qu'il y ait de l'hypocrisie à ne faire paroître ainsi à l'extérieur que paix & tranquillité, lorsque nous sommes intérieurement dans l'agitation & dans le trouble. Car c'est la prudence chrétienne qui nous prescrit cet artifice; puisqu'il n'y a point de meilleur moyen, comme dit S. Augustin, d'apprendre à la concupiscence à ne se plus soulever, que de lui mon-

trer qu'elle se souleveroit inutilement & sans fruit : *Discit jam non surgere quia frustrà surrexit.* CHAP. VII. *Aug. in Ps. 75. n. 9.*

Il ne suffit pas d'être attentif à la verité au commencement de chaque action, de chaque occupation, & de chaque entreprise : mais dans la suite même de celles qui ont quelque durée, il faut la regarder de temps en temps, pour voir si nous ne nous en éloignons point. Car il n'est que trop ordinaire de s'engager d'abord dans certaines actions par un motif de plaire à Dieu, & de s'y attacher ensuite sans rapport à Dieu; ou par le plaisir qui s'y rencontre, ou par les avantages humains que nous y trouvons. On commmence par la charité, & on continue souvent par la cupidité; tant le diable a d'adresse à substituer la créature en la place du Créateur, sans même que nous nous appercevions de ce changement : ce qui ne se peut guéres éviter, qu'en faisant souvent réflexion sur la maniere dont nous nous conduisons dans la suite de nos actions.

Enfin, comme S. Gregoire le Grand le recommande souvent, s'il est nécessaire de veiller ainsi sur ses actions avant que de les faire & pendant qu'on *Vide Gr. mor. in Job. l. 1. c. 8. n. 13. c. 16. n. 47. c. 9.*

CHAP. VII. *n. 50. & seq. & l. 3. c. 10. n. 23. & l. 11. c. 15. n. 43.*

les fait ; il ne l'est pas moins, après qu'elles sont faites, de faire un petit examen sur la maniere dont nous nous y sommes acquittés de ce que nous devions à Dieu : ce qui nous oblige à un aveu humble des fautes que nous y avons commises, & à des sentimens de reconnoissance, si Dieu nous a fait la grace d'y surmonter quelque tentation. Et en consacrant ainsi à Dieu par ces divers moyens le commencement, la suite & la fin de nos actions, toute notre vie, qui n'est qu'un tissu de ces actions, lui sera consacrée.

Mais pour prévenir les scrupules qui pourroient naître dans ceux qui, ayant un grand désir de ne rien faire qui ne fût reglé par la volonté de Dieu, porteroient trop loin ce qui est dit dans ce chapitre, de l'examen que l'on doit faire de ses actions avant que de les faire ; il est bon d'ajoûter ici un avis de S. François de Sales, qui en retranche l'excès. C'est qu'il ne faut pas s'amuser à l'égard des petites actions, & qui ne sont d'aucune importance, à vouloir discerner exactement si elles sont plus conformes à la volonté de Dieu que d'autres, lorsque cela ne paroît pas manifestement.

CHAP. VII.

Liv. 8. de l'amour de Dieu. c. 14.

Je vous avertis, dit-il à son Théotime, d'une tentation ennuyeuse, qui arrive maintefois aux ames qui ont un grand désir de suivre en toutes choses ce qui est le plus selon la volonté de Dieu. Car l'ennemi en toutes occurrences les met en doute, si c'est la volonté de Dieu, qu'elles fassent une chose plûtôt qu'une autre, comme par exemple, si c'est la volonté de Dieu, qu'elles mangent avec l'ami, ou qu'elles n'y mangent pas, qu'elles prennent des habits gris ou noirs, qu'elles jeûnent le Vendredi ou le Samedi, qu'elles aillent à la récréation, ou qu'elles s'en abstiennent; en quoi elles consument beaucoup de temps. Et tandis qu'elles s'occupent & s'embarrassent à vouloir discerner ce qui est le meilleur, elles perdent inutilement le loisir de faire plusieurs biens, desquels l'exécution seroit plus à la gloire de Dieu, que ne sauroit être le discernement du bien & du mieux, auquel elles se sont amusées.

On n'a point accoutumé de peser la menue monnoye, mais seulement les pieces d'importance. Le trafic seroit trop ennuyeux & mangeroit trop de

» temps s'il falloit peser les soûs, les » liards, les deniers & les pites. Ainsi » ne doit-on pas peser toute sorte de » menues actions, pour savoir si elles » valent mieux que les autres. Il y a » même bien souvent de la superstition » à vouloir faire cet examen. Car à » quel propos mettra-t-on en difficulté » s'il est mieux d'oüir la Messe en une » Eglise qu'en une autre, de filer que » de coudre, de donner l'aumône à un » homme qu'à une femme ?

Il suffit donc, lorsque ces sortes de doutes se présentent, de jetter legerement la vûe sur la regle ; & lorsqu'elle ne nous donne aucune lumiere, il vaut mieux se déterminer que de s'amuser à déliberer inutilement.

Il est vrai qu'à mesure que la lumiere de Dieu croît dans une ame ; elle trouve des différences plus délicates entre les actions qui paroissent également bonnes aux personnes moins éclairées. Mais comme il est juste de suivre cette lumiere quand on l'a, il ne faut pas aussi quand on ne l'a pas, se gêner à distinguer ce qui est le plus conforme à la volonté de Dieu dans ces petites actions.

CHAPITRE VIII.

Sixiéme moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt d'ouvrir les yeux aux tentations extérieures auſquelles on eſt expoſé, & d'avoir ſans ceſſe recours à Dieu pour en être préſervé.

LA vigilance que Jeſus-Chriſt nous preſcrit dans l'Evangile, ne nous montre pas ſeulement Dieu comme nôtre regle; elle nous le montre auſſi comme notre unique refuge & notre unique protecteur dans les périls qui nous environnent; & elle nous fait voir en même-temps ces périls, c'eſt-à-dire les tentations qui nous attaquent, & qui nous mettent en danger de perdre la vie de l'ame.

Si elle nous découvre Dieu agiſſant dans toutes les créatures, & nous inſtruiſant par elles, elle nous découvre auſſi le démon, employant toutes ces créatures contre nous. Car il n'y en a pas une dont il ne ſe ſerve quelquefois pour nous corrompre, pour nous empoiſonner, pour allumer nos paſſions, pour nous attacher au monde, & nous détacher de Dieu.

CHAP. VIII. Les Philosophes vouloient qu'on se préparât aux accidens, parcequ'ils nous peuvent tous arriver ; mais nous avons un motif beaucoup plus pressant pour nous préparer aux tentations, qui est qu'elles arrivent certainement : *In hoc positi sumus*. Car nous avons un ennemi irréconciliable, & l'ordre de Dieu même est que les hommes soient éprouvés par la tentation : ce qui fait dire au Sage qu'en entrant au service de Dieu, il faut demeurer ferme dans la justice & dans la crainte, & préparer son ame à la tentation.

1. *Thess.* 3. 3.

Eccli. 2. 1.

Nous devons donc en nous préparant le matin aux actions de la journée, avoir dans l'esprit que nous y serons tentés, que le diable nous y attaquera en bien des manieres : ce qui nous devroit remplir de sentimens de crainte. Car qui ne craindroit en entrant dans une ville pestiferée, où l'on pourroit être frappé à tout moment d'un mal contagieux ? Qui ne seroit saisi de frayeur en se mettant à une table où l'on ne pourroit se dispenser de manger, & où l'on sauroit néanmoins que la plûpart des viandes sont empoisonnées ? Et enfin, qui ne seroit épouvanté en marchant avec peu de

lumiere, dans un lieu plein de piéges & de précipices ? Quelles précautions ne croiroit-on pas devoir apporter pour se garantir de ces dangers ? Cependant c'est l'état où nous sommes tous les jours en ouvrant les yeux aux objets du monde, & en entrant en commerce avec les hommes. Le diable se cache dans toutes les créatures ; il les arme toutes contre nous ; il tâche de nous inspirer son poison par tous nos sens ; il nous lance de toutes parts mille traits enflammés, comme dit l'Apôtre, il nous dresse mille piéges, il nous ouvre mille précipices. Nous n'avons qu'un seul moyen d'éviter tous ces périls, qui est de recourir continuellement à Dieu pour obtenir son secours : Et cependant notre aveuglement est si extrême, que c'est à quoi nous pensons le moins.

CHAP. VIII.

Ephes. 6. 16.

Si le Gouverneur d'une place importante, sachant qu'elle est environnée d'ennemis, qui ne pensent qu'à le surprendre, & qu'il ne peut être surpris sans perdre la vie, en laissoit néanmoins toutes les portes ouvertes, & ne s'amusoit qu'à se divertir, ne le prendroit-on pas avec raison pour in-

CHAP. VIII. sensé ? Mais combien le sommes-nous davantage, puisque sachant par la foi, que le diable rôde alentour de nous pour entrer dans notre cœur, qu'il est plus fort que nous, & qu'il ne tâche qu'à nous perdre pour l'éternité, nous y pensons néanmoins si peu, que cette pensée fait la moindre de nos peines & de nos inquiétudes.

C'est une chose étrange, dit un grand homme de Dieu, que le diable prie en quelque sorte Dieu de lui abandonner les hommes : *Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum* : SATAN *vous a demandé pour vous cribler comme on crible le froment* ; & que les hommes pensent à toute autre chose, qu'à prier Dieu qu'il ne les abandonne pas à un ennemi si redoutable, & à veiller sur les piéges que que cet ennemi leur dresse.

Luc. 22. 31.

Cette négligence est d'autant plus pernicieuse, que le principal moyen pour ne pas succomber aux tentations, est de les connoître, de s'y préparer, & de recourir à Dieu. Il veut que nous les découvrions par la vigilance, & que cette vigilance nous porte à la priere : *Vigilate & orate*. Et comme nous sommes toujours attaqués par quelque

Matth. 26. 41.

quelque endroit, & toujours en danger de succomber, il s'ensuit que notre vigilance & nos prieres doivent être continuelles. CHAP. VIII.

Il y a des tentations de tant de sortes, qu'il est impossible de les marquer toutes. Mais on peut dire généralement, qu'il y en a où les hommes sont exposés en toute sorte d'états, & d'autres qui naissent de l'état particulier où chacun se trouve. Il y en a qui sont rares, & d'autres qui sont fréquentes. Il y en a qui sont favorisées par nos inclinations, & d'autres ausquelles nous n'avons guéres de pente. Il y en a de visibles & de grossieres, & d'autres fines & cachées. Il y en a qui ont de grandes & de longues suites, & d'autres qui en ont de moins importantes & de plus passageres.

Puisqu'il faut résister à toutes ces tentations, il est nécessaire d'y être attentif; mais afin de se servir de cette attention pour se tenir toujours en la présence de Dieu, il faut s'appliquer en particulier à celles qui se rencontrent dans nos exercices & dans le cours de nos actions.

Cette application nous en fera découvrir une infinité, qui échappent à

CHAP. VIII. ceux qui n'y pensent pas, & nous serons surpris du nombre de celles qui se rencontrent dans les occupations les plus innocentes. Nous trouverons par exemple, que la conversation que l'on a avec les personnes même réglées, en est toute pleine. On y est tenté de s'y répandre trop, de s'y attacher trop, d'y oublier Dieu, de sortir hors de la possession de son ame, de dire insensiblement quelque chose à son avantage pour attirer leurs louanges. On y est tenté d'impatience, s'il arrive qu'on trouve en eux de la contradiction ; d'ascendans, si on croit avoir quelque avantage sur eux ; de rudesse & d'aigreur, s'ils ont quelque chose d'incommode; de flatterie, si on a quelque interêt de leur plaire ; de curiosité, pour savoir des choses, ou qui nous sont inutiles, ou qu'on ne veut pas que nous sachions, de moquerie, s'ils nous paroissent ridicules par quelque endroit. On est tenté de dépit & de colere, si on nous dit quelque chose qui blesse la délicatesse de notre orgueil ; de complaisance, si l'on nous approuve sans que nous l'ayions procuré ; d'envie de trop parler, si ce qu'on entend dire forme dans notre esprit diverses

pensées. On est tenté de mépriser les autres, si l'on y reconnoît quelque défaut, ou au-contraire de les imiter dans leurs défauts, si on ne les reconnoît pas. On est tenté d'entrer dans leurs passions, ou dans leur voie qui, quoique bonne, n'est peut-être pas la nôtre. On est tenté de prendre part à quantité de jugemens mal fondés, qui sont ensuite des sources de discours téméraires. CHAP. VIII.

Toutes ces tentations, & plusieurs autres que la lumiere de Dieu nous peut faire découvrir dans les entretiens des hommes, font voir que c'est une grande témérité d'entrer en conversation avec qui que ce soit, sans avoir élevé son cœur à Dieu, pour lui demander son secours; & qu'on ne peut trop souvent renouveller dans la suite de l'entretien, ce regard vers Dieu, & cette attention à résister aux tentations qui s'y rencontrent.

Outre ces tentations qu'on peut appeller d'*action*, parcequ'elles consistent en des actions & des mouvemens de l'ame; il y en a d'autres qu'on peut nommer d'*omission*, qui consistent à omettre & à negliger les occasions qui se présentent de pratiquer la vertu dans nos actions.

CHAP. VIII.

Car, pour me ſervir du même exemple, s'il n'y a point de converſation où l'on ne ſoit tenté de faire pluſieurs actions mauvaiſes, il n'y en a point auſſi où l'on n'en pût faire quantité de bonnes, dont l'omiſſion eſt parconſéquent mauvaiſe.

On peut honorer Dieu en tous ceux que l'on voit, en la maniere qu'il y eſt. On y peut remarquer quelque choſe qui nous ſerve à nous corriger de nos défauts. On peut pratiquer l'humilité, en s'humiliant à leur égard, & en ſe mettant au-deſſous d'eux par un ſentiment ſincere & veritable. On peut pratiquer le ſupport, en portant doucement les foibleſſes que l'on y peut remarquer; la charité en les conſolant, le zele en les redreſſant, la patience en les ſouffrant, la bonté en ſe rendant à leurs déſirs juſtes ou indifférens. On peut écouter Dieu en les écoutant avec reſpect. On peut profiter de leurs vertus en les imitant, de leurs défauts en s'en ſervant pour les éviter, & en priant pour eux.

C'eſt un grand malheur que de faire toutes choſes ſans réflexion, & en ſuivant la pente de la nature, & de perdre ainſi tant d'occaſions de pratiquer

la vertu. Car c'eſt ſe priver des moyens que Dieu nous préſente pour nous enrichir. On ne ſe doit pas étonner après cela ſi nous ſommes pauvres, puiſque paſſant par des lieux pleins de richeſſes, nous ne daignons pas les ramaſſer; ni ſi nous demeurons maigres & affamés, puiſqu'étant dans l'abondance des viandes, nous ne penſons pas à nous en nourrir.

On doit conſiderer ces deux ſortes de tentations, dans tous les emplois, exercices, occupations ordinaires & extraordinaires qui rempliſſent notre vie; comme dans le manger, dans les lectures, dans les prieres, dans les viſites, dans les actions particulieres à notre vocation. Et quoique ſouvent nous n'y penſions que d'une maniere confuſe, néanmoins cette attention ſuffira pour nous faire éviter les plus groſſieres & les plus dangereuſes.

Mais dans cette vûe générale que nous devons avoir des tentations qui ſe peuvent rencontrer dans toutes nos occupations, il faut que l'expérience que nous avons de notre foibleſſe & des fautes dans leſquelles nous avons accoutumé de tomber, nous applique principalement à celles qui nous ſont

plus ordinaires, & que nous nous ſommes propoſé particulierement de combattre. Et ainſi en commençant ces actions, nous devons renouveller la réſolution que nous avons faite d'y réſiſter, & les prieres que nous devons ſouvent avoir faites à Dieu, pour obtenir la grace de les vaincre ; & par ce moyen, toute notre vie deviendra un combat continuel contre nos vices, une priere continuelle, & une exécution fidelle des ſaints déſirs que Dieu nous aura inſpirés pour notre perfection.

L'une des plus grandes utilités de cette pratique, d'enviſager dans les choſes où nous ſommes obligés de prendre part les tentations qui les accompagnent, c'eſt qu'elle nous donne moyen de juger plus ſainement de tout, & d'avoir ſur toutes choſes des ſentimens plus conformes à la verité & à la foi.

Car la plus grande ſource des erreurs où nous tombons dans nos jugemens, eſt que nous ne regardons d'ordinaire les objets, que par ce qu'ils ont de ſenſible, & par le rapport qu'ils ont à notre concupiſcence, qui étant très-prompte & très-vive dans ſes actions, nous y fait d'abord découvrir

tout ce qui la flatte ou l'incommode. Cependant ce n'eſt point par-là qu'il en faut juger; mais par le rapport qu'ils ont à notre ſalut, ou à celui des autres, c'eſt-à-dire, par les obſtacles ou les facilités qu'ils y apportent : n'y ayant rien de bon que ce qui y ſert, ni rien de mauvais que ce qui y nuit. On ne ſauroit donc bien juger des choſes, ſans pénetrer les tentations qu'elles produiſent, & l'uſage que le diable en fait pour nous perdre, puiſque c'eſt par ces tentations qu'elles ſervent d'obſtacles au ſalut.

Il ne faudroit que pratiquer fidellement cette regle, pour déſarmer en quelque ſorte le diable; puiſqu'il ne trompe d'ordinaire ceux qui ont quelque ſoin de leur conſcience, qu'en leur montrant les biens de cette vie par ce qu'ils ont d'attirant, en leur cachant ce qu'ils ont de dangereux.

Qui pourroit, par exemple, déſirer les grandes fortunes, les grands emplois, les grandes dignités, s'il les regardoit par ce côté-là, & s'il ne conſideroit ceux qui s'y ſont élevés, que comme chargés d'un fardeau inſupportable, comme obligés de marcher dans un chemin étroit & tout envi-

CHAP. VIII. ronné de précipices, & comme étant dans la miserable nécessité de périr pour l'éternité, ou de se faire de beaucoup plus grandes violences que les autres hommes ?

Ainsi cette vûe nous découvriroit un monde tout nouveau, où tout seroit renversé, où les heureux nous paroîtroient malheureux, & les malheureux heureux, les petits grands, & les grands petits. Ce qui nous afflige dans le monde extérieur, nous consoleroit dans celui-ci; avec cette différence, que les afflictions & les consolations qui naîtroient de la consideration de ce nouveau monde, seroient bien plus réelles & bien plus solides que celles qui sont produites par les objets qu'on ne regarde que par le dehors, qui est ce que nous appellons ici le monde extérieur.

Rien sans doute ne nous pourroit être plus utile que cette consideration de toutes les choses du monde, par rapport au bonheur ou au malheur éternel, en nous en servant ainsi pour nous élever à Dieu par les divers mouvemens que cette vûe doit produire; tantôt en le priant de secourir ceux que nous regarderions comme expo-

sés à ces tentations ; tantôt en le bénissant de nous en avoir délivrés ; tantôt en considerant la pente que nous y avons, & en demandant à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas ; tantôt en considerant combien les hommes se trompent dans leurs jugemens, faute de pénetrer le fond des choses, & en nous écriant avec le Prophete : *Filii hominum, usquequò gravi corde, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium ? JUSQU'A quand, ô enfans des hommes, aurez-vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité, & cherchez-vous le mensonge ?* Et par ces divers moyens nous trouverions dans tous les objets que nous appercevons par les sens, ou que les discours des hommes présentent à notre esprit, de quoi nous tenir en la présence de Dieu, & nous entretenir dans une priere continuelle.

CHAP. VIII.

Ps. 4. 3.



CHAPITRE IX.

Septiéme moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de veiller sur les tentations intérieures.

MAis si la vigilance chrétienne nous doit appliquer, comme nous l'avons montré, à découvrir les tentations que les objets du dehors nous peuvent causer, elle doit encore nous rendre plus attentifs à celles qui naissent du dedans de nous, c'est-à-dire aux mouvemens de notre concupiscence, qui corrompent notre esprit, qui infectent notre cœur, qui attirent souvent le consentement de notre volonté, & qui se répandent ensuite au-dehors par nos paroles & par nos actions.

Il est besoin d'une vigilance continuelle, soit pour empêcher ces mauvais effets, en corrigeant nos pensées, en arrêtant nos désirs, & en leur refusant le ministere des membres de notre corps, comme l'Apôtre nous l'ordonne; soit pour les condamner quand nous en avons été surpris. Car le défaut de vigilance cause l'un & l'autre

de ces deux maux. Il laiſſe agir la concupiſcence, & il nous cache ce qu'elle fait ; parcequ'une ame qui ne veille pas ſur ſoi, ſe perd ſouvent de vûe, elle agit d'une maniere toute animale, elle ſe laiſſe emporter aux objets, & elle en eſt dominée.

Poſſéder ſon ame & ſon cœur, eſt proprement la vertu contraire à cet aſſujettiſſement de l'ame aux objets auſquels elle s'applique. Et pour comprendre en quoi elle conſiſte, il ne faut que conſiderer ce que c'eſt que l'on appelle ſe poſſéder par rapport au monde.

On dit qu'un homme ſe poſſéde lorſqu'il ſe voit agir, lorſqu'il ne lui échappe rien ſans qu'il s'en apperçoive, lorſqu'il a tous les égards qu'il doit avoir, lorſqu'il eſt maître de ſes mouvemens, & qu'il les regle par la fin qu'il ſe propoſe.

Ainſi ſe poſſéder ſelon Dieu, c'eſt ſe voir agir, être témoin de ſes mouvemens intérieurs & extérieurs, & les regler par la vûe de Dieu. Et au contraire, ne ſe pas poſſéder, c'eſt ou ne ſe voir point agir, ou ne pouvoir retenir ſes mouvemens.

C'eſt une choſe étrange combien le

désir de s'avancer, & la crainte de se nuire, rend les gens du monde appliqués à tout; combien ils sont circonspects dans toutes leurs actions & dans toutes leurs paroles, & jusqu'à quel point ils contraignent & répriment leur humeur. Mais comme la charité est souvent moins agissante dans les gens de bien, que la cupidité dans les gens du siecle; on voit souvent ceux qui font profession de piété, sortir de leur assiette, pour suivre aveuglément de petites passions, & agir sans réflexion, par humeur, & par la seule impression des objets.

C'est ce défaut que la vigilance chrétienne doit corriger, en forçant notre esprit de s'appliquer à ce qu'il fait, en lui mettant devant les yeux les égards qu'il doit avoir, en réprimant ses saillies, en tâchant de maintenir notre ame dans la même situation, en retranchant toutes les inégalités de nos humeurs, & en nous portant au-moins à gémir de toutes celles qui nous échappent.

Et c'est ce qu'elle ne sauroit faire si elle n'empêche l'esprit de s'abandonner, & de se livrer entierement aux objets qui se présentent; & si elle ne

partage ſon attention, en ſorte qu'elle en donne une partie à l'action, & qu'elle ſe ſerve de l'autre pour conſiderer ce qui ſe paſſe en elle : comme ſi elle avoit deux eſprits, l'un qui agît, & l'autre qui fût témoin & juge de ſes actions. CHAP. IX.

On ne peut nier que cette réſerve d'une partie de notre attention, ou plûtôt cette double attention, l'une ſur les objets de nos penſées, de nos mouvemens, & de nos actions; l'autre ſur nos penſées, ſur nos mouvemens, & ſur nos actions mêmes, ne ſoit incommode & fatigante, & que le penchant de l'ame ne fût d'agir ſans tant de réflexions, en ſe donnant entierement à ce qui lui plaît, & en n'évitant que les fautes ſi groſſieres, qu'elles nous frappent & nous avertiſſent par elles-mêmes.

Mais la peine que nous y trouvons, ne vient que de ce que nous ſommes peu touchés de ce qui regarde Dieu. Car nous n'y en avons point quand nous ſommes remués un peu fortement par quelque paſſion, & tous les égards qu'on doit avoir ſe préſentent alors d'eux-mêmes à l'eſprit. Si l'on entretenoit, par exemple, quelqu'un

CHAP. IX.

dans un endroit où l'on sauroit qu'on fût écouté par quelque personne considerable, on ne pourroit s'empêcher de regler ses paroles sur ce qui lui pourroit plaire, & d'avoir autant d'attention aux jugemens qu'elle feroit de ce qu'on diroit, qu'à ceux de la personne qu'on entretiendroit. Il ne faudroit donc qu'être vivement pénetré de la présence de Dieu, pour n'avoir point de peine à cette double attention, & il est bien juste que nous souffrions cette peine, puisqu'elle est un effet de notre peu de vertu.

Mais si la vûe de la présence de Dieu nous porte naturellement à la vigilance sur nous-mêmes, & nous en facilite la pratique; la vigilance sur nous-mêmes nous porte aussi à nous tenir en la présence de Dieu. Car en nous découvrant ce qui se passe dans nous, les passions qui s'y élevent, les mauvais germes que notre corruption y pousse sans cesse, elle nous porte à recourir sans cesse à Dieu, à lui exposer nos plaies, & à gémir devant lui de nos miseres. Ainsi cette sorte de vigilance est encore un excellent moyen de se tenir toujours devant Dieu dans une priere continuelle, puisque la priere

consiste principalement, selon S. Paul, dans un gémissement secret que l'ame pénetrée de sa misere pousse vers Dieu, pour lui en demander la délivrance. CHAP. IX. *Rom. 8. 26.*

CHAPITRE X.

Moyens particuliers de se tenir en la présence de Dieu, par l'exercice de certaines vertus qui se peuvent joindre à la plûpart de nos actions.

COmme l'esprit de l'homme est si foible en cette vie, qu'il a besoin de quelque diversité dans ses exercices & dans les objets ausquels il s'applique, il est bon de proposer divers moyens de se tenir attentif à Dieu, afin de remedier au dégoût & à la lassitude que l'uniformité des mêmes pensées pourroit causer. J'ajouterai donc encore à celles que j'ai déja expliquées, d'autres pratiques particulieres, qui se peuvent joindre à toutes les actions, & nous tenir ainsi toujours en la présence de Dieu. La piété nous en peut faire inventer de diverses sortes, & je ne propose celles-ci que comme des modeles de celles qu'on se peut prescrire selon ses différens besoins.

CHAP. X.

L'on peut, par exemple, pourpratiquer l'humilité, joindre à toutes ses actions, la reconnoissance de notre indignité, fondée sur notre double néant, dont l'un nous convient par la nature, & l'autre par la condition de pécheurs. Car ce double néant faisant que nous ne méritons rien, nous donne sujet en tout temps, en tous lieux, en toutes occasions, de confesser à Dieu que nous sommes indignes de tout.

Nous pouvons donc reconnoître avec verité & avec justice, que nous ne sommes pas dignes de ses graces, ni intérieures, ni extérieures; que nous ne sommes pas dignes du secours des créatures, ni de l'honneur qu'on nous rend, ni de l'amitié des gens de bien; que nous ne sommes pas dignes que personne s'applique à nous, & nous traite autrement qu'avec mépris, avec dédain & avec outrage; que nous ne sommes pas dignes enfin de voir la lumiere, ni de vivre; qu'on nous peut ôter tout cela sans que nous ayions sujet de prétendre que Dieu nous fasse injustice.

Ainsi nous pouvons joindre cette confession à tout ce qui nous arrive, & renouveller cent fois le jour devant

Dieu, l'aveu de notre indignité.

Mais il faut que cette protestation soit sincere, & que nous ne prétendions pas après l'avoir faite, nous plaindre de ceux qui nous traiteroient comme nous avouons que nous méritons de l'être. Si nous ne sommes donc pas dignes qu'on ait de la reconnoissance pour nous, comme la verité nous le doit faire avouer, ne nous plaignons point qu'on n'en ait pas. Si nous ne sommes pas dignes d'être estimés, ne croyons pas qu'on nous fasse tort de ne nous pas estimer.

Nous pouvons trouver lieu de même dans toutes choses, de pratiquer l'action-de-graces, suivant le précepte de l'Apôtre : *In omnibus gratias agite.* Car il n'y a point de temps où nous ne recevions quelque grace & quelque bienfait de Dieu, ou par lui-même ou par les créatures ; & de quelque sorte que nous en recevions, il est toujours juste de l'en remercier.

Cette action-de-graces n'a pas lieu seulement dans ce que les hommes appellent des biens, mais aussi dans ce qu'ils appellent des maux ; parceque ces maux, tels qu'ils soient, sont toujours beaucoup moindres que ceux que

CHAP. X.
nous méritons ; & qu'ainsi ils tiennent plus de la douceur de la miséricorde de Dieu, que de la rigueur de sa justice ; & de plus, si nous en savions faire un bon usage, ils nous donneroient moyen d'éviter de grands maux & de mériter de grands biens. De sorte que, comme c'est notre faute si nous n'en usons pas bien, ils ne peuvent passer en tant qu'ils viennent de Dieu, que comme un argent qu'il nous donne pour payer nos dettes ; comme une semence qu'il nous accorde pour faire porter à notre ame des fruits de justice ; comme des materiaux dont il nous fait présent, pour nous bâtir une maison éternelle.

Si nous voulons de même nous entretenir dans le désir de la vie du Ciel, & dans le gémissement que notre exil nous devroit causer, il n'y a rien qui ne pût exciter & renouveller ces mouvemens. Car les biens & les maux de cette vie, les vertus & les vices y sont également propres. Les biens de la terre nous font concevoir la grandeur de ceux du Ciel, en nous faisant conclure que si ce que Dieu donne aux méchans même est si agréable, ce qu'il réserve aux Justes doit l'être plus sans com-

paraiſon. Et les maux de la terre nous portent encore plus directement à ſoupirer après cette vie, où nous jouirons d'une paix parfaite dans l'exemption de toute ſorte de maux. Les vertus de la vie préſente n'étant que comme des gouttes qui découlent de la juſtice éternelle, nous doivent faire déſirer de nous déſalterer dans la ſource même de cette juſtice. Et enfin les péchés que nous commettons ſans ceſſe, nous doivent faire haïr la vie préſente plus que toutes choſes, puiſque nous ne ſerons délivrés que dans le Ciel, de la corruption qui les produit.

Qu'eſt-ce qui n'eſt point capable dans la vie de renouveller en nous l'idée de l'éternité, puiſque nous n'y voyons rien qui ne paſſe, & qui ne s'écoule; & que cet écoulement continuel des choſes du monde, nous les doit rendre toutes mépriſables, & nous porter à n'attacher notre cœur qu'à ce qui eſt immuable, ſubſiſtant & éternel? *Avertere animum à temporalibus, & eum mundatum convertere ad æterna.*

L'on peut même dire qu'en quelque diſpoſition intérieure que Dieu nous mette, pourvû qu'elle ſoit un peu vi-

CHAP. X. ve, elle trouve moyen de se répandre partout. Ainsi saint Bernard s'excitoit sans cesse par ces paroles : *Bernarde, ad quid venisti ?* BERNARD, *pourquoi es-tu venu ici ?* Et il y trouvoit une source de ferveur & de zele, qui l'animoit dans toutes ses actions.

S. Bern. Vita l. 1. c. 4. n. 19.

D'autres trouvent de même dans certains versets de l'Ecriture, des motifs de s'exciter sans cesse à l'amour de Dieu, & chacun devroit avoir soin d'en choisir ainsi quelques-uns, qui continssent comme un abregé de ses prieres & des dispositions où il tendroit.

C'est ce que l'on appelle des aspirations ou des Oraisons jaculatoires, dans les Livres de dévotion ; & la pratique en est d'autant plus estimable, qu'il paroît par saint Augustin & par Cassien, que c'étoit une des principales dévotions de ces Solitaires d'Egypte, qui ont servi de modele à tous les autres. *On rapporte*, dit ce S. Docteur, *que les Solitaires d'Egypte font des prieres très-fréquentes, mais très-courtes ; & qu'il se hâtent en quelque sorte de les lancer vers le Ciel, de-peur que cette attention vive & fervente si nécessaire dans la priere, ne vienne à se ralentir par une durée plus longue.*

Epist. 130. ad Probam n. 20.

CHAPITRE XI.

Autre moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de se représenter l'humanité de JESUS-CHRIST.

J'Ai réservé à dessein pour le dernier de ces moyens particuliers de se tenir en la présence de Dieu, celui qui est le plus conseillé par ceux qui ont traité de la vie spirituelle, qui est de tâcher d'avoir toujours Jesus-Christ présent dans son esprit, en se le représentant selon son humanité dans quelqu'un de ses Mysteres ; c'est-à-dire, ou comme enfant, ou comme conversant avec les hommes, ou dans quelque circonstance de sa passion, ou enfin assis à la droite de son Pere, qui est l'état où l'Apôtre nous exhorte particulierement de l'adorer.

On ne peut pas en général douter de l'utilité de cette pratique, puisque l'humanité de Jesus-Christ est la vraie voie pour nous approcher de Dieu. Aussi voit-on que l'Eglise fait ce qu'elle peut dans tout le cours de l'année, pour nous remettre continuellement Jesus-Christ devant les yeux, dans

CHAP. XI. tous les Mysteres de sa vie voyagere & glorieuse. S. Paul témoigne en particulier, qu'il avoit tâché d'imprimer dans l'esprit des Galates, une si vive idée de Jesus-Christ souffrant pour nous, qu'il ne craint pas de dire que Jesus-Christ avoit été crucifié à leurs yeux : *Ante quorum oculos Jesus-Christus præscriptus est, in vobis crucifixus.* (Gal. 3. 1.) Il paroît aussi que c'étoit la dévotion des premiers Chrétiens : ce qui fait dire à saint Clement dans l'éloge qu'il fait des Corinthiens, *Que les souffrances de Dieu étoient devant leurs yeux.* (Epist. ad Cor.)

C'est en particulier par ce moyen qu'on peut pratiquer ce que S. Augustin prescrit aux Chrétiens moins éclairés. *Mes freres*, dit-il, *voici le conseil que je vous donne. Si vous voulez vivre chrétiennement, attachez-vous à Jesus-Christ, selon ce qu'il a pris pour notre salut, afin que vous parveniez à ce qu'il est par sa nature divine.* (August. in Joan. tr. 2. n. 3.) Et c'est ce qu'il renferme dans cette maxime, *que les esprits qui ne sont pas encore capables de concevoir la divinité, doivent s'attacher à la Croix, à la Passion & à la Résurrection de Jesus-Christ, & s'en servir comme d'un navire qui les conduise à ce qu'ils ne sauroient encore voir.*

Mais cette vûe de l'humanité de Jesus-Christ, n'est pas seulement nécessaire aux petits, elle est aussi très-utile aux grands. *La Croix de* Jesus-Christ, comme dit ce saint Docteur, *est non-seulement le lait des enfans, mais aussi la viande solide de ceux qui sont avancés :* CHRISTUS *crucifixus, & lac sugentibus, & cibus est proficientibus.* Ainsi il n'y a personne à qui il ne soit très-utile d'avoir souvent dans l'esprit l'humanité de Jesus-Christ. Et c'est pourquoi S. Bernard conseille de prononcer sans cesse le nom de JESUS, pour renouveller dans son esprit l'idée de Jesus-Christ Dieu & homme. Je « ne saurois, dit-il, goûter aucun « écrit, si je n'y trouve le nom de « JESUS. Je ne saurois souffrir les dis- « cours, si je n'y entends parler de « JESUS. JESUS est du miel dans notre « bouche; il est une musique agréable « à nos oreilles; il est une source de « joie dans notre cœur; il est une mé- « decine pour toutes nos maladies. Si « quelqu'un se trouve triste, que le « nom de Jesus lui vienne dans l'es- « prit, & qu'il passe de son esprit dans « sa bouche. Rien n'est plus propre « que ce nom à réprimer l'impétuosité «

CHAP. XI.

In Joan. Tract. 98 *n.* 6.

In Cant. Serm. 15. *n.* 6. 7.

CHAP. XI. » de la colere, & à dissiper l'enflure de » l'orgueil, à guérir les plaies de l'en- » vie, à arrêter toute la dissolution de » l'intempérance, à éteindre les flam- » mes de la concupiscence, à tempérer » la soif de l'avarice, à éloigner de » nous toutes les passions honteuses. » Voilà, mon ame, l'excellent remede » que vous avez en réserve dans le vase » de ce nom sacré; remede si salutai- » re, qu'il n'y a point de maladie qui » n'y cede.

C'est l'utilité que S. Bernard trouvoit à penser sans cesse à Jesus-Christ. Car ce ne seroit rien de prononcer le nom de JESUS sans penser à lui. Mais il n'est pas nécessaire pour cela d'en avoir toujours l'image peinte dans notre imagination, ce qui est impossible à ceux qui n'en ont point, & dangereux à ceux qui l'ont trop vive. Ce que ce Saint nous recommande donc, est d'avoir Jesus-Christ présent à notre pensée. Or l'on peut penser à Jesus-Christ sans se l'imaginer. L'imagination n'est qu'un secours pour la pensée. Que s'il se trouvoit qu'elle y fût un obstacle en appliquant trop l'esprit, ou il en faudroit modérer l'usage, ou même le bannir entierement, y ayant

de

de certaines perſonnes à qui la repré-ſentation trop vive des myſteres de Jeſus-Chriſt conçus par l'imagination, peut être un ſujet d'illuſion & de tentation, & à qui par-conſéquent on doit conſeiller de ne les concevoir que par la foi, comme S. François de Sales le remarque dans une de ſes Lettres. *Liv. 2. Lett. 21.*

Enfin, comme le monde nous attire continuellement à lui par tous les objets qu'il nous préſente, & que le diable a mille adreſſes pour nous y attacher & nous en remplir, la piété nous doit rendre ingenieux à trouver des moyens de nous attacher à Dieu. Et c'eſt de ces ſortes d'inventions ſaintes, dont il eſt dit dans l'Ecriture, que les Juſtes en vivent & s'en nourriſſent : *Dicite juſto quoniam benè, quoniam fructum adinventionum ſuarum comedet.* *Iſ. 3. 10.*



Chapitre XII.

Qu'un des grands moyens de se tenir en la présence de Dieu, est de ménager pour la priere tous les intervalles des actions.

COmme les corps ne joignent presque jamais si parfaitement, qu'il n'y ait toujours entre eux quelques petits intervalles remplis d'air qui les séparent, on ne sauroit aussi faire un tissu si continu de ses actions, qu'il n'y reste quelques petits vuides ; & ces vuides qui sont quelquefois nécessaires pour le délassement de l'esprit, pourroient être utilement remplis de quelques prieres qui n'obligeassent pas à une grande contention, qui terminassent saintement les actions précédentes, & préparassent saintement à celles qui suivent.

Mais les hommes ont si peu de soin de leur avancement spirituel, qu'il n'y a rien d'ordinaire de plus mal employé que ce temps qui le pourroit être le mieux. Car ces vuides ne sont remplis souvent que de vaines pensées & de réflexions inutiles ; & c'est par-là prin-

cipalement que le démon jette son venin dans l'ame, y trouvant moins d'entrée pendant qu'elle est occupée. CHAP. XII.

Chacun devroit donc s'accoutumer à ménager pour Dieu tous ces petits temps ; à élever, par exemple, son esprit à Dieu, lorsque son sommeil est interrompu durant la nuit, lorsqu'il s'éveille le matin, lorsqu'il s'habille, lorsqu'il va d'un lieu à un autre. On trouveroit par ce moyen, des temps considerables pour prier, & l'on n'auroit plus tant de sujet de se plaindre qu'on est accablé d'occupations, & que l'on ne trouve point de temps à donner à Dieu & à soi-même.

Je sai bien que la nature qui cherche son soulagement en tout, se trouveroit chargée si on la vouloit assujettir à une nouvelle attention dans ces intervalles, & qu'elle aime beaucoup mieux se livrer aux pensées qui viennent d'elles-mêmes, & qui la saisissent plûtôt qu'elle ne s'y applique. Mais si cette pratique est fatiguante au commencement, elle le deviendroit beaucoup moins dans la suite ; & il y a même beaucoup de prieres qui lassent moins l'esprit, que certaines pensées ausquelles on s'abandonne dans ces

CHAP. XII. vuides. Après tout, on ne sauroit se fatiguer à rien de plus utile, qu'à fermer l'entrée de son cœur au diable, à purifier ses actions, & à nourrir & soutenir son ame dans le besoin continuel qu'elle a de réparer ses forces spirituelles, qui s'affoiblissent aussi-bien que celles du corps par la continuité des actions.

C'est par ces moyens & par tous les autres que j'ai décrits en ce Traité, qu'on peut pratiquer l'avis que S. Paul nous donne de prier toujours : *Sine intermissione orate*. Et par la pratique de cet avis, on se prépare d'une maniere excellente aux prieres particulieres que l'on fait en certains temps, parcequ'on s'y trouve tout disposé quand ce temps est venu ; & l'on a déja par avance la principale fin de ces prieres, puisqu'on ne choisit ces temps pour prier d'une maniere plus expresse, qu'afin que l'onction qu'on y reçoit, se répande dans toutes nos actions, & fasse de la suite de notre vie, une priere continuelle.

1. Thess. 4. 17.



Chapitre XIII.

Que la pratique de la Vigilance chrétienne enferme celle du recueillement.

CEux qui prescrivent des regles pour la conduite des ames qui aspirent à une vie plus parfaite que le commun des Chrétiens, ne leur recommandent rien davantage que ce qu'ils appellent recueillement, & ils en font avec raison le fondement de cette perfection chrétienne à laquelle ils prétendent les porter, parcequ'il est impossible qu'un esprit dissipé & évaporé, puisse jamais faire de progrès dans la vertu.

Mais ce ne seroit pas un petit défaut, ni une illusion peu considerable, de ne croire cette vertu néceſſaire qu'à certaines ames plus élevées & plus parfaites, & de s'imaginer qu'elle n'est pas pour le commun des Chrétiens. Car si la vigilance est une vertu générale, & si c'est à tous les Chrétiens que Jesus-Christ dit, *Veillez & priez, de-* Matth.
peur que vous ne succombiez à la tenta- 26. 41.
tion; c'est aussi à tous les Chrétiens qu'il ordonne d'être recueillis & de

CHAP. XIII. n'être pas dissipés, puisque la pratique de la vigilance enferme celle du recueillement, & qu'il est impossible de veiller sans être recueilli.

C'est ce qu'il est aisé de comprendre, en considerant ce qu'on entend par recueillement. Il y en a un intérieur, & un autre extérieur. L'extérieur consiste à retenir ses sens, à garder le silence & la solitude autant qu'on peut, à éviter le tumulte & la multiplicité des affaires, & principalement de celles qui nous dissipent & qui nous tirent le plus hors de nous. L'intérieur consiste à ne s'entretenir point de pensées vaines & inutiles ; à se tenir attentif à Dieu ; à demeurer devant lui dans une espece d'adoration continuelle ; à s'occuper de bonnes pensées, & principalement de celles qui nous servent de regles pour faire toutes nos actions dans la vûe de Dieu.

Il est clair d'abord que tout ce que nous avons dit jusqu'ici, n'est autre chose que la pratique du recueillement intérieur. Car on ne peut être plus utilement recueilli, qu'en adorant Dieu intérieurement en tous lieux & dans toutes les créatures, en écoutant ce qu'il nous dit, en consultant sans cesse

ses volontés, en le regardant sans cesse comme notre unique protecteur & notre unique refuge dans toutes les tentations qui nous attaquent, en veillant sur tous nos mouvemens, tant intérieurs qu'extérieurs. Mais il est clair aussi que ce recueillement intérieur nous porte de lui-même à l'extérieur. Car si nous consultons la loi de Dieu sur la maniere dont nous devons user de nos sens, nous retrancherons d'abord tout usage des sens qui ne tend qu'au plaisir & qui n'a point de nécessité.

Ce n'est point un conseil de perfection. C'est la loi éternelle & immuable de Dieu, qui oblige l'homme à n'aimer que Dieu, à ne vouloir jouir que de lui, à ne se servir des créatures qu'avec la moderation de celui qui en use, & non avec la passion de celui qui en jouit? *Utentis modestiâ, non amantis affectu.* Il ne faut donc point croire qu'il soit permis à qui que ce soit de lâcher la bride à ses sens, quelque innocens qu'en soient les objets. Car il suffit que les plaisirs ne soient pas nécessaires, pour s'en abstenir : & cette modération nécessaire à tout le monde, ne regarde pas seulement le boire & le manger, mais aussi tous les

CHAP. XIII. autres objets des sens. Il faut toujours quelque autre raison que celle de la recherche de sa propre satisfaction, pour en excuser l'usage. Et ainsi quiconque a soin d'avoir toujours la loi de Dieu devant les yeux, & de la suivre dans ses actions, se croit obligé de garder une extrême retenue dans la maniere dont il use de ses sens.

Tous les Chrétiens sont obligés de prier; & ceux qui vivent dans le monde, y sont en quelque sorte plus obligés que les autres; parcequ'ayant à combattre des tentations plus fortes, étant exposés à de plus grands périls, ils ont besoin d'un plus grand secours de Dieu. Ils sont donc aussi obligés d'éviter ce qui peut empêcher l'efficace de leurs prieres, puisque c'est par ces prieres qu'ils doivent obtenir ce secours. Et comme il n'y a rien de plus opposé à l'esprit de priere, que l'épanchement de l'ame par les sens, & que c'est la source ordinaire de ces distractions qui déshonorent nos prieres, & qui font qu'elles ne sont capables que d'irriter Dieu; le même devoir qui les oblige à prier, les oblige aussi de préserver leur ame de cette dissipation.

Ce que je viens de dire de l'évapo-

ration de l'ame par les sens, se peut appliquer à la dissipation qui naît des paroles. Tout le monde est obligé de l'éviter, puisque ce n'est pas seulement aux parfaits à qui il est dit, qu'ils rendront compte au jour du Jugement, des paroles inutiles, mais généralement à tous les hommes. Quiconque a donc cette loi de Dieu devant les yeux, se réduit autant qu'il peut au silence. Il évite les conversations inutiles. Il est persuadé, comme dit l'Apôtre, qu'il ne doit parler que devant Dieu & en Jesus-Christ. Et par l'attention qu'il a sur toutes ses paroles & sur toutes ses actions, il en retranche tout ce qui ne tend point à Dieu, & qui ne vient point de son esprit.

CHAP. XIII.

Matth. 12. 36.

2. Cor. 2. 17.

Or en retranchant & les divertissemens & les entretiens inutiles, on se reduit par une suite naturelle à une espece de solitude, puisqu'on n'en sort guéres que par le désir de s'entretenir avec les hommes, ou pour se repaître des spectacles, & des autres objets des sens.

Enfin, ce sont encore des devoirs communs, de se renfermer dans son emploi, de ne se charger pas d'affaires trop dissipantes sans nécessité, de n'en-

CHAP. XIII. treprendre que ce qu'on peut faire avec esprit de priere, de faire toutes ses actions par des vûes de Dieu, & non par des intentions humaines & animales. Car c'est à tous les hommes que s'adresse l'avis du Sage, qu'il ne faut point s'embarrasser dans une multitude d'actions: *Fili, ne in multis sint actus tui.* C'est à tous les hommes qu'il est défendu de se charger d'un fardeau qui soit au-dessus de leurs forces. Et enfin c'est à tous les hommes qu'il est commandé de faire tout en l'honneur de Jesus-Christ, & d'aimer Dieu de tout leur cœur: ce qui les oblige de ne rien faire que pour lui & par le mouvement de son amour.

Eccli. 11. 10.

Il est vrai que ce recueillement se doit pratiquer différemment selon les différentes conditions, parcequ'il ne consiste pas à éviter toutes les paroles, toutes les affaires, toutes les compagnies, tous les objets des sens, mais à se tenir à l'égard de toutes ces choses dans les bornes de la nécessité, & de la proportionner à ses forces intérieures.

Mais ce seroit aussi une erreur que de croire qu'on ne peut être recueilli sans un entier silence, une entiere re-

traite, une séparation actuelle de tous les objets des sens, & de toutes les affaires. Ainsi il est visible qu'en veillant sur soi en la maniere que nous avons dit, on pratique le recueillement autant qu'il est nécessaire pour satisfaire aux devoirs du Christianisme, & pour arriver même à la plus éminente perfection. Chap. XIII.

Chapitre XIV.

Que la Vigilance chrétienne nous porte à l'exercice de toutes les vertus, & qu'elle est ainsi une excellente préparation à la priere.

La vertu chrétienne consistant à pratiquer ses devoirs, à surmonter les tentations qui nous en détournent, & à faire l'un & l'autre par la vûe de Dieu, & par l'amour de la justice; il est clair que ce qui nous met devant les yeux cette justice, ce qui nous découvre ces tentations, ce qui nous fait veiller sur les mouvemens de notre cœur, qui sont la source & de nos bonnes actions & de nos chûtes selon l'Evangile; ce qui nous montre enfin Luc. 6 d'où nous pouvons obtenir le secours 45.

CHAP. XIV. qui nous est nécessaire, pour nous soutenir dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, nous engage comme nécessairement à le pratiquer.

C'est ce qui se comprendra encore mieux, si l'on considere que ceux qui ont un veritable désir d'être à Dieu parfaitement, ne sont d'ordinaire détournés de la pratique des vertus, que parcequ'ils n'y pensent pas, & qu'ils ne sont pas appliqués à en discerner les occasions. Car ayant toujours la source d'une mauvaise vigilance qui leur ouvre les yeux à la recherche de leurs plaisirs & de leurs interêts, qui est la concupiscence ; ils ne sauroient empêcher que ce mauvais principe ne les entraîne, que par une autre vigilance, qui les tienne en garde contre toutes les recherches de l'amour-propre. Ainsi quiconque ne veille point à se mortifier, ne se mortifie point. Car il ne manque jamais d'appercevoir les occasions où ses sens & son esprit peuvent trouver du plaisir, & il n'apperçoit jamais les occasions de les mortifier. C'est à quoi la nature ne nous fait jamais penser. De sorte que l'on peut supposer comme une verité certaine, qu'une vie dissipée est une vie sans

mortification, & dans laquelle il se mêle par-conséquent une infinité de recherches secrettes de la satisfaction des sens, des aises du corps, & de ce qui peut contenter la vanité.

Ce que j'ai dit de la mortification, se peut dire de toutes les autres vertus. On ne les pratique point quand on ne veille point. Et la concupiscence au contraire, dont le temps est toujours prêt, ne manque point d'agir quand on ne pense pas à la réprimer. Ainsi, faute d'attention & de vigilance, l'on perd mille occasions d'exercer les vertus chrétiennes, lors même que l'on en a le désir.

C'est encore par-là que la vigilance est une excellente disposition à la priere; car toutes les vertus y préparent, & toutes les fautes y servent d'obstacles. L'union que nous avons avec les autres hommes, le désir de leur salut comme du nôtre, la tolérance de leurs défauts, l'oubli ou même l'agrément de ce qu'ils pourroient avoir fait qui nous déplairoit, la charité pour l'Eglise & pour tous ses membres, le zele pour la gloire de Dieu, le désir & l'attente des biens éternels; toutes les autres vertus de même, qui bien qu'elles

CHAP. XIV. soient dans le cœur, sont employées à regler le dehors, comme la circonspection dans les paroles, le réglement des regards, la modestie dans la contenance, la mortification de tous les sens: toutes ces vertus, dis-je, préparent à la priere & la rendent plus fervente. Au-contraire, selon saint Ambroise, les péchés appesantissent l'ame, & nous tiennent éloignés de Dieu, en nous empêchant de nous élever à lui.

Amb. in Ps. 128. *Peccato gravescit oratio & longè fit à Deo.*

Saint Bernard attribue en particulier ce mauvais effet aux péchés de la langue, & aux discours inutiles. *Il n'y a point*, dit-il, *d'instrument plus propre à vuider le cœur que la langue; & je crois qu'en cela la conscience de plusieurs d'entre vous, rend témoignage à ce que je dis. Car qui de vous est si parfait qu'il n'ait senti après de longs entretiens, son esprit vuide, ses méditations sans dévotion, les affections de son cœur arides & seches, & son oraison sans action, à cause des paroles qu'il avoit ou dites ou entendues.* *De Div. Serm. 17. n. 5.*

Non-seulement la pratique des vertus nous dispose à la priere, mais elle est même une priere & une louange de

Dieu, selon S. Augustin. « Comment, dit ce saint Docteur, un homme « peut-il avoir la force de louer Dieu « tout le long du jour ? Je m'en vas « vous en appprendre le secret. Que « tout ce que vous ferez soit bien fait, « & vous louerez Dieu. » *Quidquid egeris benè age, & laudasti Deum.* *In Ps. 34. Serm. 2. n. 16.*

CHAPITRE XV.

Réponse à une difficulté sur ces divers moyens de se tenir en la présence de Dieu.

JE ne doute point que ceux qui liront ce que nous avons écrit dans ce Traité, n'ayent été souvent frappés de cette pensée, qu'il est bien difficile & même impossible de faire toutes ces réflexions, parmi la foule des occupations dont la plûpart du monde est accablé ; & que si l'on auroit peine à appliquer son esprit à tant de vûes différentes en demeurant solitaire dans sa maison, & en tâchant de se recueillir autant qu'il seroit possible ; il est encore bien plus mal-aisé de le faire, dans la dissipation qui est presque inséparable de la vie du monde, & dans

CHAP. XV. l'application que nous sommes obligés d'avoir pour les affaires qui nous y occupent.

Et en effet, on ne sauroit nier que ces pratiques ne causent quelque contrainte, sur-tout au commencement; puisqu'il faut empêcher l'esprit de se laisser aller à sa pente naturelle, le rappeller souvent d'un égarement qui lui est agréable, l'appliquer à des objets pour lesquels il n'a pas de goût sensible, & interrompre souvent celui qu'il trouve dans ceux qui lui sont plus familiers. Mais la difficulté en paroîtra néanmoins beaucoup moindre, si l'on comprend bien à quoi elle se réduit.

Car il ne faut pas s'imaginer que l'on prétende qu'à chaque action, on doive faire ces réflexions d'une maniere distincte, claire & étendue. On prétend seulement qu'il faut se les rendre familieres par des considerations expresses, dans ces temps que S. Bernard conseille de mettre à part tous les jours pour *la consideration*, afin qu'on puisse les rappeller le long du jour, en les regardant d'une vûe confuse, mais qui suffit néanmoins pour regler nos actions, & pour nous tenir en la présence de Dieu.

De Consid. l. 1. c. 7. n. 8.

Ce ne sont donc pas tant des pensées expresses que l'on conseille, que ces restes de pensées, dont David dit : *Reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi.* LES *restes de cette pensée le tiendront comme dans une fête perpétuelle devant vous.* Et c'est ce qui ne nous est nullement pénible, dans toutes les choses qui font une impression vive sur notre cœur. Car elles se présentent d'elles-mêmes à nos esprits au milieu de nos occupations; elles se font voir malgré que nous en ayions, & nous avons beaucoup plus de peine à nous en séparer qu'à nous y appliquer.

CHAP. XV.

Ps. 75. 11.

Quand un Peintre a bien appris les regles de son art, & qu'il les a fortement imprimées dans son imagination, il n'a qu'à y jetter un regard d'un instant, pour se conduire dans ses ouvrages. Il n'est pas besoin qu'il repasse par cette suite de préceptes par où il a passé en les apprenant, ni qu'il fasse de longs raisonnemens dans son esprit.

Il voit tout-d'un-coup sa regle, & il la suit, sans même qu'il développe & démêle ce qu'il voit. L'esprit a une maniere d'agir en lui-même, beaucoup plus prompte que celle qu'il fait paroître aux autres quand il leur parle;

& souvent cette longue suite de paroles, n'est que l'expression de ce qu'il a conçu tout-d'un-coup & en un instant.

Il en est de même de tous les autres arts que l'on exerce & que l'on met en pratique. Les préceptes qu'on en a appris avec soin & avec étude, conduisent ensuite nos actions, & deviennent si présens par l'exercice, qu'on ne discerne presque plus la vûe qu'on en a, & qu'elle n'empêche plus l'esprit de s'appliquer à toute autre chose. Il en seroit de même à l'égard de ces considerations qui nous doivent servir de regle dans nos actions, si nous faisions notre art, notre métier, notre profession de vivre chrétiennement; & si nous étions bien persuadés que nous n'avons rien à faire qu'à suivre Dieu, & à regler notre vie par ce qu'il nous a fait connoître de ses volontés dans son Evangile.

Mais comme pour suivre facilement les regles d'un art, il faut les avoir apprises avec soin & avec travail; pour suivre de même les verités de Dieu avec quelque facilité dans la conduite de sa vie, il faut les avoir apprises avec une application pénible, sans se rebuter des difficultés que l'on y rencontre.

Et c'eſt ce qui nous devroit faire rougir en ce point, de notre délicateſſe. On voudroit que la choſe du monde la plus importante, ou plûtôt l'unique choſe importante qui ſoit au monde, ne nous coutât rien. On voudroit trouver Dieu ſans le chercher; connoître toutes les verités ſans ſe donner la peine de les apprendre; & être maître de ſoi-même & de ſes penſées, ſans avoir eu beſoin pour cela de ſe faire aucune violence.

Ce n'eſt pas là la conduite ordinaire de Dieu ſur les hommes. Il ne ſe laiſſe trouver qu'à ceux qui le cherchent avec travail; il ne nous remet en l'eſprit dans les occaſions, que les verités dont nous aurons eu ſoin de nous remplir: & ſon deſſein en cela eſt de ſe cacher à notre égard; de nous ôter l'idée d'une conduite ſurnaturelle, & de nous tenir par-là dans une voie baſſe, conforme à la foibleſſe de notre vertu.

Ainſi, pour pratiquer avec fruit tous ces moyens de nous tenir en la préſence de Dieu, que nous avons propoſés, il faut les méditer ſouvent par des conſiderations expreſſes, & ſe les rendre tellement préſens, que nous n'ayions plus qu'à y jetter des regards

CHAP. XV. de temps-en-temps, pour les renouveller tout-d'un-coup dans notre esprit.

Il ne faut pas même prétendre que Dieu nous doive faire si-tôt la grace d'y réüssir, & nous devons nous estimer trop heureux, qu'il nous fasse celle d'y travailler toute notre vie, sans nous décourager des fautes que nous y ferons, ni de notre peu d'avancement. Pourvû que lorsque Dieu nous retirera de ce monde, il nous trouve encore appliqués à la recherche de sa justice, nous devons esperer qu'il achevera le reste en l'autre. Or c'est la chercher, que de chercher à avoir toujours Dieu présent dans ses actions, & de tâcher de marcher devant ses yeux, puisque c'est pratiquer ce que le Prophete nous
Ps. 104. 4. recommande par ces paroles: *Quærite Dominum, & confirmamini; quærite faciem ejus semper:* CHERCHEZ *le Seigneur, & soiez remplis de force: cherchez sa face sans cesse.*

Il n'est pas inutile néanmoins d'avertir, que quand on recommande ici de faire quelque effort pour se tenir en la présence de Dieu, & pour s'appliquer le long de la journée aux divers moyens que nous avons donné de pratiquer cet exercice, on n'a pas prétendu

conſeiller une application violente. Il ſuffit de tourner doucement ſon eſprit du côté de Dieu, par les diverſes manieres que nous avons propoſées, ſans vouloir découvrir à chaque regard que ce qui ſe découvrira d'abord; ſi ce n'eſt dans les occaſions où nous ſerons en doute de ce que nous devons faire: auquel cas il eſt bon de s'arrêter davantage, afin de n'agir pas légérement & au hazard. Mais hors de-là, un ſimple regard & une ſimple élevation à Dieu ſuffiſent, non-ſeulement pour regler nos actions, mais ſouvent auſſi pour nous obtenir de nouvelles lumieres, & pour découvrir dans les objets qui ſe préſenteront, de nouvelles verités, auſquelles on n'avoit point encore penſé. CHAP. XV.

FIN.

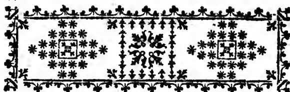


TABLE DES MATIERES,

Contenues dans ce quatriéme Volume.

A

Action de graces, moyens de la pratiquer, 401, *& suiv.*

Actions. Comment on les connoître bonnes ou mauvaises au Jugement dernier, 142, *& suiv.* Elles seront punies à proportion de leur énormité, 148, *& suiv.* --- doivent être conformes à notre foi, 313, *& suiv.* Il faut consulter Dieu sur chaque action de la journée, 358, *& suiv.* même sur les moindres, 363. Ce que c'est, 361. Comment elles sont bonnes, 367, *& suiv.* Doute où l'on est si l'on en doit faire certaines, 368, *& s.* Regles qu'il y faut suivre, 370, 377, *& suiv.* Il faut apprendre de Dieu avec quel esprit on doit faire chaque action, 371, *& suiv.* Il faut les examiner après qu'elles sont faites, 378. - en ménager les intervalles pour la priere, 410, *& suiv.* - les faire par des vûes de Dieu, 417, 419. - n'en pas entreprendre qui soient au-dessus des forces, 418. Voyez *Dieu. Hommes.*

Afflictions, combien avantageuses, 309

Ames. Etat de l'ame à la *mort*, 42, *& suiv.* Elle acquiert par la *mort* plus d'activité, 50, 147. Elles auront dans l'autre vie une toute autre intelligence, qu'elles n'avoient dans celle-ci, 142, *& suiv.* Ve-

nant à être séparées du corps, elles connoîtront tout en un instant, 146, *& suiv.* Cette connoissance sera éternelle, 149. Voyez *Attaches*.

Amitié avec les gens de bien console, 241, & cependant est à charge, *ibid.* L'amitié humaine est une extension de nos miseres, *ibid.* Peu de véritables amitiés, 242, *& suiv.* Il faut toujours craindre que les amis ne changent, 244, 287. Image d'une parfaite amitié dans les Bienheureux, 288, *& suiv.* Bonheur d'une véritable amitié, 289

Appuis, on ne peut s'en passer, 46

Attaches, on ne peut s'en passer, 42, *& suiv.* Peine que l'on a à s'en séparer, 43, *& suiv.* Douleurs qu'elles produisent à la mort, 49, *& suiv.* Celles que la mort trouve dans l'*ame* sont par elles-mêmes des tourmens pour elle, 53, *& suiv.*

B

Beatitude est le plus essentiel desir de l'homme, 200. Ne pas desirer la béatitude éternelle, est un état criminel, 207, *& suiv.* Ce n'est pas aimer Dieu, 209, *& suiv.* C'est n'avoir pas l'espérance, 263. C'est mettre sa fin derniere dans la créature, 213, *& suiv.* La plupart des Chrétiens sont dans cette disposition criminelle, 215, *& suiv.* Sans le desir de la béatitude on ne peut être heureux, 216. Ce que c'est que la desirer, 222. Il ne faut pas se former l'idée d'une habitude charnelle, 254, *& s.* Idée véritable de la béatitude, 254, *& suiv.* Quelle est la béatitude essentielle des Saints, 258, *& suiv.* Impressions que la pensée de la béatitude du Ciel doit faire sur nous, 295, *& suiv.* Elle doit être la regle de nos jugemens, 311, *& suiv.* Voyez *Ciel. Esprit* (l'). *Hommes. Saints* (les) *Union* des Bienheureux.

Bienheureux, voyez *Saints* (les)

Biens du monde, comment ils doivent être regardés, 306. Combien méprisables, 307, *& suiv.* Ils nous viennent de Dieu par les hommes, 337. Voyez *Dieu.*

Bons. Comment on voit Dieu en eux, 347

C

CHangement ne convient qu'à cette vie, 275. Voyez *Vie* future.

Chrétiens, peu désirent la béatitude éternelle, 216, & *suiv.* Dévotion des premiers, 406. Voyez *Saints* (les) *Union*.

Ciel. La vue des miseres de cette vie doit nous conduire à la connoissance du Ciel, 247. On y sera délivré de toute misere, 247, & *suiv.* C'est un grand défaut d'y penser si peu, 253, 254

Cœur (le) voyez *Esprit* (l')

Conversations, leur danger, 386, & *suiv.* Il faut n'y point entrer sans élever son cœur à Dieu, 387. Biens que l'on y peut faire, 388, & *suiv.*

Conversion. Celle qui se fait à la *mort* a toujours été suspecte à l'Eglise, 30. - pourquoi, 30, & *suiv.*

Corps. Sa composition, 22. Imperfection de son être, 331, & *suiv.*

Créatures. Leur dépendance de Dieu, 331. Imperfection de leur être, 331, & *suiv.* Elles nous montrent Dieu, 242, & *suiv.* Voyez *Démon* (le)

D

DEmon (le) empêche les hommes, pour les perdre, de penser à la *mort*, 7, & *suiv.*- se sert des *créatures* pour nous tenter, 381, & *suiv.* Voyez *Mort* (la)

Démons (les) leurs tourmens, 156, & *suiv.* Considérations sur la grandeur de leurs peines intérieures, 159 - 169

Desirs, on n'en est pas maître, 280. Ceux des Bienheureux seront accomplis, 281, & *suiv.*

Dieu nous renouvelle la pensée de la *mort* par une infinité d'objets, 2, & *suiv.* On commence à le connoître à la mort autrement que l'on n'avoit fait, 72. On le connoît ici bien obscurement, 72. Il faut s'exercer dès cette vie à le connoître & à l'aimer, 75. La justice de sa conduite envers les hommes sera justifiée au *Jugement* dernier, 143, & *suiv.* Il ne distingue les *pauvres* & les *riches* que par les desirs, 220, 221. Comment il est auteur des *maux*, 337.

337. C'est à Dieu & non aux créatures que nous devons attribuer tout ce qui nous arrive, 337, & *s.* Il est peint dans tous ses ouvrages, 342. Comment on le voit dans tous les hommes de différens états, 343, & *suiv.* Diverses manieres dont Dieu nous instruit, 349, & *suiv.* Il nous instruit par les passions des hommes; par tous les accidens, 350, & *suiv.* - par tout ce qui arrive dans le monde, par les *vertus*, 351. - par les *vices*, 352. - par les biens du monde, 352, & *suiv.* - par les *maux*, 353, & *suiv.* - par les morts, 354, & *suiv.* - par les *actions* des hommes, 356, & *suiv.* Voyez *Elus.*

Division qui se trouve parmi les créatures, 284. - des Réprouvés, 285. - des Chrétiens, 287, & *suiv.*

E

ECriture-Sainte, ce qu'elle dit de l'Enfer, 138, & *suiv.*

Eglise (l') pourquoi elle nous fait souvenir du *Jugement* dernier en divers Evangiles, 98, & *suiv.*

Elus. Leurs sentimens au temps de la *mort*, & ceux des *Réprouvés*, 60, & *suiv.* Les différentes vues qu'ils auront de *Dieu* à l'article de la *mort*, ainsi que les *Réprouvés*, 71

Enfans, miseres de l'enfance, 225, 226

Enfer sera regardé par les *méchans* comme le seul lieu qui leur convienne, 122. Il y aura peut-être des vers & des serpens véritables, 140. Conséquences qu'il faut tirer de la considération des peines de l'Enfer, 181, & *suiv.* N'en pas profiter c'est manquer de foi, 182, & *suiv.* Elles doivent regler notre joie & notre tristesse, 185. - nous faire mépriser les maux du corps, 186, & *suiv.* - nous donner de la compassion de ceux qui se damnent, 188, & *suiv.* Avantages de la crainte de l'Enfer, 191. Voyez *Ecriture-Sainte. Feu. Maux.*

Envie, il n'y en aura point entre les Bienheureux, 283

Esprit (l') son hérésie, ainsi que celle du *cœur* sur la béatitude, 202. - 204

Esprits. Quelle est la solitude des esprits, 97. Imperfections de leur être, 322, & *suiv.* Voyez *Mort* (la).

Etats. Gens qui doivent quitter leur état, 365, *& suiv.*

Eternité. Dieu feroit en droit d'exiger qu'on s'y préparât éternellement, 14. Comment on la verra après la mort, 63, 64. Réflexion qu'il faut y faire pendant la vie, 65, *& suiv.*

Evêques. Jugement terrible d'un Evêque mal entré dans sa charge, 110, *& suiv.*

F

FEu. Du feu de l'Enfer, 171, *& suiv.* Comment il peut agir sur les esprits, 172

G

GRace, sa rareté, 351

Grandeur, combien dangereuse, 391, *& s.*

H

HIstoire des Saints connue par eux dans le Ciel, 277. Toutes les histoires doivent être pour nous des histoires de Dieu, 324

Hommes. Image de leur état, 5, *& suiv.* Grandeur de l'homme prouvée par le *Paradis* & l'*Enfer*, 198, *& suiv.* Leurs fantaisies sur le *Paradis*, 195. auquel ils pensent aussi peu qu'à l'*Enfer*, 199, *& suiv.* Cause de leur insensibilité pour la *béatitude*, 204. Ils aiment la variété d'*actions*, 270. & naturellement la *paix*, 278, *& suiv.*

Humilité, moyen de la pratiquer, 400, *& suiv.*

I

INstructions, voyez *Dieu*.

J

JEsus-Christ, voyez *Chrétiens*. *Présence* de Dieu.

Jugemens. Presque tous nos jugemens sont faux, 89, Pourquoi, 89, *& suiv.* On doit juger comme on le fera dans l'éternité, 91. Regles des jugemens sur la vérité, 373, *& suiv.*

Jugement dernier. Combien il est utile d'y penser,

95, & *suiv*. On en doit être occupé toute la vie, 98, & *suiv*. Ce que cette pensée doit produire, 99, & *s*. Combien là crainte de ce jugement est nécessaire, 101. Description qu'en fait saint Grégoire de Nazianze, 101, & *suiv*. saint Bernard, 103, & *suiv*. Vue que l'on y aura de la multitude de ses péchés, 105, & *suiv*. Tout ce qu'il y a d'humain y sera anéanti, 113. même les bonnes *œuvres* faites avec des vues humaines, *ibid*. & *suiv*. On y verra la rigueur de la justice de Dieu, 120, & *suiv*. Combien il est utile de considerer le jugement de Dieu, 131, & *suiv*. Ce qui en détourne, 132, & *suiv*. Voyez *Actions*. *Dieu*. *Eglise* (l'). *Saints* (les)

L

Livres, en quoi consistent les meilleurs, 356.

Loix humaines, dans quel esprit on les doit observer, 362.

M

Maux doivent faire souvenir de l'*Enfer*, 187. Il ne faut point attribuer aux hommes ceux qui nous arrivent, 338. Voyez *Dieu*.

Méchans ne sentent point leur état, 245. Voyez *Union*.

Miseres extérieures de cette *vie*, 223. 226. On y est insensible, 223. Miseres intérieures de cette *vie*, 231, & *suiv*. 246, & *suiv*. Elles sont sans consolation, 235, & *suiv*.

Monde, sa corruption, 235, & *suiv*. Combien il est contagieux, 238. On ne sait comment être utile aux gens du monde, 236, & *suiv*. On ne peut les distinguer de ceux qui n'en sont pas, 239, & *suiv*.

Mort, combien elle est dangereuse, 1, & *suiv*. On ne peut obscurcir la nécessité de mourir, 4. Effet que cette pensée doit produire, 5, & *suiv*. Tous meurent condamnés par la justice de Dieu, 6. Cet arrêt est suivi d'un autre, 6, 7. Combien on la craint, 8, 9, & *suiv*. Pourquoi on en est peu touché durant la vie, 9. On se la représente comme éloignée, 10. Presque toutes les morts sont subites & imprévues, 21, & *suiv*. Illusion de ceux qui différent à s'y préparer, 22, 23. C'est le decret de Dieu qui nous

fait mourir, & non pas les maladies, 23, *& suiv.* Combien il est dangereux de remettre à penser à la mort dans la derniere maladie, 26, *& suiv.* La pensée de la mort est utile pour éviter le péché, 36, *& suiv.* Il est utile de se représenter l'état des mourans, 37. On ne se forme qu'une idée grossiere de l'état des mourans, 41. Elle est pour eux une destruction du monde, 42. Effets terribles de cette destruction sur l'ame, 42, *& suiv.* Conséquences qu'il en faut tirer, 49, *& suiv.* La mort est la fin de notre tems, & l'entrée de l'éternité, 58, *& suiv.* Sentimens que cette double vue produira dans l'ame, 59, *& suiv.* Idée ordinaire que l'on a de la mort, 68. Elle est un état où l'on commence à voir & à sentir Dieu, 70, *& suiv.* 196, *& suiv.* Elle est comme l'entrée dans la société des esprits, 76, *& suiv.* On découvre à ce moment les *démons* & leur rage, 82, *& suiv.* Cette vue est un remede contre les *tentations*, 87. Elle est un jour qui dissipe les *ténébres*, 88, *& suiv.* 94. Comment la mort des autres nous instruit, 353, *& suiv.* Voyez *Conversion. Démon. Dieu. Elus. Hommes. Vie.*

Mortification, ce qui l'empêche, 420, *& suiv.*

O

Occupation. Comment les occupations extérieures peuvent ne nous pas détourner de Dieu, 357, *& suiv.*

Oeuvres, voyez *Jugement dernier.* Beaucoup de bonnes œuvres n'ont que l'apparence de piété, 116, *& suiv.*

P

Paix de la vie du Ciel, 275, *& suiv.* En quoi consiste celle des Bienheureux, 280, *& suiv.* Ce qui l'empêche en cette vie, *ibid.* Regarder Dieu dans tout ce qui arrive, est un moyen assuré de paix, 339, *& suiv.* Voyez *Hommes. Stoïciens.*

Paradis. Voyez *le premier Traité depuis la page* 193. Il est avantageux d'y faire réflexion, 194, *& suiv.* Il n'en faut pas séparer celle de l'Enfer, 195, *& s.* Pour y arriver, il faut le desirer sincerement, 199, *& suiv.* Voyez *Béatitude. Homme.*

Passions seront éternelles dans les *Réprouvés*, 149. - feront leur tourment, 159. Comment nous sommes instruits par les passions des hommes, 354, *& s.*

Pauvres; pourquoi ils meurent tranquillement, 50, *& suiv.* Bonheur de ceux qui sont pauvres d'esprit, 51. Nécessité de cette pauvreté, 57, *& suiv.* Voyez *Dieu.*

Péchés. Terrible image de leur vue au dernier jugement, 106, *& suiv.* Ils sont un obstacle à la priere, 421. Voyez *Jugement dernier.*

Philosophes; leurs sentimens sur la *béatitude*, 202, *& suiv.*

Posséder, ce que c'est que se posséder, 395

Prêtres sans vocation, ce qu'ils doivent faire, 365

Priere est une source de toutes les graces, 136. - est le premier effet de l'esprit de Dieu en nous, 211, 212. La priere est un gémissement, 212, 398, 399. Ne point gémir, c'est ne point prier, 212. Combien elle est nécessaire, & en quoi elle consiste, 212. Il faut ménager tous les intervalles des actions pour prier, 420, *& suiv.* Voyez *Péchés. Vertus. Vigilance.*

Présence de Dieu. Combien la pratique en est utile, 393, *& suiv.* Premier moyen de se tenir en cette présence, 331, *& suiv.* second moyen, 336, *& s.* troisiéme moyen, 342, *& suiv.* quatriéme moyen, 349, *& suiv.* cinquiéme moyen, 358, *& suiv.* sixiéme moyen, 381, *& suiv.* septiéme moyen, 394, *& suiv.* Autres moyens particuliers, 399, *& suiv.* premier, 405, *& suiv.* second, 410, *& suiv.* Comment on peut pratiquer ces moyens dans le monde, 424, *& suiv.* 427, *& suiv.*

Providence de Dieu, combien forte & étendue, 337, *& s.* 341. - dans les biens & les maux, 337, *& s.* Il faut la regarder dans les plus petites choses, 340, 341.

R.

Recueillement, sa nécessité, 413, 414. En quoi il consiste, 414, 418

Regle de vie, y être fidéle, 371, 372

Religieux sans vocation, ce qu'ils doivent faire, 365, 365

Religion nous apprend qu'il faut mourir, 4, *& suiv.*

Réprouvés. Un de leurs plus grands supplices, 61,

& suiv. Connoissance qu'ils auront en enfer, 143. *& suiv.* Violence des mouvemens de leurs ames, 155, *& suiv.* Voyez *Elus*.

Riches. Comment on voit Dieu en eux, 343, *& s.* Voyez *Dieu*.

Royauté terreste, combien imparfaite, 292, *& s.* Miseres, qui l'accompagnent, 293, *& suiv.*

S.

SAints (les) combien ils ont été effrayés du Jugement dernier, 98, *& suiv.* ainsi que les premiers *Chrétiens*, 100. Leur occupation éternelle, 270. *Paix* dont ils jouiront, 275, *& suiv.* Inégalité qui sera entr'eux, 283: mais sans envie, 285, *& suiv.* Leur Royaumé, 291, *& suiv.* Voyez *Union*.

Sens, il faut en retrancher tout usage, qui tend au plaisir, 415, *& suiv.*

Silence, combien nécessaire, 417, *& suiv.*

Stoïciens. Faux moyen dont ils s'étoient avisés pour avoir la paix, 279, *& suiv.*

Supérieurs. Spectacle terrible du jugement des Supérieurs, 109, *& suiv.*

Supplices, dans l'autre vie ils seront proportionnés aux crimes, 148, *& suiv.*

T.

TEmps. Quel est celui de cette *vie* & de l'autre, 56. Son prix par rapport à l'éternité, 62, *& s.* Réflexion qu'on y doit faire pendant la *vie*, 64, *& suiv.* Mauvais usage que l'on en fait, 66, *& suiv.*

Ténébres, combien les nôtres sont grandes, 88, *& suiv.*

Tentation. Remede général contre les tentations, 87. Il faut se préparer à la tentation, 382. comment, 382, *& suiv.* Diverses sortes de tentations, 385, *& suiv.* Combien il est avantageux de prévoir les tentations de chaque chose, 389, *& suiv.* Il faut veiller sur les tentations intérieures, 394, *& suiv.* Voyez *Démon* (le)

Ste Therese, vérité des visions qu'elle a eues, 276, *& suiv.*

V

Vérité. Dieu est le seul maître qui nous enseigne la vérité, 350, 356, *& suiv.* Il faut demander à Dieu qu'il nous la grave dans le cœur, 357. - la consulter sur chaque action 358, *& suiv.* Elle est notre regle immuable & essentielle, 360. - doit être apprise avec application, 427.

Vertus, en quoi consiste la vertu chrétienne, 419. Ce qui en détourne, 420. Elles préparent à la priere, 422. - & en sont une, 422, *& s.* Voyez *Dieu.*

Vices, voyez *Dieu.*

Vie est un combat continuel contre sa *mort*, 3. Combien dans les affaires on compte peu sur la vie des autres, 24, *& suiv.* On se la promet longue, 10, *& suiv.* Combien elle est courte, 12, *& suiv.* Elle est certaine, 19, *& suiv.* pourquoi, 19. Conséquence qu'il en faut tirer, 19, *& suiv.* On ne veut point voir cette incertitude, 20, *& suiv.* Chaque jour de la vie doit être regardé comme le dernier, 90. Pourquoi la vie nous est donnée, 198. Aimer la vie présente est un état criminel, 209, *& suiv.* - c'est ne pas aimer Dieu, 211, 212. - c'est n'avoir point l'espérance, 213. - c'est mettre sa fin derniere dans la créature, 213, *& suiv.* Faux repos que l'on s'y procure, 224. On doit desirer d'être délivré des miseres extérieures de la vie, 220, *& suiv.* Il faut s'y attendre aux Persécutions, 244. La vue des miseres de cette vie doit nous conduire à la connoissance du Ciel, 247, *& suiv.* Voyez *Chrétiens. Miseres. Temps.*

Vie future. On y verra un renversement total du monde, 78, *& suiv.* - non sujette au *changement*; pourquoi, 271

Vigilance. Voyez *le deuxiéme Traité de ce Volume, page* 319. - est une source de toutes les graces, 136. Combien nécessaire en cette vie, 320, *& suiv.* En quoi elle consiste, 320, *& suiv.* Elle doit être continuelle, 320, 323, 394. - ne doit pas être séparée de la *priere*, 320. Elle y dispose, 422. Combien il en faut pour empêcher les tentations intérieures, 394. Elle apprend à se posséder, 395. Sa pratique enferme celle du recueillement, 414, *& suiv.* Elle produit l'exercice des vertus, 419, *& suiv.*

Visions, comment on les doit examiner, 176.

Visites, comment les faire, 363.

Union des *Bienheureux*, 284, *& suiv.* - des *méchans*, 285. - des *Chrétiens*, 286. Combien avantageuse, 285, *& suiv.* Défauts dont elle est mêlée, 287, *& suiv.* Combien celle des Bienheureux sera parfaite, 288, *& suiv.*

Vocation. Ce que doivent faire ceux qui sont entrés dans un état sans vocation, 365. - ou qui doutent de leur vocation, 365, *& suiv.* Quand on l'a examiné comme il faut, on ne doit plus l'examiner, 367

Voies. Il y en a toujours une par laquelle on peut retourner à Dieu, 366.

Fin de la Table des Matieres du IV. Volume.

TABLE

DES PASSAGES DE L'ECRITURE Sainte expliqués dans ce Volume.

JUDITH, Chap. 11. *verf.* 5. page 345
PSEAUME 34. *verf.* 25. 85
121. *verf.* 3. 284
119. *verf.* 17. 291
SAGESSE, Chap. 1. *verf.* 16. 53
5. 2. 140
3. 78
ISAIE, Chap. 2. *verf.* 17. 72
3. 10. 409
42. 14. 154
JEREMIE, Chap. 9. *verf.* 4. & 22. 243
S. MATTHIEU, Chap. 5. *verf.* 3. 55. 312
6. 16. 142
24. 42. 96
25. 13. 19
34. 291
41. 173
S. MARC, Chap. 9. *verf.* 46. & 47. 130
48. 175
EPITRE aux Romains,
Chap. 6. *verf.* 23. }
8. 1. } 52
I. aux Theſſaloniciens, Chap. 5. *verf.* 17. 412
I. à Timothée, Chap. 6. *verf.* 10. 53
APOCALYPSE, Chap. 10. *verf.* 6. 58

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien-amé GUILLAUME DESPREZ, notre Imprimeur ordinaire & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres, qui ont pour titre: *Leçons de Mathématique, de Physique, & de Géométrie, par feu M. l'Abbé Privat de Molieres de l'Academie Royale des Sciences: la Bible de Saci, avec ses Commentaires & des notes: l'Imitation de Jesus-Christ, par le même, sous le nom de De Beuil: Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux Sacremens de Penitence & d'Eucharistie:* ESSAIS DE MORALE, PAR M. NICOLE: *la Logique ou l'Art de penser, par le même: Histoire des Variations des Eglises Protestantes, par M. Bossuet: ses Avertissemens aux Protestans: Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique, par le même: Pensées de M. Pascal: Confessions de Saint Augustin, traduites par M. Arnauld d'Andilly: Soliloques & Méditations de Saint Augustin, traduites par le même: les Vies des Saints: Pensées Chrétiennes pour tous les jours du mois: Journée Chrétienne: Histoires pour les Catéchismes:* s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Exposant: Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *quinze années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, & Imprimeurs, d'imprimer, ou faire im-

primer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression desdits Livres sera faite dans la plus exacte conformité aux anciennes Editions approuvées dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixieme Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France. Le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre

permiſſion : & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le ſeizieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent quarante-cinq; & de notre Regne le trentieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré le préſent Privilege ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 46. fol. 400. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 19. Juillet 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic.*



